



*De
Charybde
en Scylla*

Claire Billaud

De Charybde en Scylla

Claire Billaud

Oeuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Ménage d'images du domaine public : "The Flower Picker" par Waterhouse et "Scylla"

En lecture libre sur Atramenta.net

Mardi 8 octobre 1878

Me voici enfin arrivée à Blackmoor Park School.

Durant les deux semaines ayant précédé l'événement, j'avais espéré que mes parents changeraient d'avis. Je n'avais aucune envie de me retrouver dans un pensionnat perdu au fond de la campagne, surveillée en permanence dans des conditions guère différentes d'une prison. Bien sûr, j'étais surveillée à la maison, mais au moins j'avais accès à mes affaires et je pouvais même en dissimuler une partie, en comptant sur la distraction de mes parents et sur la complicité bienveillante de certains domestiques.

Ce fut sûrement cette dissimulation qui amena mes parents à prendre cette décision et à s'y tenir. Découvrir que je désirais être écrivain les avait fait hurler au scandale, se disputer au sujet de qui des deux avait échoué à m'enseigner quelle était ma place dans la bonne société, pour finalement s'accorder sur le fait que mon éducation devait être refaite dans un établissement plus « officiel ».

Dans la calèche qui m'emmenait vers Blackmoor Park, je tentai encore d'amadouer ma mère – mon père n'était pas du voyage, laissant comme d'habitude ma mère gérer les problèmes « de femmes » – mais ce fut en vain.

« Mère, lui dis-je, ce n'est peut-être pas la peine d'aller jusque-là... Croyez-moi, j'ai compris ce que vous me reprochiez et je compte y renoncer... »

– Nous ne pouvons pas nous fier à tes promesses, Elisa, me répondit-elle. Tu nous as caché quelque chose et c'est très grave. Nous en avons discuté et je pensais que tu avais compris cela. »

Dire que nous en avions discuté était au mieux une énorme omission. Ils en avaient discuté entre eux, plutôt, et m'avaient ensuite mise devant le fait accompli, sans aucune possibilité de répondre ou de m'expliquer.

« Cette nouvelle étape de ta vie est nécessaire, reprit ma mère. Ton éducation a été faite en partie à la maison, et je la pensais correcte, mais nous nous sommes rendu compte que bien des points ont été négligés. De plus, être en compagnie de camarades de ton âge devrait te faire plaisir. »

Je ne savais pas quoi répondre à cela, mais cela ne me plaisait pas vraiment. Parler de « camarades de ton âge » comme elle le faisait me donnait l'impression que j'étais toujours une petite fille à ses yeux. À 17 ans, j'approchais pourtant à grands pas de l'âge où l'on considérerait qu'il était temps pour une jeune fille de se marier.

L'avantage était que mon séjour à Blackmoor Park ne serait sans doute pas bien long. Dès que mes parents jugeraient bon de me fiancer, ils me retireraient de là aussitôt. Je me contentai donc de me mordre la lèvre en espérant qu'en effet, je rencontrerais quelques nouvelles amies de mon âge.

La calèche franchit une grille de fer forgé épaisse et je vis apparaître un petit manoir dans la lumière du soleil couchant. L'intérieur des bâtiments était éclairé, mais la lueur était plutôt faible et je devinai qu'on avait pour consigne de faire des économies sur le gaz – s'il y en avait, car dans un endroit si reculé de la campagne, on s'éclairait peut-être encore à la bougie.

Une femme vint à notre rencontre, portant une robe de toile grise grossière et un tablier. Je distinguai mal ses traits au crépuscule, mais elle avait une silhouette lourde de campagnarde ; ce devait être l'une des domestiques de l'établissement. Elle adressa à ma mère un sourire forcé et ne se donna même pas cette peine avec moi.

« Bienvenue à Blackmoor Park School, madame, dit-elle à ma mère. Je suis Mrs Fraser, l'intendante. Madame la directrice vous attend. »

Elle nous mena à travers des couloirs – éclairés au gaz, finalement, mais les lumières semblaient réglées au minimum –

jusqu'à une pièce meublée avec une certaine élégance, où derrière un grand bureau de bois massif nous attendait une petite femme habillée en noir, qui avait dû être blonde dans sa jeunesse, mais ses cheveux attachés en un chignon strict étaient largement blancs, avec seules quelques mèches encore colorées. Contrairement à la précédente, elle était mince et sèche. Elle avait des yeux clairs derrière ses lunettes métalliques, qui semblaient capables de foudroyer les élèves qui lui déplaisaient.

« Mrs Mac Tavish ? dit-elle, s'adressant encore une fois à ma mère. Je suis Mrs Clara Miller, la directrice de Blackmoor Park School. Je vous attendais, asseyez-vous. »

Je me demandai si cela valait aussi pour moi, vu que la directrice avait parlé à ma mère en m'ignorant alors que j'étais la principale concernée. J'hésitai à m'asseoir, me demandant si le faire ou ne pas le faire allait m'attirer ma première remontrance à Blackmoor Park, quand ma mère dissipa à sa manière le malentendu :

« Allons, Elisa, assieds-toi. Devant Madame la directrice, pour qu'elle puisse bien te voir. »

Je m'exécutai, et « Madame la directrice » prit effectivement le temps de bien me regarder. Il n'y avait rien d'amical dans ce regard, elle avait plutôt l'air d'évaluer l'ampleur des problèmes que j'étais susceptible de lui causer.

« Miss Elisabeth Mac Tavish, dit-elle enfin. À partir de maintenant, vous allez être une élève de Blackmoor Park School. J'espère que vous serez une élève obéissante. »

Je hochai la tête.

« Vous serez logée dans une de nos chambres avec trois de vos camarades, qui sont elles aussi dans la classe des « grandes ». Nous sommes un petit établissement, il n'y a que deux classes : une où les petites apprennent les bases de la lecture, de l'écriture et du calcul, et l'autre où les jeunes filles plus grandes apprennent le français, la littérature, l'histoire et tous les arts qui feront d'elles de véritables *ladies* quand elles rentreront dans leurs familles. Il va sans dire que dès demain matin, vous rejoindrez votre classe et commencerez de suite à étudier vos leçons. Nous avons pour principe, ici, de ne jamais

perdre de temps. »

Elle me désigna une commode dans un coin de la pièce, sur laquelle reposait une pile de vieux chiffons. En les regardant mieux, je compris que c'était en fait une pile de robes bleues, à la coupe austère et faites dans un tissu bon marché.

« Pendant votre séjour à Blackmoor Park, continua-t-elle, vous ne porterez que cela. Nous croyons que l'uniforme permet aux jeunes filles d'éviter d'accorder trop d'attention à la vanité de l'apparence, et de se sentir membres d'un même groupe. »

Puis elle se tourna à nouveau vers ma mère pour discuter des arrangements financiers liés à mon admission. Voyant que je n'étais à nouveau plus qu'une ombre dans le paysage, je laissai mon regard vagabonder dans la pièce. Elle avait beau être plutôt bien meublée, il lui manquait une touche personnelle. Il y avait quelques bibelots, mais dont j'avais vu les équivalents soit chez nous, soit chez nos voisins. Peu de choses étaient liées à la vie privée de la directrice. Pas de portraits au mur, les seuls tableaux étaient des natures mortes et des paysages. Pas de photos, sinon celle d'un homme à la posture guindée que je remarquai sur son bureau. La directrice était probablement veuve, et cet homme devait être feu son mari.

« Je pense que nous en avons terminé, dit la directrice à ma mère. Votre fille Elisabeth restera chez nous un trimestre, et vous devrez ensuite venir nous payer le trimestre prochain si vous souhaitez qu'elle continue ses études.

– Je n'y manquerai pas. Je suis sûre qu'elle recevra une excellente instruction chez vous.

– Je vous souhaite un bon retour chez vous, Mrs Mac Tavish. »

Ma mère se leva, me fit signe de faire de même et me dit au revoir, en ajoutant à voix basse de ne pas pleurer pour éviter de lui faire honte. C'étaient ses mots habituels quand je faisais la moindre chose qui ne lui plaisait pas : je lui faisais honte. Elle ne s'était pas privée pour le dire en découvrant mes manuscrits. Je n'en avais pas honte moi-même, pourtant.

L'espace d'un instant, même, je me demandais qui faisait honte à qui, et si ce n'était pas plutôt à elle de se reprocher de me laisser ici.

Mais je me grondai moi-même pour ce que j'avais pensé : quoi qu'elle fût, elle restait ma mère, et je voulais croire que ce qu'elle faisait partait d'une bonne intention, même si le résultat n'était pas à la hauteur.

Quand ma mère fut sortie de son bureau, la directrice, un peu comme son intendante plus tôt, perdit son sourire forcé et me demanda sèchement de prendre mes affaires et mes uniformes, et de la suivre. J'obtempérai et elle me mena à l'étage de l'aile est du manoir, où des portes s'alignaient sagement le long du couloir. Je crus entendre des chuchotements discrets, mais qui prenaient immédiatement fin à l'approche des pas de la directrice.

« Ce sont les chambres des élèves, dit-elle. Voici la vôtre. Entrez et installez-vous discrètement. »

Elle m'ouvrit la porte et la referma dès que j'eus fait quelques pas dans la chambre. Je regardai autour de moi et constatai très vite que l'élégance du bureau de la directrice ne s'était pas étendue jusque-là. Les murs étaient décorés sommairement, les tapisseries étaient un peu jaunies par le temps et seuls les meubles apportaient un peu d'originalité au décor : quatre lits, une armoire et un petit bureau s'entassaient dans cette pièce.

Et il fallait ajouter à cela les occupantes.

La première que je vis apparut presque comme un diable à ressort dans mon champ de vision. C'était une jeune fille aux grands yeux bleus, au visage enfantin et au large sourire, qui devait avoir un ou deux ans de moins que moi. Elle avait d'abondantes boucles blondes, comme une poupée.

« Bonsoir, me dit-elle, tu es la nouvelle ? Je suis Helen Lindley. Je suis ravie de faire ta connaissance ! »

Un peu surprise, je répondis à son enthousiasme par une présentation sobre.

« Enchantée... Je m'appelle Elisabeth Mac Tavish. Mais vous pouvez m'appeler Elisa. »

La seconde occupante s'approcha alors de moi. Elle était extrêmement mince, je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi fin. Elle était belle, mais sa beauté semblait malade, ses traits étaient tirés et

sa peau pâle au milieu de ses cheveux bruns tirant sur le roux.

« Excuse Helen, dit-elle, c'est la benjamine de notre groupe et elle est parfois aussi dissipée qu'une enfant. Je m'appelle Susan Maygrave. J'espère que tu as fait un bon voyage ? »

– Plutôt bon, répondis-je en hésitant, mais je suis fatiguée et j'aimerais pouvoir déposer mes affaires. Où se trouve mon lit ? »

Helen me désigna un des lits.

« Je l'ai fait pour toi, précisa-t-elle, mais après il faudra le faire toi-même. Les surveillantes sont très sévères, celles qui ne font pas leurs lits sont punies. Je le sais bien, je l'ai été à mes débuts. »

Je déposai mes affaires dans l'armoire et m'installai sur le lit, tout en demandant à Helen et Susan :

« Je viens d'arriver et Madame la directrice ne m'a expliqué que le minimum. Y a-t-il autre chose d'important que je dois savoir pour ne pas enfreindre le règlement ? »

Ce fut à ce moment que la dernière occupante, qui jusque-là était restée assise au bureau en tournant ostensiblement le dos à tout le monde, prit la parole à son tour.

« C'est très simple, dit-elle. Obéis aux enseignantes, sois polie, baisse la tête, ne parle que si on t'adresse la parole, et en sortant d'ici tu seras une véritable petite *lady*, ennuyeuse et insipide.

– Deborah ! » répondit Susan d'un air choqué.

La susdite Deborah se retourna alors. Brune et pâle, elle avait de petits yeux verts qui semblaient jauger son entourage en permanence. Elle ne souriait pas, mais en un sens, c'était peut-être préférable au sourire hypocrite de la directrice. Cependant son attitude n'avait rien d'agréable, et elle faisait sentir qu'elle le savait et qu'elle ne ferait rien pour améliorer la situation.

« Qu'y a-t-il ? fit-elle. Miss Elisa veut savoir ce qu'il faut savoir ici, je le lui dis. Tout le monde ici sait que je ne m'embarrasse pas avec l'hypocrisie des soi-disant bonnes manières, et je pense qu'elle l'a bien compris tout de suite.

– Il n'y a pas que les bonnes manières, répondit Susan. Elisa vient d'arriver, nous ne la connaissons pas bien, et ce que tu dis pourrait lui faire de la peine...

– S’il en faut aussi peu pour lui faire de la peine, alors je n’ai pas envie de la connaître. Mais, ajouta-t-elle en parlant enfin de moi autrement qu’à la troisième personne, je ne te fais pas de peine, si ? »

Je lui fis signe que non, plus par politesse qu’autre chose. En réalité, son accueil me déroutait tant que je ne savais pas exactement ce que je devais en penser.

« Très bien, dit-elle. Vous voyez bien, c’est tellement plus simple quand on dit les choses directement. À présent, je pense qu’il faudrait aller nous coucher. »

Les autres acquiescèrent, et l’heure étant en effet tardive, je me couchai aussi vite que possible.

Mercredi 9 octobre 1878

Pour mon premier jour à Blackmoor Park, je fis en sorte de me lever et de me préparer le plus vite possible, afin d'éviter d'être en retard et de m'attirer des ennuis dès le début. J'eus cependant besoin de l'aide de mes camarades de chambre pour me montrer le réfectoire où nous prenions notre petit déjeuner.

C'était une grande salle où s'alignaient les tables des élèves, et au fond se dressait une grande estrade supportant une autre table, celle-là réservée aux enseignantes et à la direction. Aucune élève ne s'approchait de cette partie de la pièce. L'intendante fit son apparition accompagnée de quelques filles de cuisine, et nous servit du thé de mauvaise qualité avec de la mélasse et du pain en partie rassis.

Voyant que la table du fond avait de la brioche et du pain au lait, je demandai à voix basse si c'était normal. Susan me répondit que oui, que c'était là le petit-déjeuner habituel, et que la directrice insistait pour que les élèves ne s'habituent pas à des mets trop raffinés.

Je remarquai d'ailleurs que Susan se contentait de boire le thé et ne touchait pas du tout au pain ou à la mélasse, tandis que les autres faisaient contre mauvaise fortune bon cœur et mangeaient ce qu'on leur donnait. Je me forçai à faire de même, mais pendant le repas, une autre particularité du réfectoire attira mon attention.

Un peu comme notre chambre, le réfectoire était décoré sommairement et les tableaux étaient rares. Pourtant, l'un d'entre eux attirait l'attention. C'était une aquarelle suspendue au beau milieu de

l'un des murs, représentant une jeune fille blonde portant une robe qui ressemblait à l'uniforme de Blackmoor Park, du moins le haut, car au-dessous, le tableau était caché par un grand tissu noir comme un décor de deuil.

Je demandai à voix basse de qui il s'agissait. Susan ne me répondit pas tout de suite, mais ma voisine de gauche prit alors la parole.

C'était une jeune fille d'une très grande beauté, aux cheveux d'un blond doré coiffés dans des boucles impeccables, à côté desquelles ma chevelure châtain clair n'était qu'une crinière. Elle avait de grands yeux verts et un regard doux qui donnait instantanément l'envie de devenir son amie.

« C'est Sylvia Deterling » expliqua-t-elle, avant d'ajouter : « Oh, je te prie de m'excuser, je ne me suis même pas présentée. Je m'appelle Elizabeth Hartley.

– Quelle coïncidence, répondis-je, nous avons le même prénom. Mais mes proches m'appellent plutôt Elisa.

– Bienvenue à Blackmoor Park, Elisa. Ce que tu vois là est un peu notre licorne, notre légende locale. Sylvia Deterling était élève ici, mais elle a tenté un jour de s'échapper du pensionnat et elle s'est perdue dans la forêt qui l'entoure. C'était il y a un peu plus d'un an, je crois. On ne l'a jamais retrouvée, à l'exception, selon les rumeurs, d'un pan déchiré de sa robe. »

Je frissonnai en entendant cette histoire. Je n'aurais jamais cru qu'un pensionnat de jeunes filles respectable ait pu être le théâtre d'un tel événement.

« Je suis désolée si je t'ai fait peur, murmura Elizabeth. C'est l'histoire telle qu'on la raconte, et personnellement, je suis persuadée qu'il y a beaucoup d'exagération là-dedans. Mais depuis lors, cet autoportrait de Sylvia est exposé dans le réfectoire. La seule élève de Blackmoor Park à avoir connu un destin aussi tragique. »

Le silence tomba avec ces derniers mots, et j'en arrivai presque à m'en vouloir pour avoir demandé à une personne aussi charmante qu'Elizabeth de raconter cette triste histoire.

Je quittai le réfectoire à l'heure du début des cours avec mes

camarades de chambre, et en prenant la direction de notre salle de classe, j'entendis Deborah dire, sans que je sache si cela m'était directement destiné ou non :

« Gna gna gna... Miss Perfection essaie déjà de mettre le grappin sur la nouvelle. Quelle surprise, personne ne s'y attendait... »

Je crus comprendre qu'elle parlait d'Elizabeth et je voulus lui répondre que c'était profondément blessant pour elle. Mais je me souvins de sa réaction face à Susan la nuit dernière, et je décidai de me concentrer plutôt sur mes leçons.

Nous entrâmes en classe, et avant de commencer la leçon, l'enseignante me demanda de me présenter, avant d'inviter mes camarades à faire de même. En plus d'Helen, Susan, Deborah et Elizabeth, je fis la connaissance de Jane Blake, une jeune fille rousse et boulotte qui semblait fâchée avec tout le monde, et de Marjorie Pewter, une blonde à lunettes timide que j'eus un peu de mal à entendre. Aucune des deux ne me fit une forte impression comme Elizabeth l'avait fait, et je prédisais que nous ne serions rien de plus que des camarades de classe.

L'enseignante, Mrs Jenny Caldwell, nous donna ensuite une leçon de calcul sur la tenue des comptes qui fut suivie dans le calme. Je fus plutôt satisfaite de ce premier cours, n'ayant jamais touché de près ou de loin à la tenue des comptes à la maison, alors que c'était à mes yeux quelque chose d'important à connaître.

Après une courte récréation qui me permit de faire un peu le tour de la cour et d'avoir un meilleur aperçu des bâtiments à la lumière du jour, nous fûmes rappelées dans nos salles de classe pour la leçon d'art ménager. Elle était donnée par une petite femme replète du nom de Melanie Bordy, et j'eus la surprise de revoir Mrs Fraser, l'intendante ; mais celle-ci ne venait que pour apporter à Mrs Bordy un cageot de légumes, car le but de la leçon était d'apprendre à choisir les meilleurs ingrédients pour un plat.

J'étais aussi étonnée par ce nouveau sujet que par le premier : encore une fois, cela faisait partie des choses qu'on ne m'avait jamais montrées à la maison. Je commençai à me dire que mon séjour à Blackmoor Park n'allait peut-être pas être aussi ennuyeux que je ne

l'avais cru, et que j'avais là une bonne occasion d'élargir l'horizon de mes connaissances.

Cependant cette perspective radieuse s'assombrit quand je vis Jane s'en prendre à Elizabeth. Il ne semblait y avoir aucune raison à cela, bien au contraire : Elizabeth essayait seulement de l'aider à mieux reconnaître les légumes abîmés. Mais Jane eut pour toute réaction de lui parler agressivement en lui demandant si elle n'avait jamais fait d'erreurs de sa vie, et elle aurait sans doute continué dans ses invectives si Mrs Bordy n'y avait pas mis un terme très vite, en ordonnant à Jane d'aller au coin pour son comportement intolérable. Elle s'y rendit en maugréant, et l'enseignante, qui n'était pas dupe, ajouta que si elle entendait encore quelque chose, Jane aurait droit à un coup de baguette sur les épaules. Même si la punition était sûrement méritée – mes propres précepteurs, autrefois, m'avaient frappée pour moins que cela – je ne pus m'empêcher de compatir et d'espérer que Jane se calmerait et que Mrs Bordy n'aurait pas à aller jusque-là. Le coup de baguette ne fut pas donné, à mon grand soulagement.

Mrs Bordy nous libéra toutes à l'heure du déjeuner, dont la qualité était à la hauteur du petit-déjeuner du matin. Je remarquai encore une fois que ce qui était servi à la table de la direction était plus appétissant que ce qui se trouvait dans nos plats, et je me demandai, si le but était bien d'éviter de nous habituer à des plats trop raffinés, s'il n'aurait pas été plus efficace d'éviter de nous faire saliver à la vue des repas des enseignantes qui passaient quasiment sous les nez des élèves assises près de leur table. Moi qui avais toujours mangé avec mes parents depuis que j'avais l'âge et les manières qu'il fallait pour être admise à leur table, j'allais devoir me faire violence pour m'habituer à ce qui était servi quotidiennement à Blackmoor Park. Je pris le parti de ne pas regarder du tout en direction de la table des enseignantes, et d'essayer d'imaginer que les pois à l'eau et le lard dans mon assiette étaient le seul mets de la création.

Le reste du déjeuner et l'après-midi se passèrent sans grand-chose de notable. J'eus des leçons plus ordinaires, une de français avec Mrs Gardner qui avait tout l'air d'une gentille grand-mère, et une

d'histoire-géographie avec Mrs Harris, une dame brune et sèche qui me rappela un peu la directrice, ayant la même manière de foudroyer du regard les élèves qu'elle estimait susceptibles de poser problème.

Les leçons du jour terminées, nous passâmes à l'étude, puis au réfectoire pour le dîner. Cette fois, ce ne fut pas la qualité du repas qui m'interpella – elle était, comme je le prévoyais, équivalente à celle du déjeuner – mais le service. Mrs Fraser veillait à ce que les repas soient servis en quantité raisonnable, mais rapidement et en silence, et surveillait étroitement les filles de cuisine pour s'en assurer. L'une d'entre elles, cependant, n'avait pas le visage humble et fermé comme les autres : elle était au bord des larmes, et il lui était impossible de le cacher. Je crus même, au moment où elle me servait, qu'elle allait éclater en sanglots devant moi. Lorsqu'elle apporta la boisson, je l'entendis murmurer quelque chose qui devait être lié à la raison de son chagrin : « Pauvre Matthew, c'est horrible... »

Je me demandai quoi faire, mais je crus d'abord que personne d'autre n'avait remarqué l'état de la jeune fille. Susan fixait son repas d'un œil pensif en n'en mangeant que peu. Deborah continuait d'arborer un air de mépris vis-à-vis de ce qui l'entourait, et je me doutais qu'elle ne ferait guère preuve de compassion. Ce fut Helen, assise en face de moi, qui rompit à voix basse le silence.

« Je me demande ce qui lui arrive... »

– La connais-tu ? hasardai-je.

– Autant qu'on peut connaître les domestiques ici... Elle s'appelle Anne, je crois, et elle n'est pas ainsi d'habitude. Quelque chose a dû lui faire beaucoup de peine...

– J'ai cru l'entendre parler d'un certain Matthew, sais-tu qui cela peut être ?

– Non... Les domestiques hommes restent très discrets ici, c'est un peu comme un couvent. C'est peut-être un des jardiniers ou des hommes à tout faire. »

Elle n'ajouta rien et je compris qu'elle ne savait rien de plus. Mais l'événement avait piqué sa curiosité autant que la mienne, et à la sortie du réfectoire, nous prîmes le parti d'aller retrouver Anne pour la réconforter.

« Il va falloir être très prudentes, me précisa Helen, nous ne sommes pas censées parler avec les domestiques en-dehors de ce que demande le service. »

Elle m'entraîna dans un couloir derrière le réfectoire après s'être assurée que les enseignantes regardaient ailleurs, et nous descendîmes un escalier dont se dégageait une odeur de nourriture indiquant sans doute possible que cela menait vers les cuisines.

Mais en bas, une vision d'horreur m'arrêta.

Une énorme femme se tenait devant nous, presque aussi large que grande avec une bouche de crapaud et des cheveux noirs en bataille, grasseyant au possible, au point qu'ils ressemblaient autant à des tentacules de seiche qu'à des mèches de cheveux.

« La sorcière... » murmura Helen à mon oreille.

Je pensai la même chose et j'étais sur le point de faire demi-tour en prenant mes jambes à mon cou, quand la femme nous dit, d'une voix croassante mais d'un ton amical :

« Que voulez-vous, mesdemoiselles ? Vous savez que je n'ai pas le droit de vous servir plus que ce qu'on m'ordonne. »

Surprise, je balbutiai :

« Nous... ne venons pas pour cela... Nous cherchons Anne... »

Le visage adipeux de la femme se crispa. Elle semblait exprimer du chagrin.

« Ah oui, Anne. La pauvre, elle est toute retournée par ce que nous avons appris aujourd'hui. Elle est sortie dans la cour de derrière. »

Elle nous indiqua une porte qui donnait sur l'extérieur, et comme elle l'avait dit, Anne s'y trouvait. Contrairement au réfectoire, dans cet endroit où l'étiquette n'avait pas besoin d'être respectée à la lettre, elle laissait libre cours à ses larmes. Je me demandai comment l'aborder, quand Helen, profitant elle aussi de l'occasion de ne pas être entendue, me dit à voix haute :

« Elle n'est pas si méchante que ça, finalement, la sorcière. Il y a des élèves qui racontent que... »

Je lui fis signe de se taire mais il était trop tard : Anne nous avait entendues. Elle voulut s'enfuir, mais je tentai de l'apaiser d'un geste

amical.

« Anne... nous avons vu que vous alliez mal. Nous voulons simplement vous aider. »

Elle ne devait pas être habituée à tant de compassion de la part des riches pensionnaires, mais le besoin d'être entendue dut l'emporter car elle se décida à parler entre deux sanglots.

« C'est ce qui est arrivé à Matthew. C'est affreux...

– Qui est Matthew ?

– Un commis de cuisine qui travaillait ici... C'était mon ami, mais l'année dernière, on l'a retrouvé mort dans la cave...

– L'année dernière ? demandai-je, étonnée de la voir dans cet état pour quelque chose qui s'était produit un an plus tôt.

– Il a été enterré au village, et j'en avais fait mon deuil, mais... Aujourd'hui, on nous a appris que quelqu'un avait fouillé le cimetière du village, et que... »

De nouveaux sanglots l'interrompirent.

« Et que sa tombe avait été ouverte, et que son cercueil avait disparu !... Comment peut-on faire une chose aussi horrible ?... »

Je frissonnai moi-même en pensant à un pilleur de tombes déterrante un cercueil. Je voulus reconforter Anne en lui disant que la police enquêterait et que ce genre d'acte ne resterait pas impuni, mais je n'en eus pas le temps. Une voix sévère nous interpella :

« Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'avez pas à traîner ici. Retournez immédiatement dans vos chambres !

– Pardonnez-nous, Mrs Fraser, hasarda Helen, mais nous avons vu qu'Anne allait mal et...

– Par pitié, épargnez-moi votre hypocrisie ! Anne en est peut-être dupe mais pas moi. Filez ou j'appelle Madame la directrice ! »

Il n'y avait rien d'autre à faire que de partir rapidement. Je regagnai la chambre en compagnie d'Helen. Susan et Deborah ne nous demandèrent rien au sujet d'Anne et de notre détour par la cuisine, ce qui, au fond, était mieux car je n'avais pas envie de leur raconter cette histoire de pilleur de tombes. C'était cependant, pensai-je ensuite, un bon sujet de roman, du moins cela aurait pu être le cas si cela n'avait pas été une réalité qui bouleversait Anne.

Je tentai de m'endormir, l'esprit agité.

Jeudi 10 octobre 1878

Quelle étrange nuit.

Malgré les événements de la veille au soir, j'avais réussi à m'endormir. Dormais-je bien ou non ? Je l'ignore, mais le bruit de la porte de notre chambre se refermant me réveilla au beau milieu de la nuit. Je crus que l'une d'entre nous s'était levée pour se rendre aux toilettes, mais à la lueur de ma lampe de chevet allumée à la hâte, je les vis toutes dans leur lit. Helen, ayant été réveillée en sursaut, s'y recroquevillait de peur, Susan était encore hébétée et se demandait ce qui se passait. Deborah, mieux réveillée, sortit de son lit et se rendit directement dans le couloir en maugréant contre la personne qui avait eu le culot de troubler son sommeil. Je craignis que qui que fût le coupable, Deborah en vienne aux mains, mais elle revint très rapidement.

« Y avait-il quelqu'un ? lui demandai-je.

– Personne, répondit-elle. Encore quelqu'un qui n'a pas le courage de me dire les choses en face et en plein jour.

– Ce ne devait pas être pour nous parler, dis-je, mais peut-être pour nous voler quelque chose... Vérifiez vos affaires... »

Helen se dirigea vers l'armoire à pas hésitants tandis que Susan regardait sa table de chevet. De mon côté, je jetai un coup d'œil vers le bureau où Deborah se tenait la veille, et j'y remarquai un gros tome relié de cuir épais, à la couverture usée par les ans. Étonnée de voir un livre ancien ici, je demandai à Deborah si ce livre lui appartenait, elle me répondit qu'elle ne l'avait jamais vu de sa vie. Les autres me firent la même réponse.

Je m'approchai du livre, intriguée. Si je pouvais comprendre qu'on tente d'entrer dans notre chambre pour nous voler, je ne voyais pas bien pourquoi on s'introduirait ici pour y déposer un livre ancien.

La couverture ne portait aucun nom d'auteur. Seulement un titre, *Codex Scyllae*, écrit en lettres dorées mais qui avaient été ternies au fil du temps. Je l'ouvris par curiosité et sursautai.

La moitié de la page que je venais d'ouvrir était occupée par une gravure représentant ce que je crus d'abord être une femme en colère. Mais son corps était entouré de serpents et de chiens monstrueux, et je distinguai dans ses multiples mains des poupées, qui se révélèrent être des humains, car ce monstre était une géante.

Le texte sous la gravure racontait cette histoire :

Scylla était une nymphe, fille de Phorcys et de la reine des Enfers Hécate. Dotée d'une grande beauté, elle plut au dieu du fleuve Glaucos, mais elle repoussait sans cesse ses avances. Glaucos demanda alors à Circé, la célèbre magicienne, de préparer un philtre d'amour pour Scylla ; mais Circé, qui aimait Glaucos elle-même, voulut écarter sa rivale, et remplaça le philtre par une potion maléfique. Lorsque Scylla se plongea dans la fontaine où elle avait l'habitude de se baigner, Glaucos y versa la potion préparée par Circé. Scylla poussa alors un cri d'horreur en se voyant soudain entourée de chiens et de serpents monstrueux, et un second encore pire, qui glaça de peur les dieux eux-mêmes, en découvrant que ces monstres étaient ses propres membres inférieurs transformés en animaux monstrueux par le philtre de Circé. Elle se jeta alors dans la mer, et depuis, non loin du gouffre de Charybde, elle terrorise les marins qui s'approchent de son antre et en dévore une partie pour nourrir l'appétit insatiable de ses monstres.

L'histoire de Scylla est rapportée dans l'Odyssée où elle dévore six des compagnons d'Ulysse, ainsi que dans les travaux d'Hercule, où le héros, ayant dérobé les bœufs du grand Geryon, dut en sacrifier une partie à Scylla pour pouvoir franchir les eaux de son repaire.

Je ne connaissais guère les légendes antiques, et cela manquait à ma culture. Malgré la répulsion que m'inspirait la gravure, je lus

toute l'histoire jusqu'au bout, fascinée par cette histoire de jalousie terminée de façon aussi tragique.

Je tournai la page en espérant découvrir la suite de l'histoire, mais ce qui s'y trouvait était différent. L'auteur délaissait le style de la tragédie grecque, pour expliquer de manière plus pratique que Scylla existait toujours, et qu'en tant que créature divine et fille de la puissante reine des Enfers, elle possédait une puissante magie qu'il était toujours possible d'utiliser. Non content de cela, il ajoutait d'étranges phrases à consonance grecque, censées réaliser différentes choses.

Helen, qui regardait par-dessus mon épaule, s'écarta en disant que tout cela lui faisait peur. Susan recula elle aussi en murmurant : « C'est de la sorcellerie... Je ne sais pas qui a apporté ce livre, mais il vaut mieux ne pas y toucher... »

Deborah haussa les épaules. « La sorcellerie n'existe pas. Pour moi, je pense que c'est juste une bêtise et qu'il n'y a pas à perdre du temps là-dessus.

– Mais qui aurait déposé ce livre ici ?

– Aucune idée, mais c'est sûrement quelqu'un qui espérait nous faire peur, et c'est raté. Je retourne me coucher. Et si vous avez un cerveau en état de marche, vous devriez faire de même. »

Elle joignit le geste à la parole sans attendre, suivie de près par Susan et Helen. Par curiosité, je regardai juste un peu plus loin, pour lire un passage supplémentaire qui indiquait que ces sorts étaient d'autant plus puissants que leur utilisateur « ouvrait » leur esprit à Scylla. Je préfèrai ne pas aller plus loin, et j'allai me coucher à mon tour.

Le lendemain, j'eus l'impression que tout cela n'avait été qu'un rêve, mais le livre toujours présent sur le bureau me prouva le contraire. Me demandant s'il n'avait pas été volé et glissé chez nous pour nous faire prendre pour les coupables, je pris le parti de ne pas le laisser en évidence et de le ranger dans l'armoire.

Cela amenait d'autres questions. S'il avait été volé, qui l'avait volé ? Blackmoor Park School étant soigneusement fermé à la fois pour empêcher les étrangers d'entrer et pour empêcher les élèves de

sortir, s'il y avait eu un vol, c'était forcément à l'intérieur de l'établissement. L'une des pensionnaires, peut-être, avait dérobé cet ouvrage à l'une des enseignantes.

L'attitude de mes camarades de chambre m'incitait à penser qu'aucune d'entre elles n'était l'auteur du vol. Ce devait être une autre pensionnaire. Je décidai d'observer discrètement les élèves à la recherche de quelqu'un ayant l'air embarrassé, nous regardant discrètement, ou faisant quelque chose lui donnant l'air d'avoir quelque chose à se reprocher.

Je tentai, de mon côté, d'adopter un visage le plus neutre possible, comme je le faisais à la maison quand je dissimulais l'existence de mes manuscrits à ma mère. Elle n'avait pas été dupe, mais les élèves de Blackmoor Park School qui ne me connaissaient pas le seraient peut-être.

Entre deux leçons, j'eus la surprise de voir Elizabeth m'aborder.

« Est-ce que tout va bien, Elisa ? me demanda-t-elle. Tu sembles pensive, comme préoccupée par quelque chose... »

Son ton était si doux que j'aurais voulu pouvoir discuter avec elle des heures durant. Mais je ne le pouvais pas, du moins pas sans parler de l'horrible livre qui était apparu dans notre chambre, et je ne voulais pas infliger cela à cette jeune fille délicate, que j'avais déjà obligée sans le vouloir à me raconter l'affreuse histoire de Sylvia Deterling. Je me tus donc, à mon grand regret, me contentant de répondre que j'avais encore un peu de mal à m'habituer au cadre et aux règles de Blackmoor Park, et que cela finirait par passer.

« En es-tu sûre ? insista-t-elle. Ne te méprends pas, j'espère de tout mon cœur que ce n'est que cela... Mais j'ai l'impression que c'est plus grave. »

Je me forçai à ne rien répondre tandis qu'elle continuait :

« Je trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Nous pourrions être amies, et nous confier ce qui nous chagrine, qu'en penses-tu ? »

Sa gentillesse, qui aurait dû me reconforter, me procurait plutôt une gêne supplémentaire, car je savais que je ne pouvais pas y répondre et partager ce secret. Pas tout de suite du moins, pas avant de savoir d'où venait ce maudit livre et qui l'avait déposé dans notre

chambre. Si j'en parlais trop tôt, sans savoir tout cela, quelqu'un l'entendrait et nous serions sûrement accusées du vol.

For heureusement, la cloche annonçant la prochaine leçon m'offrit une diversion bienvenue. J'entrai en classe avec les autres et la stricte interdiction de parler pendant les leçons sans y avoir été invitée m'offrit un excellent prétexte pour ne pas en discuter davantage. Mais j'appris à mes dépends que c'était à double tranchant.

« Miss Mac Tavish ? »

Perdue dans mes pensées, je sursautai et vis juste devant moi l'enseignante de musique, Mrs Barrymore, son visage large emplissant quasiment tout mon champ de vision.

« C'est à vous de jouer la suite de cette mélodie ! Où avez-vous donc la tête ? »

Je bredouillai des excuses et m'emparai de la flûte posée sur mon pupitre en essayant de faire comme si de rien n'était. Mais sur la partition ouverte devant moi, j'étais bien incapable de repérer l'endroit où j'étais censée reprendre la mélodie. Occupée par l'idée du livre et de son origine, je n'étais absolument pas concentrée sur la musique, et les notes sur les portées avaient autant de signification pour moi que des pattes de mouche.

« Vous êtes incapable de jouer, Miss Mac Tavish ? demanda Mrs Barrymore d'un air qui indiquait qu'elle connaissait déjà la réponse. Très bien, au coin ! »

Je savais qu'il n'y avait pas à discuter face à une telle sentence. Je me levai donc en silence et allai me placer là où j'avais vu Jane se rendre la veille.

« Vous êtes nouvelle, ajouta Mrs Barrymore, je n'irai donc pas plus loin pour cette fois. Mais que votre arrivée récente ne soit pas un prétexte pour ne pas vous mêler de ce qui se passe en classe. Vous faites partie des élèves de Blackmoor Park et vous devez étudier au même titre que vos camarades. Méditez là-dessus en silence. »

J'entendis quelques murmures venant des élèves, auxquels Mrs Barrymore mit fin d'un simple coup de règle sur la table. J'avais un peu honte de me faire remarquer ainsi et de me faire punir aussi tôt après mon arrivée à Blackmoor Park, mais il y avait au moins un

avantage à cette situation : je pouvais continuer de réfléchir en silence, sans plus aucun risque de me faire interrompre jusqu'à la fin de la leçon.

J'essayai de me demander laquelle de nos enseignantes pouvait avoir un tel ouvrage en sa possession, mais je dus vite m'avouer que j'en savais trop peu sur elles pour pouvoir deviner quoi que ce fût. Celle qui ressemblait le plus à une sorcière – à part l'intendante et la cuisinière, mais ni l'une ni l'autre ne devait être très versée en littérature – était la directrice, mais une simple impression de ma part n'avait aucune valeur. Quant à l'identité de l'élève ayant dérobé l'ouvrage pour le cacher chez nous, je n'en avais aucune idée non plus.

Ce fut donc avec la sensation de tourner en rond que je sortis enfin de la salle de classe, après avoir écouté une dernière remontrance de Mrs Barrymore. Le reste des leçons de la journée se passa comme dans un épais brouillard, où je tentais de comprendre les événements de la nuit sans avoir le moindre indice. Je tentai néanmoins de garder l'esprit suffisamment en éveil pour ne pas subir une nouvelle punition.

Le soir venu, je retrouvai mes trois camarades, et leur expliquai que je voulais savoir qui aurait pu voler ce livre et le dissimuler dans notre chambre, mais que j'étais bredouille pour le moment. Susan et Helen m'avouèrent qu'elles n'en savaient rien non plus, mais je me demandai si elles avaient réellement cherché. Au moins, en parlant encore un peu de ce livre, nous n'eûmes aucun mal à tomber d'accord sur le fait qu'il fallait nous en débarrasser le plus vite possible. Je voulus même joindre le geste à la parole, en allant chercher le livre dans l'armoire, mais Deborah m'arrêta.

« Ne fais pas de bêtises, me dit-elle. Je refuse que vous touchiez à ce livre et que vous le sortiez d'ici sans un moyen sûr de le faire sans que les enseignantes ne vous repèrent et ne découvrent que ce livre vient de notre chambre. »

Susan lui fit remarquer que c'était bien la première fois qu'elle se souciait de ce que les enseignantes pouvaient penser, mais Deborah répliqua aussitôt :

« Ne te fais pas de fausses idées. Si je refuse que vous soyez vues par les enseignantes, ce n'est pas à cause d'une éventuelle punition, je m'en moque complètement. C'est juste que je refuse d'être associée de près ou de loin aux bêtises de cette soi-disant sorcellerie. J'essaie en vain de les persuader que je suis trop intelligente pour cette école de *ladies* étriquée depuis trop longtemps pour accepter qu'un livre idiot vienne ruiner tous mes efforts. »

Interloquée par son égoïsme et son insensibilité, je voulus la foudroyer du regard pour lui faire comprendre ma désapprobation. Mais je n'étais pas la directrice, et Deborah soutint mon regard sans aucun problème, me toisant comme si j'étais un insecte insignifiant dont la seule activité notable était de la perturber.

« Tu n'y arriveras pas comme ça » me murmura Susan.

C'était en effet évident. Je décidai de laisser le livre dans l'armoire, et d'y retourner quand nous aurions un moyen de le faire sortir sans être vues. Je demandai cependant à Susan et Helen, qui connaissaient Blackmoor Park bien mieux que moi, d'y réfléchir elles aussi, afin d'avoir au plus tôt un plan sûr pour se débarrasser de ce livre.

Vendredi 11 octobre 1878

Je me levai fatiguée, toujours perturbée par la présence de ce livre au cœur de notre chambre, et par le refus buté de Deborah de s'en débarrasser à moins d'être sûre de ne pas être vue. Elle consentit, heureusement, à le cacher un peu mieux, sous une épaisse couche de couvertures à laquelle nous tombâmes d'accord de ne pas toucher.

Je me rendis en classe toujours aussi nerveuse, en cachant mes pensées autant que possible et en essayant de suivre les leçons normalement. Mais je n'étais visiblement pas la seule à me sentir sur les nerfs, une certaine tension semblait flotter dans l'air.

Je dus encore repousser à contrecœur les avances amicales d'Elizabeth, aussi peinée qu'elle de la situation confuse qui était la nôtre. Je fus d'abord soulagée de voir qu'elle trouva quelqu'un d'autre à qui offrir sa gentillesse, mais elle s'était sans doute trompée de cible en choisissant Jane : en effet, comme la première fois, celle-ci repoussa violemment Elizabeth en lui disant qu'elle en avait assez de sa pitié. J'hésitai à intervenir, tiraillée entre l'envie de retourner vers Elizabeth pour lui dire que sa bonté n'était jamais gâchée, et la prudence qui m'empêchait de me rapprocher d'elle et de finir par lui confier ce que je ne pouvais pas partager. Mais Jane ne s'en tint pas là : lorsqu'Elizabeth voulut s'éloigner et retourner à d'autres activités, elle trébucha et tomba non loin du haut des escaliers, et j'eus beaucoup de mal à étouffer un cri, à la fois de peur pour Elizabeth et de colère vis-à-vis de Jane, car j'avais bien vu que c'était elle qui avait fait un croche-pied à la pauvre Elizabeth.

Un réflexe étrange s'empara alors de moi. J'ignore pourquoi, mais

dans la confusion, l'une des pages du livre s'imposa à mon esprit. Plusieurs sorts y étaient inscrits, les quelques mots de l'un d'entre eux me parvinrent et je les prononçai presque sans y penser. J'avais beau ne pas connaître le grec ancien, la signification des mots, au moment où je les murmurai, était évidente : *Qu'elle tombe elle aussi.*

Comme s'il avait suffi de demander pour être exaucée, je vis aussitôt Jane tomber à son tour. Mais elle ne se retrouva pas au bord des escaliers : alors qu'Elizabeth se relevait, Jane, elle, roula dans les escaliers avant qu'on ne puisse la rattraper. Elle poussa un cri déchirant qui cessa quand elle arriva en bas.

Je me précipitai dans les escaliers, craignant le pire, et au risque de chuter moi-même. Jane gisait au pied des marches, pas tout à fait inconsciente, mais à-demi assommée et geignant de douleur. Il n'y avait pas de sang, Dieu merci, mais sa cheville formait un angle bizarre.

Le bruit alerta très vite les enseignantes, qui n'étaient jamais bien loin des élèves. Elles constatèrent la chute de Jane et interrogèrent quelques élèves qui expliquèrent qu'à la suite d'une altercation, Jane avait fait tomber Elizabeth, avant de tomber elle-même sans raison apparente.

Pour ma part, je me contentai d'approuver ce qu'elles disaient, me sentant comme étrangère à ce qui se déroulait autour de moi, alors même que je me demandais si j'en étais réellement responsable.

Je venais de souhaiter que Jane tombe, et elle était tombée aussitôt. Mais en temps normal, il ne suffit pas de vouloir pour que quelque chose arrive.

À ceci près que j'avais fait appel à ce fameux livre qui prétendait être un recueil de sorts faisant appel à la puissance de Scylla. Je ne croyais pas à la magie, mais tout ce que je voyais là laissait penser que c'était bien le sort que j'avais lancé qui avait produit cet effet.

Je tentai de me persuader qu'il n'y avait là qu'une coïncidence, et que Jane, encore énervée par la querelle qu'elle venait d'avoir, ou peut-être regrettant d'avoir fait tomber Elizabeth, avait perdu l'équilibre sous l'effet de la confusion.

« Je crois que sa cheville est foulée. »

C'était Mrs Bordy qui examinait la jambe de Jane. Avec l'aide d'une autre enseignante, elle transporta Jane à l'infirmerie, qui, selon Susan, n'était guère plus qu'une chambre supplémentaire permettant plus ou moins d'isoler les pensionnaires malades, et qui était gérée en commun par Mrs Bordy et les quelques autres enseignantes qui possédaient une formation sommaire d'infirmières.

Certaines élèves voulurent suivre Jane, mais Mrs Bordy les repoussa en leur disant qu'elles n'étaient pas autorisées à aller elles-mêmes à l'infirmerie si elles n'étaient pas malades, et que Jane avait besoin de repos et pas d'être assaillie de tous les côtés par des curieuses. Elle insista sur ce dernier mot, pour bien rappeler que la curiosité était un défaut que l'éducation de Blackmoor Park s'appliquait à corriger.

Restée seule, je profitai de la fin de la récréation pour sortir dans la cour. L'air frais d'octobre ne parvenait pas à dissiper le brouillard qui occupait mon esprit, et je me demandais toujours si j'avais joué un quelconque rôle dans la chute de Jane. La logique la plus élémentaire me disait que non, mais le doute me tenaillait toujours.

Je m'approchai d'un des saules qui poussaient dans la cour. Ses branches se balançaient doucement dans le vent. Je regardai fixement l'une d'entre elles, et je murmurai à nouveau les mots qui signifiaient : *Qu'elle tombe*.

La branche se détacha immédiatement, et s'écrasa dans la cour, quasiment aux pieds de l'une des petites qui profitait elle aussi de l'air frais. Surprise et effrayée, elle se mit à pleurer et je vins la réconforter du mieux que je pouvais. J'étais consciente cependant de ne pas pouvoir faire grand-chose, car j'étais désormais convaincue que c'était moi qui venais de faire tomber cette branche quasiment sur elle.

J'en eus la gorge serrée et je fus incapable d'en parler à qui que ce fût, et le soir, j'en étais presque soulagée que mes camarades n'aient eu aucune autre idée à propos de ce que l'on pouvait faire pour se débarrasser de ce livre. Pourtant, je ne pourrais pas différer bien longtemps son départ, car je savais désormais qu'il représentait un danger réel pour les autres, et peut-être aussi pour nous.

Samedi 12 octobre 1878

J'espérais commencer cette journée mieux que la précédente, mais le rêve que j'avais fait présageait du pire.

Dans mon rêve, je voyais Scylla en face de moi. Elle était à quelque distance et ne semblait pas prête à se rapprocher, ce qui me rassurait un peu. De mon côté, je voulais reculer, mais mes pieds étaient comme collés au sol.

Scylla me fixait, peu différente de l'illustration qui figurait sur les premières pages. Elle avait même un air de famille avec les statues grecques que l'on trouvait dans les musées, un visage régulier dont les traits n'étaient heureusement pas crispés par la colère comme sur la gravure, surmonté d'une chevelure brune remontée en chignon comme celle d'une Vénus antique. Mais comme dans le livre, le bas de son corps était constitué de molosses et de serpents, que je devinai endormis, ce qui la rendait heureusement un peu moins effrayante.

« Bonjour à toi, jeune Elisa » me dit-elle d'une voix étrange, inhumaine, où la voix douce d'une jeune femme se superposait à celle d'un monstre venu tout droit des abysses, trop grave pour une voix humaine et sans aucune trace d'intonation.

Les bonnes manières auraient voulu que je salue à mon tour, mais j'étais tétanisée et mes mots mouraient dans ma gorge. Scylla ne sembla pas s'en formaliser et continua :

« Je te félicite pour tes premiers pas dans la magie. Avec mon aide, tu pourras devenir une puissante magicienne. Il te suffit de me faire confiance et de continuer sur la voie où tu t'es engagée. »

Je tentai de secouer la tête en signe de dénégation, mais elle

insista :

« Oui, je sens la peur en toi. Il n'y a pas à avoir peur, je ne suis nullement offensée que tu utilises ma magie. Elle a dormi depuis bien trop longtemps et elle n'attend que des adeptes comme toi pour la faire revivre. Je t'encourage même à continuer, et ce dans ton propre intérêt. Si tu poursuis sur la voie de la magie, tu pourras voir tous tes souhaits se réaliser. »

Je me réveillai alors brusquement. Malgré la frayeur que cette vision m'avait inspirée, je fis tout mon possible pour la chasser de mon esprit et me persuader que si terrifiante qu'elle était, cette vision n'était qu'un rêve. Je voulus en profiter pour me convaincre que les prétendus effets des sorts que j'avais observés la veille n'étaient eux aussi qu'une création de mon esprit. Et pour que cette illusion ne perdure pas, il me fallait encore une fois trouver un bon moyen de me débarrasser du livre.

Avant toute chose, je décidai, dès que les leçons du jour m'en laissèrent le temps, d'aller rendre visite à Jane à l'infirmerie. Elle s'y reposait encore, la cheville entourée de linges mouillés et froids qu'elle renouvelait régulièrement sous les ordres de Mrs Bordy.

Aucune enseignante n'était pour le moment à son chevet, et je voulus en profiter pour m'assurer qu'elle allait bien. Je ne pouvais évidemment pas lui dire que c'étaient moi et un sort venu tout droit de l'Antiquité qui étaient à l'origine de sa chute, mais je pouvais l'assurer de toute ma compassion, et peut-être l'inviter à faire preuve de plus de gentillesse envers Elizabeth, qui ne semblait lui vouloir que du bien.

Mais avant que je ne puisse aborder ce second sujet, Jane me répliqua par un violent :

« Je ne veux pas de ta prétendue pitié ! Laisse-moi tranquille !

– Il ne s'agit pas de pitié... répondis-je en hésitant. J'avais peur qu'il te soit arrivé quelque chose de grave, et je voulais vérifier que ce n'est pas le cas... Je t'assure que mon seul souhait est que tu ailles vite mieux et que tu puisses vite revenir parmi nous.

– Revenir parmi nous ! Parce que tu crois que j'en ai envie moi, de revenir au milieu d'une bande d'hypocrites ? Sors d'ici, tu me

rends malade ! »

Je compris qu'il était inutile d'en dire davantage. Je ne savais pas contre quoi elle était en colère exactement, mais ma présence et mes hésitations ne faisaient que l'attiser davantage. Je pris donc le parti de sortir, d'autant plus que les leçons de l'après-midi nous attendaient.

Je ne sortis sans doute pas assez vite à son goût. En me retournant pour me diriger vers la sortie, j'entendis quelques mots prononcés par Jane, qui sonnaient comme du grec mais dont, encore une fois, je comprenais la signification : *Que cet objet l'écrase !*

Comprenant la menace, j'eus le réflexe de m'écarter, et une lourde fauteuil s'effondra à mes pieds, manquant de m'écraser les orteils. Passée la première frayeur, je m'écriai :

« Ce sont les sorts de... Comment les connais-tu ? »

Mais Jane se recroquevilla dans son lit. Il y avait de la peur dans son attitude et je me demandai si tout comme moi, elle n'avait pas été prise au dépourvu par ses propres actes. Mais je ne pus rien tirer d'elle à part ces quelques paroles :

« Je ne veux pas te parler ! Va-t-en, je ne veux plus te voir ! »

Je quittai promptement l'infirmerie pour retourner en classe. La leçon de couture me permit de me concentrer sur mes points de surjet, et d'essayer d'oublier les sorts de Scylla, même si j'avais du mal à chasser de mon esprit cette idée que non seulement ils étaient bien réels, mais que Jane les connaissait elle aussi.

Jane devait être celle qui avait volé ce maudit livre avant de le cacher dans notre chambre. Cela expliquait beaucoup de choses : qu'elle connaissait son contenu, et aussi qu'elle refusait de me parler, craignant d'avouer qu'elle avait caché le livre chez nous sous prétexte d'une obscure rancune envers une de mes camarades.

En réfléchissant à tout cela, je craignis un moment d'être encore punie pour inattention, mais à ma grande surprise, ce fut Susan que l'enseignante interpella et envoya au coin. Il n'y eut aucune réplique de la part de Susan, qui se contenta d'aller là où on l'envoyait, mais avant qu'elle ne tourne le dos à toute la classe, je distinguai sur son visage un air préoccupé, qui ne devait pas être très éloigné du mien.

Je pensai immédiatement que quelque chose en rapport avec le livre occupait son esprit tout comme le mien, et que ce n'était pas simplement la question de comment s'en débarrasser.

Dès la fin de la leçon de couture, je rejoignis donc Susan hors de la salle de classe. Je ne savais pas vraiment comment aborder le sujet, mais par bonheur, Susan n'attendit pas pour se confier.

« Elisa... il s'est passé quelque chose de terrible et d'impossible... Je ne sais même pas comment en parler, ni même si je peux en parler... »

Je répondis par un hochement de tête rassurant, et murmurai que je pensais avoir vu des choses impossibles moi aussi, et qu'elle pouvait se confier à moi. Susan insista pour que nous allions un peu à l'écart des autres élèves, puis elle se décida à tout me dire.

« Tout à l'heure, après le déjeuner, Elizabeth et moi avons eu une petite discussion au sujet de mon physique. Elle a fait une remarque sur ma minceur... quand j'y repense, je ne suis pas du tout sûre que c'était avec une mauvaise intention, mais sur le coup, je l'ai mal pris. Et là, je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à cela, mais... je me suis souvenue de ce que j'avais aperçu dans le livre l'autre soir, et sans vraiment y réfléchir, j'ai dit les mots qui signifient *Brûle*... »

J'eus du mal à retenir un cri. C'était la seconde fois que quelqu'un d'autre que moi utilisait cette magie aujourd'hui, et c'était Elizabeth qui était visée.

« Je l'ai regretté au moment même où je l'ai dit, poursuivit Susan, mais c'était déjà trop tard... Il y avait un poêle allumé à côté de nous, Elizabeth a fait un faux mouvement et elle a posé sa main en plein dessus... »

Je sentis mon sang se glacer dans mes veines.

« Elle va bien ? »

– Oui, Dieu merci. Madame l'intendante fait toujours mettre le moins de combustible possible dans les poêles pour rogner sur les dépenses, et pour une fois, cela a eu une utilité. Elizabeth s'est fait mal, mais elle ne s'est pas brûlée gravement... Oh, Elisa, je ne comprends pas ce qui s'est passé... Est-ce que c'est à cause de moi qu'elle s'est brûlée ? »

Susan se posait exactement les mêmes questions que moi. Je fus soulagée de le découvrir, d'une manière sûrement un peu égoïste : je n'étais plus la seule sur qui le doute s'abattait. Mais que répondre à ses questions ? Je préférerai jouer la carte de la franchise.

« Écoute-moi, Susan. J'aimerais pouvoir te dire que tu n'y es pour rien, que c'était juste une coïncidence. Je suis sûre que c'est ce que tu voudrais entendre... peut-être même que tu préférerais que je fasse comme ferait Deborah, que je dise que ce ne sont que des sottises et que tu es bien bête d'y avoir cru... »

Je repris mon souffle, la partie la plus difficile commençait.

« Mais je ne veux pas mentir. Moi aussi, hier, j'ai expérimenté ces sorts un peu malgré moi, et j'en ai constaté les effets. »

En évitant soigneusement de mentionner le nom de Jane, je poursuivis :

« J'ai peur que ce ne soit pas une simple coïncidence... J'ai peur que tout ceci soit bien réel, et surtout extrêmement dangereux... Une chose est sûre, c'est que nous devons faire disparaître ce livre au plus vite, et surtout ne plus jamais utiliser ces sorts. Nous ne savons pas de quoi ils sont capables. Des innocents pourraient être blessés. Tu dois jurer de ne plus jamais t'en servir.

– Je le jure... oh, mon Dieu, oui, je le jure... Je suis tellement désolée... »

Les larmes de Susan coulèrent sur mon épaule, mais je me sentais cependant délivrée d'un poids. J'avais désormais quelqu'un à mes côtés, qui était aussi convaincue que moi qu'il fallait étouffer dans l'œuf la contagion de magie impie qui se répandait lentement à Blackmoor Park.

Dimanche 13 octobre 1878

Malgré la victoire que je pensais avoir remportée la veille au soir, je déchantai vite.

Scylla réapparut dans mes rêves. Je crus qu'après la conversation que j'avais eue avec Susan, elle allait me punir pour empêcher l'utilisation de sa magie, mais il n'en fut rien.

« Est-ce que tu vas bien ? Tu as été victime de ma magie hier... »

Je ne répondis rien.

« Tu as eu de la chance, ajouta-t-elle, mais la prochaine fois, quelqu'un pourrait utiliser un sort avec plus de conviction et faire de vrais dégâts. Ignorer la magie ne l'empêchera pas d'exister, tu resteras sans défense face à d'autres qui la maîtriseront de mieux en mieux autour de toi. Je suis la seule à pouvoir te protéger. »

Elle disparut alors que je me réveillais.

Mes camarades m'expliquèrent que nous étions dimanche, et que nous n'aurions donc pas de leçons aujourd'hui, mais qu'il fallait nous préparer pour aller à la messe au village voisin. À cette occasion, nous étions autorisées à porter nos propres manteaux et chapeaux par-dessus l'uniforme austère de Blackmoor Park. Je réalisai que c'était la première fois que je voyais mes camarades de chambre habillées différemment. Susan et Helen profitaient de l'occasion pour porter de beaux chapeaux fleuris et laisser un peu libre cours à leur coquetterie, tandis que l'habillement de Deborah était si sobre qu'il aurait pu faire partie de l'uniforme de l'école.

Les enseignantes nous attendaient dehors et nous firent mettre en rang par deux pour nous rendre vers le village de Blackmoor.

J'essayai de m'approcher d'Elizabeth, mais la camarade qui me fut finalement attribuée était Susan.

La messe me redonna un peu de baume au cœur et il me sembla que les chants religieux chassaient les mots impies des sorts de Scylla de mon esprit. J'avais presque envie d'entrer au couvent à l'instant même, pour pouvoir entendre la messe plusieurs fois par jour et me baigner de l'adoration divine pour purifier mon âme de la magie.

Une fois la messe terminée, Mrs Harris m'indiqua que les élèves qui le souhaitaient pouvaient se confesser auprès des prêtres, mais sur un ton qui laissait entendre qu'il n'était pas envisageable qu'elles ne le souhaitent pas. Je me dirigeai donc vers le confessionnal, en me disant qu'il pouvait y avoir un avantage à cela. Les prêtres étant liés par le secret de la confession, ils étaient les mieux indiqués pour dire ce que j'avais sur le cœur, et leur faire part de mes craintes. Et si elles étaient justifiées – et j'étais sûre qu'ils les justifieraient – ils seraient les plus indiqués pour m'aider à lutter contre de la magie.

Je m'assurai donc, une fois à l'intérieur du confessionnal, que personne à part le prêtre ne pouvait m'entendre, et je commençai à lui raconter la découverte de ce livre surgi de nulle part, et comment j'avais lancé malgré moi un sort contre Jane.

Un silence glacial accueillit d'abord ma confession et je craignis le pire. Puis le prêtre prit enfin la parole pour me dire :

« C'est très grave, mon enfant. La magie est toujours l'œuvre du diable, quelle que soit l'apparence qu'il prend.

– Que dois-je faire ? demandai-je en tremblant.

– Votre jeunesse vous est salutaire, mon enfant. À l'âge que vous avez, on se laisse souvent emporter par la curiosité, mais on peut aussi très rapidement se détourner des péchés et faire pénitence. C'est ce que vous devez faire. Renoncez immédiatement à utiliser cette magie impie, repentez-vous, priez Dieu souvent et votre âme sera sauvée. Et si jamais vos camarades étaient tentées de prendre le même chemin diabolique, exhortez-les à faire ce que je vous ai dit. Vous récitez également votre acte de contrition en rentrant, et si la tentation de la magie vous envahit à nouveau, dites le *Notre Père*

jusqu'à ce qu'elle disparaisse. »

Je remerciai le prêtre et sortis du confessionnal soulagée. Toutes mes camarades n'avaient pas encore terminé, et les enseignantes nous rassemblèrent à l'entrée de l'église en attendant les dernières. Je voulus en profiter pour me tourner vers l'autel et remercier Dieu de m'avoir donné la force de m'écarter de la magie.

Mais une Vierge de plâtre posée sur l'autel sembla bouger alors que je la regardai. Je la fixai du regard, et je vis le long voile blanc disparaître pour laisser place à une chevelure brune attachée en chignon, la robe bleue se déchirer pour laisser des serpents et des chiens s'allonger librement, et avant même que je ne m'en rende vraiment compte, c'était Scylla qui se dressait sur l'autel.

« Ne cherche aucun réconfort auprès de ce Dieu, me murmura-t-elle. Il se donne de grands airs, mais en réalité, il ne fait jamais rien pour ses fidèles. Moi, je pourrai tout faire pour toi, il te suffit de recourir à ma magie de temps en temps... »

Je fermai les yeux, murmurai une prière, puis je les rouvris. Scylla avait disparu et la Vierge de plâtre trônait à nouveau sur l'autel.

Les enseignantes rassemblèrent les dernières pensionnaires et nous firent repartir vers Blackmoor Park School. Je murmurai l'acte de contrition comme le prêtre me l'avait demandé, insistant sur les dernières phrases : *Je prends la ferme résolution, avec le secours de ta sainte grâce, de ne plus t'offenser et de faire pénitence.*

Susan, qui était à nouveau ma camarade pour le retour, gardait son air préoccupé. Je me demandai si comme moi, elle avait parlé de Scylla et de ses sorts à un prêtre, et si celui-ci lui avait donné les mêmes conseils.

Je pris le parti de cesser de nager dans le doute, et dès que nous fûmes rentrées dans la chambre, je lui posai la question. Susan m'avoua qu'elle en avait parlé, et que le prêtre lui avait ordonné de cesser immédiatement ses pratiques, et de faire pénitence comme moi.

J'en profitai pour demander si quelqu'un d'autre dans la chambre avait tenté un sortilège. Deborah ne répondit que par un haussement d'épaules, ce qui ne m'étonna guère. En revanche, Helen rougit et me

regarda en hésitant à parler.

« Tu peux le dire, Helen, affirmai-je d'un ton qui se voulait rassurant. Afin qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous, je vais tout dire moi aussi : j'ai utilisé l'un de ces sorts avant-hier, croyant bien faire en défendant l'une de nos camarades. Quand j'ai vu quelles conséquences cela pouvait avoir, j'ai vite compris qu'il ne fallait plus m'en servir, mais c'était trop tard, le mal était déjà fait. »

Je crus entendre un rire méprisant de la part de Deborah qui s'était installée au bureau derrière nous. Je fis tout pour l'ignorer, préférant écouter Helen et comprendre ce qui la tourmentait.

« Je m'en suis servie moi aussi... avoua-t-elle finalement. C'est idiot, mais hier matin, à la fin de la leçon d'art ménager, Mrs Bordy m'a dit que je n'avais encore rien compris et que je n'étais qu'une enfant stupide. J'étais énervée, parce que j'avais fait des efforts pour rester concentrée pendant la leçon et pour comprendre, et j'avais l'impression qu'elle me disait cela juste parce qu'elle avait besoin de se défouler que quelqu'un... Enfin, j'ai ressenti le besoin de me défouler moi aussi... c'était idiot et mal, mais sur le coup, je n'ai pu penser qu'à ça, et j'ai dit ces mots bizarres, qui voulaient dire que je voulais qu'elle se fasse mal... Mrs Bordy était en train de ramasser ses couteaux, et elle s'est entaillé les doigts en prenant l'un d'entre eux par la lame... »

Helen continua avec difficulté, au bord des larmes :

« Quand j'ai vu le sang, je me suis sentie très mal, même si ce n'était sûrement pas profond... Mais je ne pouvais pas non plus dire que c'était ma faute, alors... je n'ai rien dit... »

Elle éclata en sanglots. Susan la prit instinctivement dans ses bras pour la réconforter, mais le plus dur était fait : Helen avait soulagé sa conscience.

« Maintenant nous connaissons toutes les dangers, conclus-je. Il nous faut... »

– Bla bla bla, m'interrompit Deborah. Si tu t'entendais, vraiment... Je t'ai laissée parler pour m'amuser, mais là on dépasse les limites du ridicule. Je te croyais quand même plus intelligente que cela. La magie ! Il suffit que quelqu'un ait été témoin d'une

coïncidence, et ensuite tout le monde marche ! Il faudrait vraiment être la dernière des naïves pour croire des bêtises pareilles !...

– Ce ne sont pas des coïncidences, répliquai-je. Nous avons toutes été témoins des mêmes choses, séparément et à des moments différents...

– Et vous les avez interprétées de la même manière parce que vous vouliez toutes croire à la même chose. Cela ne prouve rien. »

Je ne connaissais Deborah que depuis quelques jours, mais je comprenais déjà qu'il était inutile de discuter avec elle. Si du moins on pouvait appeler cela « discuter », car chercher la petite bête dans les mots de l'autre pour la tourner ensuite en ridicule, comme elle semblait avoir l'habitude de le faire, n'était pas la définition que j'avais d'une discussion.

« De toute façon, tu n'en entendras plus parler. Nous allons nous tenir à l'écart de tout cela à partir de maintenant. N'est-ce pas ? » ajoutai-je à l'attention de Susan et Helen.

Elles hochèrent toutes les deux la tête.

« Le prêtre m'a prédit l'enfer si je n'arrêtais pas tout de suite, ajouta Susan. J'ai bien trop peur pour toucher à nouveau à cela... »

– De mieux en mieux, répondit Deborah. Renoncer à une croyance idiote, cela pourrait être une bonne chose. Y renoncer à cause d'autres fariboles d'un autre style, c'est tout simplement stupide. »

Étant profondément croyante, je la regardai d'un air scandalisé, et je n'étais pas la seule, mais cela ne lui fit ni chaud ni froid.

« Alors vous y croyez vraiment ? J'ai honte pour vous. »

– Tu dépasses les bornes, Deborah, tentai-je de dire. Notre religion est une conviction profonde pour nous, tu ne peux pas l'insulter comme cela...

– Et la terre plate était une conviction profonde pour beaucoup de gens. Il n'empêche que c'était idiot.

– Et que vas-tu faire, nous convaincre de renoncer à notre religion ?

– Oh non, je ne vais pas perdre mon temps avec cela... De toute façon, cette conversation m'ennuie déjà. Restez dans vos

bondieuseries si ça vous amuse, mais ne me rabattez pas les oreilles avec. Je vais lire dans la cour. »

Elle joignit le geste à la parole en prenant le livre qu'elle lisait et en sortant de la chambre, indifférente à nos visages désapprobateurs.

« Elle n'a jamais prêté attention aux conséquences de ses paroles, me dit Susan une fois Deborah sortie. Mais j'ai l'impression que c'est de pire en pire en ce moment.

– Les circonstances sont spéciales » répondis-je, tout en me demandant ce qui me poussait à défendre Deborah. Les principes chrétiens devaient être enracinés en moi encore plus profondément que je ne le pensais, avec tout ce que cela comportait de « répondre au mal par le bien » et autres « si on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche ».

Dieu m'en remercierait peut-être, mais Deborah s'en moquerait complètement.

Mais je ne faisais pas tout cela pour Deborah. Je le faisais pour le salut de mon âme et de celles des camarades qui comptaient pour moi, ce dont Deborah ne faisait pas partie.

Lundi 14 octobre 1878

Je me réveillai encore un peu fatiguée, ayant mal dormi, mais avec la ferme résolution non seulement de ne plus m'approcher de la magie de Scylla, mais aussi d'empêcher toute tentative de l'utiliser de la part d'une autre élève. Susan et Helen avaient déjà juré de ne plus s'en servir, mais il fallait qu'elles tiennent leur promesse, et surtout, il y avait Jane qui connaissait aussi les sorts de Scylla, et qui allait être beaucoup plus difficile à convaincre.

Une fois le petit déjeuner pris, nous nous mîmes en route pour notre salle de classe. Mais la directrice nous attendait devant la porte.

« Mesdemoiselles, nous dit-elle, je sais que vous attendiez de prendre votre leçon de français ce matin, mais ce ne sera pas possible aujourd'hui. Votre enseignante de français, Mrs Gardner, a quitté l'établissement hier. Elle nous a annoncé sa volonté de prendre sa retraite et de se retirer chez sa fille. Ne vous en faites pas, son départ était prévu, et une nouvelle enseignante va bientôt prendre sa place pour que vous ne preniez pas de retard dans l'apprentissage du français. Pour cette fois, votre leçon sera remplacée par de l'étude, que je surveillerai moi-même. »

Les élèves n'étaient guère enthousiastes à l'idée de cette étude, et moi pas plus que les autres, mais puisque je n'avais pas le choix, j'en profitai pour sortir mes livres de français et de calcul et réviser un peu ce que j'avais appris dans mes premiers jours de classe, et dont Scylla et ses sorts avaient détourné mon esprit. L'étude se passa ainsi sans rien de remarquable, mais le calme et l'absence de phénomènes inquiétants me rassurèrent un peu sur ma situation.

En sortant de l'étude, le départ de Mrs Gardner alimenta bien évidemment les conversations. Je pus constater que la plupart des élèves la regrettaient, la considérant un peu comme une grand-mère de substitution. Je ne l'avais pas connue assez longtemps pour être dans ce cas, mais son allure et sa gentillesse, qui contrastaient avec la sévérité de la plupart des autres enseignantes, m'avaient fait le même genre d'impression.

Bien évidemment, Deborah vint apporter une note discordante à cette harmonie.

« Vous étiez toutes tombées dans son piège, à ce que je vois. Les autres enseignantes, au moins, ne cachent pas ce qu'elles pensent de nous. Sa gentillesse hypocrite était juste destinée à vous empêcher de voir que son seul but était de vous infantiliser pour vous endormir. »

Je voulus répliquer et demander à Deborah au nom de quoi elle se croyait autorisée à fouler aux pieds tout ce qui était bon et nous donnait du réconfort, mais encore une fois, je ne parvins à rien dire. Et à mon grand étonnement, Elizabeth me dit :

« Deborah n'est qu'une idiote qui croit tout savoir, mais je pense qu'elle n'a pas tout à fait tort sur ce point. Mrs Gardner avait tout l'air d'une gentille grand-mère, mais j'ai toujours senti un fond de fausseté en elle, et je n'ai jamais réussi à lui faire vraiment confiance... »

Le tout me laissa un goût amer, et je me demandai quoi penser de Mrs Gardner. Je décidai de ne pas y accorder trop d'importance ; au fond, je ne savais rien sur elle, et je ne pourrais plus rien savoir à présent qu'elle avait définitivement quitté Blackmoor Park.

Au déjeuner, la directrice nous annonça que Jane allait sortir de l'infirmerie. Sa foulure n'ayant pas l'air trop sérieuse, les enseignantes avaient décidé de lui faire reprendre les leçons tout en lui demandant, ainsi qu'à ses camarades, de faire attention à sa jambe pour laisser la blessure guérir paisiblement.

J'accueillis la nouvelle comme un soulagement car elle signifiait que mes fautes n'avaient pas eu de trop graves conséquences, et qu'en évitant dorénavant de m'approcher de la magie, je ne risquais plus de faire le mal. Mais Jane n'était pas de cet avis.

« Je sais ce que tu as fait, me dit-elle à voix basse alors que nous sortions du réfectoire. Scylla me vengera de ça. »

Sachant à quoi elle pensait, je voulus l'en dissuader.

« Jane, je suis vraiment désolée pour ce qui t'est arrivé. Ce que j'ai fait, je l'ai fait sous le coup de la colère, et je sais que ce n'est pas une excuse... mais j'ai eu beaucoup de temps pour y réfléchir et pour bien comprendre que c'était une grave erreur. Je me suis juré de ne plus jamais utiliser la magie pour éviter que d'autres malheurs se produisent... et je voudrais que tu fasses de même. Je comprends ta colère, mais il pourrait y avoir de graves conséquences...

– N'espère pas m'attendrir en jouant les saintes-nitouches, ça ne prendra pas avec moi ! Tu parles de graves conséquences, mais c'est uniquement quand ça pourrait te concerner que tu y penses ! »

L'arrivée d'Elizabeth et d'autres élèves la dissuada sans doute de continuer de parler de magie, mais elle s'éloigna en prononçant des paroles lourdes de menace :

« Toi et toutes celles qui se sont moquées de moi, vous allez finir par payer ! »

Voyant mon air bouleversé, Elizabeth essaya de me reconforter.

« Ne prends pas ses paroles trop au sérieux. Jane est aigrie contre tout le monde, pas seulement contre toi ou moi, et cela ne date pas d'hier. Tu ne pourras rien y changer de toute façon, alors fais comme moi, laisse-la dire, elle parle beaucoup mais elle n'agit jamais. »

En temps normal, j'aurais sûrement suivi son conseil. Mais je savais une chose qu'Elizabeth ne savait pas : Jane connaissait les sorts de Scylla. Elle pouvait parfaitement agir, elle l'avait même déjà fait une fois contre moi.

Je m'en étais bien sortie cette fois-là, mais si Jane recommençait avec plus de conviction, comment pourrions-nous échapper à une vengeance épaulée par la magie ? Je ne pus rien faire d'autre que m'appliquer à éviter Jane le reste de la journée, en priant pour que sa colère s'apaise.

Mardi 15 octobre 1878

Je me levai encore avec un certain découragement, la menace de Jane de déclencher sa vengeance sur moi planant toujours comme une épée de Damoclès. Au moins, les rêves et les visions de Scylla ne s'étaient plus montrées depuis dimanche, et je voulus croire que c'était un signe, et qu'en refusant toujours d'approcher la magie, je me tirerais d'affaire comme l'avait dit le prêtre. Je me concentrai sur les leçons du matin, en prenant bien garde de ne rien faire qui attiserait la colère de Jane, ce qui consistait principalement en une absence totale de contact entre elle et moi. J'ignore si Jane se calma, mais j'eus au moins droit à des félicitations de Mrs Blythe, qui nous enseignait l'anglais, pour mon attention exemplaire et mes bonnes réponses.

Nous eûmes à nouveau droit à un déjeuner de piètre qualité, ce qui ne me touchait plus vraiment. Je pensai plutôt aux leçons de l'après-midi, car la première d'entre elles était censée être du français. Mrs Gardner n'étant plus là, je pressentis que nous allions encore avoir droit à une étude supplémentaire sous la surveillance de la directrice.

Pourtant, en me rendant à la salle de la classe, je n'y vis ni la directrice, ni les enseignantes habituelles. À la surprise générale, une jeune femme inconnue vint nous ouvrir la salle. Elle avait de longs cheveux bruns qu'elle portait en un chignon impeccable, de grands yeux bruns, et elle portait une robe de deuil en crêpe du noir le plus profond.

« Installez-vous, mesdemoiselles, dit-elle. Je suis Lucinda Belle Langley, et c'est moi qui vais vous enseigner le français à partir

d'aujourd'hui. »

La directrice avait donc dit vrai en affirmant qu'une nouvelle enseignante de français arrivait bientôt. Sans doute la volonté de Mrs Gardner de prendre sa retraite avait-elle été prévue depuis longtemps, et sa remplaçante avait-elle été recrutée quelque temps plus tôt. Les élèves avaient dû être tenues dans l'ignorance pour éviter qu'elles ne se dissipent en sachant que Mrs Gardner allait de toute façon quitter l'école.

Cette Mrs Langley ne pouvait pas contraster davantage avec Mrs Gardner. La seconde était vieille et affable, la première était jeune et semblait timide. Je me demandai si elle n'aurait pas été plus à son aise avec la classe des « petites », surtout avec de fortes têtes comme Jane ou Deborah dans notre propre classe.

Quand elle demanda à toutes les élèves de se présenter, je répondis quelque chose de sobre et je regardai mes camarades du coin de l'œil en m'attendant au pire.

« Je m'appelle Deborah Whitman, dit Deborah en esquissant une révérence ironique. J'ignore si Madame la directrice ou les autres enseignantes vous ont parlé de moi. Si ce n'est pas le cas, sachez qu'il n'y a là rien de personnel, mais que je ne serai jamais dupe de votre enseignement destiné à faire de nous des *ladies* insipides. Je suis trop intelligente pour cela, voyez-vous... »

Ses paroles jetèrent un lourd silence sur la classe. Même si de mon pupitre, je ne voyais pas tout le monde, c'était comme si j'étais à la place de l'enseignante pour voir le chapelet de bouches bées qui s'était formé autour de Deborah. Mrs Langley, sans aucun doute, allait être choquée.

Pourtant je ne vis rien de tel sur le visage de l'enseignante. Elle désapprouvait ce qu'elle venait d'entendre, sans aucun doute, mais son air sévère, et non pas choqué, montrait qu'en dépit de sa jeunesse et de son apparente timidité, elle en avait sûrement vu d'autres, et même des pires.

J'attendis de voir la suite, espérant que cette dame ferait enfin comprendre à Deborah qu'elle dépassait les bornes.

« Votre impertinence n'a d'égale que votre orgueil, mademoiselle.

Et ni l'une ni l'autre ne seront tolérés dans ma classe. Je suppose que vous vous attendiez à ce que vos paroles entraîneraient ?... » conclut-elle en désignant le coin de la classe.

Deborah se leva comme drapée dans sa dignité et marcha jusqu'au coin en murmurant : « Prévisible et pathétique. J'espérais au moins un peu d'argumentation. »

J'ignorais si ses derniers mots étaient destinés à être entendus par Mrs Langley, mais ils le furent. L'enseignante fit quelques pas vers Deborah et reprit la parole :

« Vous voulez de l'argumentation ? Très bien, en voilà. La société est faite de telle manière que ceux qui refusent brutalement de respecter ses règles en sont exclus et ne peuvent bénéficier de ses privilèges, et ce qu'ils aient tort ou raison. S'ils pensent avoir raison, ils se rendent rapidement compte qu'un refus brutal ne mène à rien et ils cherchent un moyen de changer les règles en douceur et progressivement. Méditez là-dessus pendant que vous êtes là, et s'il ne sort rien de l'intelligence dont vous êtes si fière... tirez-en les conclusions qui s'imposent. »

Je compris le sous-entendu et ne pus réprimer un petit rire satisfait. Je ne fus d'ailleurs pas la seule. Mais Mrs Langley se retourna bien vite vers nous et le silence se fit à nouveau.

« Bien, mesdemoiselles, à présent passons à ce pour quoi vous êtes ici. *Le français n'est pas seulement une langue distinguée, c'est une langue qui vous permettra d'ouvrir votre horizon sur l'étranger* » continua-t-elle en français.

Le niveau qu'elle demandait était plutôt élevé, et j'eus besoin de toute la concentration dont j'étais capable pour le suivre. Il y eut des grimaces et des grincements de dents chez d'autres élèves, en particulier Helen, et je pris mentalement note de lui venir en aide plus tard, et de la faire réviser.

Lorsque la cloche sonna, nous pûmes quitter la salle de classe, et Deborah fut également libérée. Je me demandai un instant si elle avait médité à un moyen de changer les règles en douceur, mais l'expression de son visage chassa vite tout doute de mon esprit.

« Je me demande bien à quoi je m'attendais... commença-t-elle.

Elle est aussi bornée et moralisatrice que les autres. Peut-être même plus, et je ne pensais pas que c'était possible... Quelle stupidité, et je suis obligée de supporter ça...

– La seule stupidité ici, répliqua Susan, c'est la tienne. Tu as toujours demandé qu'on reconnaisse ton intelligence, et pour une fois qu'on t'invite à t'en servir, tu persistes dans la provocation inutile.

– Comment oses-tu me dire ça à moi ? »

Voyant que Susan osait enfin prendre les devants, je crus bon de m'ajouter à la partie.

« Et pourquoi n'oserait-elle pas ? Tu passes ton temps à dire des choses choquantes et blessantes sans jamais te soucier des conséquences sur les autres. Si tu étais cohérente avec toi-même, tu devrais accepter qu'on fasse de même avec toi.

– Et si tu étais aussi intelligente que tu le dis, renchérit Susan, tu accepterais les critiques et tu en tiendrais compte... Ou si nous sommes vraiment aussi stupides et incapables de te juger, tu saurais passer au-dessus de tout cela... »

Deborah répliqua par un grand geste, et je crus qu'elle allait frapper Susan. Il était heureux qu'elle ait refusé de prendre connaissance des sorts de Scylla, car si elle l'avait fait, la magie s'en serait probablement mêlée à son tour.

« Tu as raison sur un point : oui, vous êtes stupides et incapables de me juger. Et puisque je n'ai pas d'autre choix que de côtoyer des idiots qui se moquent de moi et qui méprisent mon intelligence qui a le malheur de ne pas rentrer dans leur moule, faites-moi au moins ce plaisir : jouez donc aux petites filles modèles entre vous, et ne m'adressez plus la parole. Nous n'appartenons pas au même monde. »

Susan poussa un long soupir. Pour ma part, je ne pus m'empêcher de répondre :

« Comme tu voudras. Si tu penses que ta conversation me manquera, ce n'est pas du tout le cas, au contraire. Je ne suis ici que depuis quelques jours, et j'ai déjà des amies, ajoutai-je en désignant du regard Susan et Elizabeth. Toi qui es ici depuis plus longtemps que moi, tu as plutôt l'air de rassembler tout le monde contre toi. »

Deborah ne répondit rien, mais partit à toute vitesse vers les chambres en lâchant un dernier « Pauvre idiot » ou « Pauvres idiots », je ne pouvais dire s'il n'était adressé qu'à moi, ou à toutes les autres.

Je sentis que j'avais, inconsciemment, frappé l'un de ses rares points faibles : elle semblait souffrir davantage qu'elle ne le montrait de la solitude qu'elle s'était créée. J'eus un pincement au cœur en y pensant. Même si j'avais tendance à le regretter un peu tard, je répugnais toujours à faire du mal aux gens, l'eussent-ils amplement mérité.

« Tu as fait ce qu'il fallait, Elisa, me dit Susan en voyant mon air contrit.

– Et comment, m'assura Elizabeth. Tu n'as pas à te sentir coupable, même pas un tout petit peu. Deborah ne récolte que le fruit de ce qu'elle sème depuis toujours. Si elle ne faisait pas preuve de tant d'insolence, elle aurait des amies tout comme toi. Je te remercie d'ailleurs de me compter parmi ces amies. »

La gorge nouée par l'émotion, je me contentai de hocher la tête en souriant malgré les larmes qui montaient. La présence rassurante de Susan et Elizabeth me permit de me calmer, et j'abordai avec sérénité la fin de la journée. Pour sa part, et jusqu'au soir dans notre chambre, Deborah s'appliqua à avoir une attitude glaciale en nous tournant ostensiblement le dos, mais je fis mine de n'en tenir aucun compte, et passai la soirée à discuter de nos familles respectives avec Helen et Susan, comme si nous n'avions été que trois dans la chambre. Nous n'étions d'ailleurs pas loin de le souhaiter.

Mercredi 16 octobre 1878

La journée commença au milieu de la nuit.

Alors que je pensais avoir débarrassé mon esprit de Scylla et de sa magie, je me réveillai sans raison en pleine nuit. Voyant que l'heure du réveil était encore loin, je voulus me rendormir, quand je vis que la petite lampe sur ma table de chevet éclairait un gros objet qui ne s'y trouvait pas la veille au soir. Et je n'eus aucun mal à reconnaître le *Codex Scyllae*.

Alors que nous l'avions laissé dans l'armoire quelques jours plus tôt et qu'à ma connaissance, nous ne l'avions pas touché depuis lors, il reposait sur ma table de chevet, ouvert. Mon regard s'attarda sur les mots mis en évidence : ils racontaient que Scylla pouvait venger une injustice, si on le lui demandait avec une formule spéciale qui était indiquée au-dessous.

J'ignorais qui avait déplacé ce livre pour le mettre près de mon lit, mais je n'avais aucune injustice à venger, et je craignais qu'en le laissant ainsi en évidence, d'autres lisent la même chose que moi et se découvrent des injustices dont ils voudraient demander réparation.

Or j'avais non seulement juré de ne plus jamais faire appel à la magie de Scylla, je m'étais également fait la promesse d'empêcher qu'elle ne se répande davantage dans l'école.

Je refermai donc le livre et le portai dans l'armoire où nous l'avions caché, en remettant les couvertures en place par-dessus, puis je fermai la porte de l'armoire, malheureusement un peu trop fort, car j'entendis alors un léger bruit de remuement venant du lit de Deborah.

« Quelqu'un veut faire appel à ces bêtises de magie pour se débarrasser de moi ? murmura-t-elle. Il n'y a décidément aucune limite à votre hypocrisie et à votre stupidité... »

Je ne répondis rien et retournai vers mon lit. Deborah ne savait pas de quoi elle parlait et avait entièrement tort sur ce sujet, mais d'un autre côté, c'était loin d'être le seul. De toute façon, elle pouvait penser ce qu'elle voulait, je ne voulais plus m'en occuper.

Dans ces conditions, l'ambiance au lever fut des plus mauvaises. Deborah d'un côté, Susan et moi de l'autre, continuions de nous éviter mutuellement et ostensiblement. À tel point qu'Helen, qui n'avait pas pris part à notre querelle de la veille, commença sans doute à se demander ce qui se passait. Elle s'adressa d'abord à Susan qui lui répondit :

« Rien de bien grave, nous donnons seulement à Deborah ce qu'elle mérite. »

Ne comprenant toujours pas, Helen se tourna vers Deborah qui n'eut d'autres mots que :

« Demande donc à ces deux-là, elles te le diront puisqu'elles sont si malignes. »

Ayant été rejetée des deux côtés, c'est très énervée qu'Helen revint à nouveau vers nous.

« Vous faites tout pour me tenir à l'écart ! Je déteste ça ! Quelqu'un peut-il enfin m'expliquer ? »

Ne voulant pas ajouter des tensions à celles qui existaient déjà, j'emmenai Helen à l'extérieur de la chambre, hors de portée auditive de Deborah, et lui racontai la querelle que nous avions eue suite à la punition infligée par Mrs Langley. Helen sembla comprendre et se calmer, à mon grand soulagement : nous n'avions vraiment pas besoin d'un malentendu de plus.

Heureuse d'avoir pu calmer Helen et éviter ainsi des problèmes supplémentaires, je me rendis le cœur plus léger au réfectoire, puis en classe.

La première leçon de la journée était, encore une fois, du français : Blackmoor Park School devait mettre un point d'honneur à ce que ses élèves sortent de l'école en parlant parfaitement le

français. Le niveau et l'attention exigés par Mrs Langley s'inscrivaient parfaitement dans cet objectif.

Je craignis que Deborah ne fasse un nouveau coup d'éclat après la punition que lui avait infligée l'enseignante, mais le début de la leçon se passa dans le calme, et j'en vins même à espérer que même si elle ne l'avouerait sûrement jamais, Deborah avait fini par comprendre le conseil de Mrs Langley.

Jusqu'à ce que j'entende les mots que j'avais lus pendant la nuit. Comme les autres sorts, je les comprenais instinctivement sans connaître le grec, ils signifiaient *Scylla, apporte-moi la vengeance*.

Et c'était Deborah qui prononçait ces mots.

Je me tournai vers elle, stupéfaite que quelqu'un qui avait qualifié la magie de bêtises et de fariboles en vienne à s'en servir. Je vis que non seulement c'était bien elle qui parlait, mais qu'elle regardait fixement Mrs Langley.

Je voulus crier pour avertir l'enseignante que quelque chose de terrible allait lui arriver. Mais je ne vis rien se passer. Pas de chute de Mrs Langley, pas d'objet dangereux lui tombant dessus ou se refermant sur elle, pas d'étincelle ou de feu. Rien ne lui arriva et elle continua le cours tout à fait normalement. À un détail près.

« Miss Mac Tavish, est-ce que tout va bien ? »

Je sursautai, me demandai ce qui se passait, et compris soudain qu'elle avait dû remarquer mes yeux écarquillés par l'angoisse.

« Pardonnez-moi, Mrs Langley... J'ai été distraite un instant... »

– Je vous demande de vous concentrer, Miss Mac Tavish. Lisez donc le troisième paragraphe en travaillant bien votre prononciation, cela devrait vous remettre les idées en place. »

Je lus le paragraphe et Mrs Langley avait raison sur ce point : cela m'obligea à me concentrer. Tout en lui lisant mon texte, je continuai cependant de l'observer à la recherche d'un quelconque problème, mais rien ne se passa. C'était exactement comme si le sort lancé par Deborah n'avait eu aucun effet.

Après avoir terminé la lecture, je m'en demandai la raison. J'avais pourtant été témoin des effets de tous les autres sorts. Celui-ci aurait dû fonctionner lui aussi. À moins que Deborah ne croie pas assez à la

magie pour que ses sorts aient un véritable effet. Ou que les adultes soient mieux protégés contre les effets de la magie.

Il y avait en fait un certain nombre d'explications possibles, mais je n'avais aucun moyen de trouver la bonne. Je terminai donc les leçons du matin et allai déjeuner.

Le froid s'était intensifié, je choisis donc une place aussi près que possible d'une cheminée, ce qui ne fut possible que parce que j'étais arrivée tôt, car beaucoup d'autres élèves avaient la même intention. Je commençai à manger en silence et en faisant abstraction de la fadeur des courges qu'on m'avait servies, quand j'entendis à nouveau les mots magiques : *Scylla, apporte-moi la vengeance.*

Cette fois, ce n'était pas Deborah qui les prononçait. Je reconnus la voix de Jane. Je me demandai à laquelle des nombreuses personnes contre qui elle était aigrie cette vengeance était destinée, quand une odeur de brûlé et un accroissement brutal de la chaleur me firent me retourner brusquement.

Je vis alors que ma robe était en feu !

« Au feu ! » criai-je en me levant d'un bond et en courant pour m'éloigner de la cheminée. Mais le feu s'était pris dans ma jupe et me suivait comme une traîne mortelle.

Je criai, j'appelai à l'aide, mais mes camarades étaient trop tétanisées par le feu pour réagir. Leur seul réflexe, pour certaines, fut se s'écarter pour que les flammes ne se propagent pas à leurs propres vêtements.

Puis je sentis quelqu'un tomber sur moi. L'odeur de brûlé s'intensifia, puis commença à se dissiper. J'ouvris les yeux et je vis que Susan venait d'étouffer le feu avec une des nappes de rechange.

« Est-ce que tout va bien, Elisa ? »

Je me relevai péniblement. Le feu était éteint, mais ma robe était en très mauvais état, largement brûlée sur tout un pan, et la sensation de chaleur sur mes jambes n'avait pas disparu.

« Mes jambes me font encore mal... »

Mrs Bordy s'approcha de moi et vint m'examiner.

« La pauvre, ses jambes ont été touchées. Cela n'a l'air d'être que superficiel... Je vais quand même mettre un seau d'eau froide dessus

et l'emmener à l'infirmerie. »

Le traitement à l'eau froide me fut donné dehors, dans l'air glacé, et je me dis qu'à Blackmoor Park, même une élève blessée ne justifiait pas de risquer de tacher le sol. Fort heureusement, Mrs Bordy m'emmena à l'infirmerie aussitôt après et me donna une bonne quantité de serviettes pour me sécher et me réchauffer.

Je m'allongeai sur le lit, mais dormir était hors de question. Alors que j'avais cru que la magie de Scylla avait peut-être perdu de sa puissance, elle fonctionnait à nouveau. Et à présent, j'étais la cible. Celle de Jane, alors que je n'avais jamais eu qu'un seul tort envers elle et que je lui avais amplement présenté mes excuses, essayant même de l'aider en lui conseillant d'arrêter cette magie où elle risquait de perdre son âme.

Non seulement elle ne l'avait pas fait, mais à présent elle utilisait la magie de Scylla contre moi.

J'aurais pu mourir, brûlée vive, si personne n'était intervenu.

Mes larmes se mirent à couler. J'étais entrée à Blackmoor Park avec les meilleures intentions du monde, étudier et me faire quelques amies avant de rentrer à la maison, et voilà où j'en étais.

« Elisa ? »

Je me tournai vers la porte. C'était Susan qui venait d'entrer.

« Mrs Bordy m'a autorisée à venir t'apporter un uniforme de rechange... Est-ce que ça va ? Tes brûlures te font-elles souffrir ?... »

– Non, Susan... Je ne vais pas trop mal physiquement... C'est mon âme qui souffre... Les enseignantes se racontent peut-être en ce moment même que j'ai été maladroite, mais en réalité, on a utilisé un sort de Scylla contre moi.

– Quoi ? Et qui a osé faire une chose pareille ?

– Jane... Je l'ai entendue. Je crois qu'elle m'en veut toujours depuis que je l'ai fait tomber, alors même que je lui ai présenté des excuses et que je n'ai pas cessé de le regretter depuis... Je ne sais plus quoi faire... »

Susan me tapota l'épaule.

« Il est presque aussi difficile de parler à Jane sans qu'elle s'énerve que de raisonner Deborah... Mais je vais essayer de lui

parler quand même... Tout cela va beaucoup trop loin, nous irons toutes en enfer si cela continue... »

Je grimaçai au mot « enfer ». J'avais l'impression d'avoir eu un aperçu des flammes infernales quand ma robe avait pris feu, et si Jane ne s'arrêtait pas immédiatement, c'était ici même que nous risquions de voir l'enfer.

Susan quitta l'infirmerie en me recommandant de me reposer, et en m'assurant qu'elle m'aiderait. Je me demandai comment j'allais pouvoir me reposer après ce qui s'était passé.

Et pourtant, au bout de quelques minutes seulement, je sentis mes yeux se fermer, sans pouvoir les retenir. J'eus à peine le temps de me rendre compte que je m'étais endormie, quand je vis à nouveau Scylla apparaître devant moi.

« Tu as été victime de l'un de mes sorts, n'est-ce pas ? me dit-elle. T'écarter de la magie était une erreur. Tu es désormais sans défense contre celles qui continuent de me suivre. C'est dommage, car tu as une immense force en toi. Si tu me rejoignais, nous n'aurions aucune difficulté à réparer cette injustice ensemble.

– Jamais... murmurai-je. Je n'oublie pas que c'est à cause de vous et de votre magie que tout cela a commencé. Et à cause d'elle, certaines personnes sont prêtes à s'entre-tuer ! Je refuse de prendre part à cela !

– Auras-tu seulement le choix ? Si tu ne veux pas être tuée toi-même, il va bien falloir te défendre. Ne t'en fais pas, ce qui se passe en ce moment n'est rien d'autre que le reflet de vos propres âmes. Vous allez vous purger de vos mauvaises pulsions, cela fait partie du chemin qui mène vers moi. À la fin, vous en serez débarrassées, et toutes mes fidèles adeptes vivront ensemble en parfaite harmonie. Tout ce que je dis est vrai, je t'en fais la promesse. Rejoins-moi... et tu vivras. »

Elle disparut et je me réveillai brusquement. La dernière phrase était une menace, une terrible menace. Je devais faire cesser tout cela au plus vite avant que Scylla ne la mette à exécution.

Mais que pouvais-je faire, consignée à l'infirmerie avec mes brûlures ? Je n'avais plus qu'à espérer que Susan parviendrait à

quelque chose.

Jeudi 17 octobre 1878

Je me réveillai donc à l'infirmerie, où j'avais été envoyée après avoir été attaquée par une autre élève, avec l'aide de la magie, et tout cela à peine plus d'une semaine après mon arrivée à Blackmoor Park School.

J'eus un rire nerveux en pensant qu'à l'origine de tout cela, il y avait mes parents qui m'avaient envoyée dans cette école dans l'espoir que j'y corrigerais mon caractère et que j'y apprendrais à devenir une *lady* respectable. Et pendant le peu de temps que j'avais passé ici, j'avais à peu près tout appris, sauf cela.

L'idée d'écrire à mes parents pour leur faire part de la situation me traversa l'esprit, mais je la rejetai aussitôt. D'abord, la surveillance des enseignantes envers les élèves devait s'étendre à leur courrier. Aucune d'entre elles ne croirait mon histoire, et je risquerais même d'être punie pour mes « divagations ». Et même si mon courrier était acheminé jusqu'à mes parents, eux non plus ne me croiraient pas, et se diraient que mon imagination s'est à nouveau enflammée et que j'avais besoin de séjourner plus longtemps à Blackmoor Park.

Je ne pouvais compter que sur moi-même. Et sur mes amies.

La première bonne nouvelle de la journée me fut apportée par Mrs Bordy qui, après avoir examiné mes jambes, m'annonça que je pouvais retourner en classe étudier mes leçons. Elle montrait un certain empressement à me faire sortir de l'infirmerie, et je soupçonnai qu'elle ne voulait pas alarmer les élèves en faisant séjourner les blessées à l'infirmerie trop longtemps, et qu'elle voulait

démontrer à tout le monde que mes blessures étaient sans gravité et que Blackmoor Park était donc un lieu sûr.

Mais cela m'arrangeait. À l'infirmerie, je ne pouvais recevoir que peu de visites de mes camarades, j'étais isolée et impuissante. À présent, j'étais de nouveau parmi elles.

Susan et Helen me rejoignirent rapidement dès qu'elles virent que j'étais sortie de l'infirmerie. Je me réjouis de leur présence, et leur expliquai que je devais leur parler dans un endroit discret. Nous profitâmes d'une récréation pour nous réunir, et je leur demandai si elles avaient bien cessé d'utiliser la magie de Scylla.

« Je n'y ai pas touché depuis ce que je t'ai raconté, m'assura Helen. Je l'ai juré, n'est-ce pas ?

– Moi non plus, ajouta Susan. Pourquoi demandes-tu cela ? As-tu peur de nous ?

– Bien sûr que non. Je voulais juste m'assurer que nous étions toutes d'accord avant d'aller plus loin. Comme je te l'ai dit hier, Jane la pratique encore, et il est possible que quelqu'un d'autre le fasse...

– Mais qui ? »

Je n'osai pas parler de Deborah. Ses propres sorts ne paraissaient avoir eu aucun effet. Et pour moi, le danger le plus grand venait de Jane.

« Je n'en suis pas sûre. Nous ne savons pas à qui appartenait ce maudit livre avant qu'il ne se retrouve dans notre chambre. Peut-être que d'autres élèves l'ont lu... Quoi qu'il en soit, nous devons convaincre Jane, et les autres s'il y en a d'autres, de cesser de pratiquer la magie avant qu'il n'y ait de nouveaux malheurs... »

Susan et Helen hochèrent la tête. Elles étaient d'accord sur le principe, même si elles étaient sûrement autant dans le flou que moi sur la manière d'agir.

« Nous ne pourrions pas faire grand-chose à nous trois... hasardai-je. Il faudrait qu'il y ait le plus de personnes possible dans la confidence pour avoir plus de poids... Je pensais en parler à Elizabeth.

– Elizabeth ? s'étonna Susan. Mais elle n'est pas au courant pour la magie, ou en tout cas, elle n'en a pas l'air... Est-ce que ce ne serait

pas dangereux de lui révéler son existence ?

– Pas si on lui parle de toutes les horreurs que cela peut causer. Si nous parvenons à la convaincre, elle s’opposera à la magie tout autant que nous, j’en suis sûre. Elizabeth est une personne de bon cœur. »

Nous prîmes donc le parti de faire venir Elizabeth auprès de nous, et de lui parler de Scylla et de sa magie. Comme l’avait pensé Susan, elle ne devait pas être au courant, car elle ne réagit que par l’incrédulité, et je m’en voulus presque d’avoir taché un cœur aussi honnête et pur avec ces choses. Mais nous n’avions pas le choix : elle devait les connaître pour mieux les combattre.

« Ce n’est ni une plaisanterie ni de la superstition, Elizabeth, l’assurai-je. Nous trois, telles que tu nous vois, avons toutes été plus ou moins directement témoins des effets de ces sorts. L’accident qui m’est arrivé hier au réfectoire n’était pas un accident. Quelqu’un a délibérément utilisé la magie contre moi.

– Mais qui aurait fait une chose pareille ?

– C’est... Jane. Parce que j’ai utilisé un sort contre elle, sans vraiment le vouloir. Je le regrette depuis, et je lui ai présenté toutes les excuses que je pouvais... mais elle m’en veut toujours. Elle n’a pas renoncé à utiliser la magie, et j’ai peur qu’il y en ait d’autres dans le même cas qu’elle. Helen, Susan et moi avons décidé de ne plus jamais nous en servir, mais nous devons maintenant convaincre toutes les autres d’en faire autant, car il suffit qu’une seule n’y renonce pas pour qu’il y ait d’autres blessées. »

Elizabeth nous considéra d’un air dubitatif. Il devait être difficile pour elle de croire à la magie sans avoir vu des preuves, mais aucune d’entre nous ne pouvait lui en donner, de par notre promesse. Cependant, nous avions toutes l’air si convaincues qu’elle dut penser, sinon qu’il y avait un fond de vérité, tout au moins que cela nous tenait à cœur.

« Je pense que vous avez vu quelque chose, et que vous êtes persuadées que c’est de la magie... et pour ma part, cela me suffit. Je suis avec vous. Laissez-moi vous aider à chercher qui d’autre se livre à ce genre de pratiques, je suis plutôt douée pour déchiffrer les

pensées des gens... Dès que je saurai quelque chose, je vous le dirai. »

Je la remerciai chaleureusement, heureuse d'avoir une nouvelle alliée dans notre combat inégal contre Scylla, et surtout une alliée que je tenais en si haute estime. Je me sentais également soulagée d'avoir enfin pu lui livrer mes tourments secrets : désormais, il n'y avait plus de risque de malentendu entre nous, et je pouvais véritablement la considérer comme une amie.

Il nous restait désormais à parler à Jane face à face, et à la convaincre à tout prix de renoncer à une vengeance qui n'apporterait qu'une catastrophe, et de cesser de pratiquer la magie. Ce qui n'était pas facile, car Jane nous évitait, et moi en particulier, depuis ce matin. Je tentai de m'asseoir près d'elle au réfectoire – et loin des cheminées cette fois – mais elle saisit le premier prétexte pour changer de place et aller s'installer à l'autre bout de la pièce.

Je ne savais plus comment m'y prendre avec Jane, mais en sortant du réfectoire, je fus abordée par Marjorie Pewter. C'était la première fois qu'elle me parlait face à face.

« Je crois que tu veux parler à Jane... »

Je hochai la tête.

« Jane... enfin, c'est difficile à expliquer. Jane fait de la magie... »

Elle rougit en parlant, et elle était sur le point de se taire de peur du ridicule, mais je lui expliquai alors que j'étais parfaitement au courant de l'existence de la magie, et qu'elle pouvait continuer de me parler sans crainte.

« Une nuit, continua-t-elle, nous avons trouvé un livre dans notre chambre. Je n'ai pas lu grand-chose, parce que cela m'a vite fait peur, mais Jane s'y est beaucoup intéressée. Elle est aigrie et elle est persuadée que tout le monde la méprise et la déteste parce qu'elle est laide, alors elle m'a dit qu'elle tenait une bonne occasion de faire payer tous ses ennemis. J'ai essayé de lui dire de ne pas le faire, mais elle ne m'a pas écoutée. Quand le livre a disparu le jour suivant, ça a été pire, parce qu'elle s'est mis en tête qu'on le lui avait volé.

– Disparu ? »

Jusque-là, j'avais toujours cru que Jane s'était procuré le livre en le volant quelque part, puis l'avait placé dans notre chambre pour nous faire accuser. Je ne pensais pas que Marjorie ou Jane mentait sur ce sujet : Jane était colérique, mais elle était sincère dans sa colère et n'hésitait pas à dire ce qu'elle pensait, même si elle avait tort de le penser.

Ce qui signifiait donc qu'il y avait encore une autre personne derrière tout cela. Qui avait pris le livre quelque part, l'avait déposé chez Jane et Marjorie, puis l'avait repris pour l'apporter chez nous, et tout cela pour une raison que je ne comprenais toujours pas.

Pour mettre fin à l'emprise de Scylla, nous allions devoir trouver cette personne. Mais il y avait quelque chose de plus urgent à régler avant cela.

« Marjorie, tu es sans doute la personne la plus proche de Jane. Si tu sais qu'elle a utilisé la magie, tu sais aussi qu'il y a eu de graves conséquences. J'ai été brûlée hier à cause d'elle, et si Susan n'était pas intervenue, cela aurait pu être bien pire ! Tu dois absolument la convaincre d'arrêter ! »

Elle baissa les yeux en tirant nerveusement sur sa tresse blonde.

« Je sais, mais... je ne sais pas comment faire. En fait, je crois que j'ai peur de le faire. Je ne pense pas que Jane s'en prendra à nouveau à toi, du moins pas tout de suite, mais elle visera la prochaine personne qui la mettra en colère. Elle ne se tourne pas contre moi, parce qu'elle comprend que je suis moi aussi rejetée par les gens à cause de ma myopie et de mes horribles lunettes, mais je sens bien que je ne suis que tolérée, et que si j'insiste trop pour la faire renoncer à la magie, je pourrais bien être sa prochaine cible... »

La nervosité de Marjorie semblait augmenter à chaque mot qu'elle prononçait. Elle était parfaitement consciente de ce dont Jane était capable, et la peur l'empêchait de s'y opposer.

Je pouvais difficilement l'en blâmer : je mentirais en disant que Jane ne me faisait pas peur. Mais nous n'arriverions à rien si chacune d'entre nous était trop effrayée pour s'opposer à Jane. Nous ne ferions qu'encourager silencieusement ses actes, en ne les condamnant jamais.

D'un autre côté, si Jane avait la tête aussi dure que Deborah, il allait être difficile de la raisonner même si nous essayions. Nous devrions d'abord la persuader que contrairement à ce qu'elle racontait, tout le monde n'était pas contre elle, et que notre seul but était de l'aider à ne pas perdre son âme.

Si du moins elle accordait de l'importance à son âme.

Pour la convaincre, peut-être valait-il mieux la rencontrer toutes en même temps. Mais ce serait risquer de lui donner de fausses idées, de lui faire croire que nous voulions toutes l'attaquer.

Lors de la récréation de l'après-midi, j'en parlai à Susan, Helen et Elizabeth, leur racontant ce que Marjorie m'avait dit, et leur demandant comment nous pouvions convaincre Jane de mettre fin à ses activités magiques.

« J'aimerais beaucoup vous aider, dit Elizabeth, mais Jane a une mauvaise image de moi depuis longtemps, sans que je sache pourquoi... Peut-être que Susan et Helen devraient y aller.

– Je ne suis pas sûre que nous soyons les plus indiquées... commença Susan.

– Tu as su tenir tête à Deborah. Quant à Helen, son allure de fillette la rend sympathique et invite les autres à l'écouter avec bienveillance. Je suis sûre qu'à vous deux, vous pourriez faire des miracles. »

Je souris à cet encouragement. Elizabeth savait vraiment trouver les mots qu'il fallait.

« Nous essaierons... après la dernière leçon » dit Susan en hésitant.

La dernière leçon nous fit retrouver Mrs Langley pour le français, et encore une fois je regardai nerveusement Deborah du coin de l'œil en me demandant si elle n'allait pas elle aussi tenter à nouveau d'utiliser la magie contre l'enseignante. À mon grand soulagement, Deborah ne fit rien, à part prendre un air encore plus renfrogné et méprisant que d'habitude.

En les comparant avec ce qui se produisait dans l'école, les regards méprisants de Deborah envers son petit monde me semblèrent soudain bien vains et ridicules. Elizabeth m'avait dit que

Jane parlait beaucoup mais agissait peu, c'était hélas faux, mais en revanche, c'était bien le cas pour Deborah.

« Miss Mac Tavish, miss Maygrave, dit Mrs Langley à la fin de la leçon, voulez-vous bien rester quelques minutes ? »

Je fus surprise de cette demande, et Susan l'était autant que moi. Mais malgré les formules de politesse, il n'y avait pas à se tromper : c'était un ordre. Nous restâmes donc en classe, sous les regards étonnés ou condescendants de nos camarades qui sortaient.

« Miss Mac Tavish, miss Maygrave, dit Mrs Langley quand il ne resta plus que nous trois dans la salle, j'ai entendu une rumeur des plus étranges.

– Laquelle, madame ? demandai-je prudemment.

– J'ai des raisons de croire que certaines élèves à Blackmoor Park, et dans cette classe en particulier, prétendent pratiquer la magie. »

Susan me regarda d'un air surpris, et je fis de même.

« Je ne suis pas sûre de qui il s'agit exactement, continua Mrs Langley, j'ai des soupçons envers vous, mais sans certitude ni preuve. Je ne vous punirai donc pas car il y a trop de risque de punir des innocentes... »

J'essayai de cacher un soupir de soulagement, qui avait un léger arrière-goût de culpabilité.

« Mais, ajouta l'enseignante, je tiens à émettre une sérieuse mise en garde. La magie peut être très dangereuse, et pas seulement pour vos âmes. Utiliser la magie, surtout sans rien savoir à son sujet, c'est jouer avec des forces qui vous dépassent, et qui peuvent finir par vous détruire. Il ne faut jamais s'en approcher, de près ou de loin, sans être absolument sûr de ce que l'on fait, et les jeunes filles ne le sont jamais. »

J'écoutai en silence. Susan ne dit rien non plus. Mrs Langley fit une pause et attendit nos réactions, mais ayant compris qu'aucune d'entre nous ne lui dirait rien, elle conclut :

« J'ignore ce que signifie votre silence. J'espère qu'il signifie que vous n'êtes pas parmi celles qui pratiquent la magie. Si je me trompe, j'espère au moins que vous réfléchirez à ce que je viens de dire. Vous pouvez partir à présent, mesdemoiselles. »

Elle nous fit signe de sortir, et s'éloigna elle-même vers les quartiers des enseignantes. Je regardai Susan, qui était tout aussi étonnée que moi de ce qui venait de se passer, mais nous l'étions tellement que nous ne savions plus quoi dire.

« Eh bien, finit par dire Susan, nous avons une preuve de plus qu'il faut arrêter celles qui utilisent la magie... Peut-être aurions-nous dû lui dire pour Jane, elle serait plus à même de l'arrêter...

– Je ne sais pas si cela aurait été une bonne idée... Dénoncer Jane aurait aussi revenu à avouer que nous étions bien au courant pour la magie...

– Mais de toute façon, nous le sommes. Au fait... comment a-t-elle pu se douter que nous l'étions ? »

Je me figeai en entendant cette dernière question. C'était en effet une très bonne question. Nous n'avions parlé de la magie qu'entre nous, et avec prudence. Quant à Jane et Deborah, elles n'étaient pas du genre à se confier à une enseignante, et si on leur avait posé la question, elles auraient sans aucun doute nié en bloc.

« Je ne vois pas comment elle aurait pu savoir, conclus-je, à moins qu'elle nous ait espionnées !

– Ce ne serait pas nouveau. Toutes les enseignantes nous espionnent, cela fait partie de leur travail. Parfois j'ai même l'impression qu'elles sont plus payées pour espionner notre comportement que pour nous apprendre quelque chose.

– En tout cas, cela prouve qu'il ne faut pas leur faire confiance. Et à elle pas plus qu'aux autres.

– Peut-être que nous devrions quand même lui dire qui pratique la magie, avant que cela ne devienne incontrôlable.

– Tout ce qu'elle fera, c'est donner une punition comme pour les autres mauvais comportements. Quel effet cela aura-t-il ? Aucun sur nous parce que nous n'utilisons plus les sorts de toute façon, et aucun non plus sur Jane parce qu'elle se contentera de penser que les enseignantes sont contre elle. »

Je détestais faire cela, mais je conclus en disant à Susan :

« Nous avons peut-être besoin d'aide pour lutter contre la magie, mais pas de celle d'une enseignante. »

En retournant vers notre chambre, je continuai de me demander comment Mrs Langley avait pu nous espionner, et comment elle en était venue à nous accuser. Ni Susan ni moi n'avions utilisé de sorts depuis son arrivée à Blackmoor Park. Elle avait bien entendu pu être témoin de tentatives d'utilisation de la magie de Scylla, mais les seules élèves qui l'avaient fait étaient à ma connaissance Jane et Deborah, et elles n'avaient pas été convoquées.

Je tournai et retournai la question dans ma tête, et j'eus un mal fou à m'endormir.

Vendredi 18 octobre 1878

Lorsque je me levai le matin, après avoir très mal dormi, je conservai l'intime conviction que Mrs Langley nous avait espionnées. J'en parlai à Susan, et dès que je le pus, à Elizabeth en me rendant au réfectoire.

« Nous devons faire attention à elle, lui dis-je, sinon, nous risquons de payer pour les autres qui se serviront encore de la magie.

– Tu as raison, me dit Elizabeth. Il ne faut jamais faire confiance à une enseignante sur ce genre de chose.

– Mais à présent, ajoutai-je, le meilleur moyen pour éviter de payer pour quelqu'un d'autre est d'empêcher que quelqu'un d'autre ne se serve de la magie. Il faut vraiment que nous trouvions un moyen de convaincre Jane ! »

Alors que je me demandais comment réaliser ce grand projet, je crus voir Marjorie s'approcher de moi. Je voulus en profiter pour l'aborder, mais au dernier moment, elle y renonça et s'éloigna autant que possible de nous.

Je compris que Jane effrayait encore Marjorie au point de l'empêcher de venir nous parler. Je demandai à Susan, Helen et Elizabeth de se séparer et d'essayer de convaincre Marjorie, chacune de leur côté, de se confier.

Je suivis les leçons du matin avec un peu d'anxiété avant de retourner au réfectoire pour le déjeuner. Ce fut après le repas, et à la sortie du réfectoire, que Marjorie osa enfin m'aborder.

« Les autres filles sont venues me voir pour me demander de leur parler, me dit-elle, mais c'est toi qui es la plus concernée, et je pense

que c'est d'abord à toi que je devrais en parler...

– Que se passe-t-il ?

– C'est Jane. Hier soir, elle m'a raconté quelque chose de terrible. Je sentais qu'elle n'allait vraiment pas bien, et je me suis dit qu'il fallait que j'essaie de l'amener à se confier. Et elle a fini par le faire, parce qu'elle n'avait sûrement que moi comme confidente à peu près sûre...

– Allons, Marjorie, qu'a-t-elle dit ?

– Que Scylla lui était apparue en rêve. Ce n'était pas la première fois, mais selon Jane, Scylla était plutôt amicale envers elle quand elle lui apparaissait au début. Mais cette fois, c'était différent, elle était plus menaçante. Elle a dit à Jane que ce qu'elle t'avait fait était grave et que sa conscience allait le lui reprocher jusqu'à la fin de sa vie. Scylla a ajouté qu'elle pouvait arranger les choses, mais qu'elle ne le ferait que si Jane lui obéissait sans discuter. Je ne crois pas que Jane soit d'accord pour obéir à Scylla... mais elle a aussi très peur de ce qui pourrait arriver, qu'elle le fasse ou pas. Et elle ne sait pas du tout quoi faire maintenant. »

Je pris mon courage à deux mains et lui répondis :

« Dis à Jane de venir me parler. Dis-lui que je veux l'aider, et que d'autres élèves le veulent aussi, mais que si elle ne vient pas vers nous, nous ne pourrons rien faire pour elle.

– Je vais essayer... Si j'y arrive, elle viendra vous voir après les leçons de l'après-midi. »

Marjorie repartit avec sa démarche silencieuse de petite souris, et j'avais l'impression qu'elle allait disparaître dans l'ombre. J'espérais qu'elle ferait ce qu'elle avait dit, il était grand temps d'avoir avec Jane cette discussion qui n'avait que trop tardé.

J'en parlai immédiatement aux autres filles, en ajoutant que nous avions enfin l'espoir de faire renoncer Jane à la magie, et ainsi, peut-être, de mettre fin à toute activité magique à Blackmoor Park.

Une fois de plus, je ne parlai pas de Deborah, continuant de penser que sa seule tentative de sort n'avait eu aucun effet.

Je repris les leçons en me demandant si Marjorie allait convaincre Jane de me parler cette fois. J'avais tenté de le faire moi-même sans

succès, mais si Jane avait l'impression que l'initiative venait d'elle, elle serait sans doute plus encline à parler et à m'écouter. Mais je devais aussi choisir mes mots avec soin, faute de quoi elle se remettrait à croire que je lui en voulais. Je fis de mon mieux pour cacher mon appréhension et suivre de mon mieux les leçons. Heureusement pour moi, la dernière de la journée fut une leçon de chant choral, et vers la fin, lorsque je pensais trop à ma future rencontre avec Jane, je m'en tirais honorablement en faisant semblant de chanter, ce qui était moins repérable par l'enseignante que de chanter faux ou de ne plus être dans le rythme.

Enfin, nous sortîmes de la salle de classe. Je cherchai Jane du regard, d'abord en vain, puis je la vis arriver accompagnée de Marjorie.

« Jane, lui dis-je, est-ce que tu vas bien ? »

Elle me regarda avec des yeux ronds.

« Encore une fois, continuai-je, je suis désolée pour ce que je t'ai fait la semaine dernière.

– Je sais, répondit-elle, tu me l'as déjà dit... Et je n'avais pas voulu t'écouter. Moi aussi, je suis désolée pour ce que j'ai fait au réfectoire l'autre jour...

– Marjorie m'a raconté ce qui s'est passé ensuite. Comment Scylla t'avait dit que ta conscience te le reprocherait. Mais en un sens, c'est bon signe. Cela montre que tu as bien une conscience, que tu ne veux pas réellement faire de mal, et donc que ce démon qui se fait appeler Scylla ne peut pas avoir une emprise totale sur toi.

– Je t'en voulais d'avoir utilisé un sort contre moi, et j'ai voulu me venger à tout prix, mais quand j'ai vu ce qui s'est passé, j'ai pris peur, et encore plus quand j'ai vu Scylla... Elle m'avait dit qu'elle me vengerait des injustices que j'ai subies ici, mais en voyant comment elle l'a fait, j'ai compris que ce n'était pas ce que je voulais... »

Jane baissa la tête et détourna le regard.

« J'ai toujours cru que les autres me méprisaient, parce que j'étais laide. Il y en a beaucoup qui l'ont réellement fait.

– Je suis désolée si cela t'est arrivé, mais tu ne dois pas penser que

tout le monde est contre toi à cause de cela. L'apparence est éphémère et ceux qui s'arrêtent à cela ne montrent que la futilité de leur esprit.

– Facile de dire ce genre de choses quand on est jolie... »

Je me tus, craignant d'être partie sur la mauvaise pente. Jane avait peur de Scylla, mais son aigreur vis-à-vis de ceux qui l'entouraient n'avait pas disparu pour autant, et je devais faire preuve de diplomatie pour l'amener dans notre camp.

« J'ai un petit groupe d'amies à présent, lui dis-je, où pour entrer, l'apparence ne compte pas. La seule chose qui compte, c'est de nous unir contre Scylla et sa magie, pour éviter qu'il arrive d'autres drames. Si tu renonces à utiliser des sorts, nous t'accueillerons avec joie.

– Nous ? »

Susan et Helen, qui avaient entendu notre conversation au détour du couloir, s'approchèrent alors de Jane.

« Nous sommes là aussi, et nous devons faire front contre la magie qui nous menace, dit Susan. Notre seule ennemie, c'est Scylla.

– Oui, ajouta Helen, viens avec nous. Scylla ne pourra rien contre nous si nous sommes unies. »

Jane regarda les deux jeunes filles, au bord des larmes. Elle qui avait toujours cru que tout le monde lui en voulait, elle ne devait pas être habituée à des démonstrations d'amitié aussi directes.

Elizabeth fit ensuite son apparition, ce qui raidit un peu Jane.

« Toi !

– Oui, moi, répondit Elizabeth. Pourquoi m'en veux-tu ? J'ai toujours essayé de t'aider, même si je reconnais que je ne m'y suis pas forcément prise de la bonne manière. J'ai toujours espéré que nous pourrions être amies un jour. »

Je pris les mains de Susan et Helen, qui s'accrochèrent à leur tour à Elizabeth, Jane et Marjorie.

« Maintenant nous sommes toutes ensemble, dis-je. Les amies ne se trahissent pas et ne s'attaquent pas entre elles. Promettons encore une fois que nous n'utiliserons pas la magie et que nous n'obéirons pas à Scylla. »

Chacune d'elles le promit. Jane le fit avec encore plus de conviction que les autres, ne cachant pas sa joie de faire enfin partie d'un groupe d'amies. C'était sans nul doute ce qui lui avait le plus manqué quand, à force d'être rejetée pour des raisons futiles, elle avait dû finir par se persuader qu'elle ne serait jamais acceptée par personne.

Elle semblait heureuse d'avoir eu la preuve qu'elle avait tort.

J'invitai les autres à aller toutes ensemble au réfectoire pour le dîner, et nous y allâmes étroitement groupées.

« Elisa... me murmura Susan. Je suis vraiment contente que tu aies réussi.

– Je n'y serais pas arrivée sans toi. Tu mérites des compliments tout autant que moi.

– Oh, non, tu en mérites plus. Tu sais... avant que tout cela n'arrive, mes pensées étaient toujours occupées par la même chose : ma minceur. Je faisais des complexes sur mon apparence, et je pensais toujours que les autres étaient plus jolies et plus heureuses que moi. En fait, quand j'y pense, j'étais bien égoïste. Mais il y a eu toute cette histoire de magie, et toi qui t'es battue contre cela et qui as tout fait pour nous en protéger. Quand je t'ai vue, j'ai compris à quel point j'avais été idiote de ne penser qu'à moi-même et à mon apparence. Alors je te remercie de m'avoir aidée à regarder au-delà de mes petits problèmes. »

Je souris sans rien répondre, ne m'attendant pas du tout à cela. J'avais vu que Susan était maigre, mais sans soupçonner les complexes qu'elle avait. Je ne méritais donc pas vraiment ces remerciements, même si j'étais évidemment heureuse pour elle qu'elle ait réussi à surmonter de tels problèmes.

Je crus vraiment avoir porté un coup d'arrêt à la pratique de la magie à Blackmoor Park. Grâce à cela, je fus comme sur un petit nuage pendant tout le dîner, en dépit de la mauvaise qualité du repas. L'euphorie planait sur tout notre groupe, et je les vis toutes, y compris Susan, manger avec appétit cette espèce de porridge qu'on nous servait. Je crus même saisir une remarque désapprobatrice de Mrs Fraser, qui considérait que nous mangions trop, mais je n'y

accordai aucune importance.

Notre groupe sortit du réfectoire aussi soudé qu'en y entrant, pour monter vers les chambres. Ce fut là que Deborah nous croisa dans le couloir.

« Tiens, dit-elle, les petites filles modèles se déplacent de plus en plus en groupe. Ça ne vous fatigue toujours pas de jouer à être mieux que tout le monde ? »

Je me sentis blessée par sa remarque, mais, sachant qu'elle ne trahissait que son incompréhension totale de ce qui nous soudait, je tentai de jouer encore une fois la carte de la diplomatie en lui répondant :

« Tout le monde est libre de rejoindre notre groupe. Jane n'aurait jamais cru en faire partie il y a quelques jours, et à présent elle est là. Toi aussi, nous pourrions t'accueillir, si tu faisais preuve d'un peu plus de souplesse... »

Deborah éclata d'un rire méprisant.

« Alors celle-là, c'est la meilleure. Tu crois vraiment que j'ai envie de faire partie de ce groupe ? Je croyais avoir été claire, mais on dirait que tu es trop bête pour le comprendre. Je n'ai absolument aucune envie de faire partie de la bande des sainte-nitouches, et encore moins de devenir amie avec la sainte-nitouche en chef ! »

Elle désignait Elizabeth sur cette dernière phrase.

« Si vous tombez toutes dans son piège, c'est votre problème, ajouta-t-elle. Mais pardonnez-moi d'être trop intelligente pour cela.

– Trop intelligente, répliquai-je, tu n'as que ces mots à la bouche. Bizarrement, tu es tellement intelligente que tu es incapable de te faire des amies...

– Ce n'est quand même pas ma faute si jusque-là, je n'ai trouvé personne à la hauteur. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, très chères... »

Elle accompagna ses derniers mots d'une révérence ironique, avant de marcher vers la chambre comme si elle avait été la princesse de Galles.

« Je ne comprends pas du tout ce que j'ai fait pour mériter qu'elle me traite de sainte-nitouche en chef, me dit Elizabeth quand Deborah

fut rentrée. Je vous le jure.

– Tu n’as pas à te justifier là-dessus, la rassurai-je. Pour mériter un tel qualificatif de sa part, il semble qu’il suffît d’être différent d’elle, c’est-à-dire quelqu’un de normal et poli. »

Elizabeth sourit et poursuivit :

« Vous devriez peut-être demander à changer de chambre. Cela détendrait grandement l’atmosphère pour vous trois. Le mieux serait que vous soyez avec nous dans l’une ou l’autre de nos chambres, et que Deborah se retrouve seule dans la sienne. De cette manière, elle verrait peut-être ce que cela fait vraiment quand elle est uniquement entourée de gens à sa hauteur... »

– La directrice n’acceptera jamais cela, répondit Susan. À chaque fois qu’il y a eu des changements de chambres, elle a toujours insisté sur ce point : elle refuse que quelqu’un se sente privilégié d’avoir une chambre individuelle. Il y aura toujours au moins une personne avec Deborah.

– De toute façon, ajoutai-je, ce n’est pas une bonne solution à mon avis. Si on encourage Deborah dans son isolement, cela ne fera qu’empirer les choses. Qu’elle le veuille ou non, elle devra côtoyer des gens normaux toute sa vie, et il faudra bien qu’elle s’y habitue... »

D’un commun accord avec Susan et Helen, nous entrâmes dans la chambre. Encore une fois, Deborah était installée au bureau et nous présentait son dos. Nous prîmes le parti de nous installer sur nos lits comme si de rien n’était, en parlant encore un peu de notre groupe et de la victoire que nous avions remportée grâce à Jane sur l’influence maléfique de Scylla. Mon but était de convaincre indirectement Deborah de l’utilité de notre amitié et de l’amener à changer d’avis. Je ne recueillis rien d’autre que quelques ricanements condescendants comme si elle était la spectatrice d’une mauvaise pièce comique, mais Deborah n’était pas du genre à reconnaître de but en blanc qu’elle avait tort ; j’espérais au moins que l’idée ferait son chemin dans son esprit d’une manière ou d’une autre.

Samedi 19 octobre 1878

Nous avions remporté une victoire, mais tout était encore à faire. Deborah utilisait peut-être la magie de Scylla, et elle n'était peut-être pas la seule non plus : nous savions désormais que le livre était mystérieusement apparu dans la chambre de Jane et Marjorie avant d'arriver dans la nôtre, mais avant cela, il était peut-être encore ailleurs... Peut-être entre les mains d'une autre élève qui avait eu le temps d'étudier les sorts de Scylla avant nous.

Ou peut-être entre celles d'une enseignante.

Cette pensée me ramena à Mrs Langley, et sur la conviction que j'avais qu'elle nous avait espionnées. Nous n'avions pas de leçons de français avec elle aujourd'hui, mais je restai vigilante durant la matinée, en particulier durant la récréation, m'attendant à la voir à l'angle d'un couloir en train de nous observer.

Ne la voyant pas, je poussai la curiosité jusqu'à m'aventurer un peu plus loin dans les couloirs, au risque de devenir moi-même une espionne, à ceci près que contrairement à Mrs Langley, si quelqu'un me voyait, on me demanderait avec sévérité ce que je faisais là.

Apercevant la porte entrebâillée d'un des bureaux réservés aux enseignantes, j'y jetai un coup d'œil. Mrs Langley s'y trouvait, assise à son bureau et écrivant avec attention dans un carnet.

Je me demandai de quoi il s'agissait. Mrs Langley consignait-elle là les résultats de ses observations ? Il ne fallait pas juger trop vite : il pouvait y avoir beaucoup d'autres explications. Par exemple, Mrs Langley avait peut-être comme moi des ambitions littéraires, et ce carnet ne contenait rien d'autre que le brouillon d'un livre.

Mais je ne voyais pas comment le savoir. Entendant la cloche sonner pour marquer la reprise des leçons du matin, je retournai aussi vite que possible en classe.

Je voulus cependant en avoir le cœur net. Après le déjeuner, à la sortie du réfectoire, j'avertis mes amies que je devais vérifier quelque chose, et je tentai de suivre Mrs Langley, en préparant dans ma tête ce que j'allais lui dire.

« Cherchez-vous quelque chose, miss Mac Tavish ? » finit-elle par demander en voyant que je la suivais.

Je hochai la tête et commençai le petit discours que j'avais préparé.

« Je voudrais vous parler de quelque chose... Cela m'est personnel, mais j'ai vraiment besoin d'en parler à quelqu'un...

– Je vous écoute.

– J'adore les livres... et plus qu'en simple lectrice, en fait... Mon rêve est de devenir écrivain. Mes parents ont une opinion différente sur le sujet, mais c'est mon rêve et j'y tiens... »

Elle m'interrompt.

« En tant qu'enseignante et en tant qu'adulte, je me dois de vous mettre tout de suite en garde, mademoiselle... C'est un métier fort mal vu pour une femme. A fortiori pour une *lady*, qui n'est pas censée s'abaisser à travailler pour gagner sa vie. Écrire ne rapporte que peu, et pour une gloire qui ne sera que très relative, car vous devrez prendre un pseudonyme ou même omettre votre nom. Sans compter que votre ouvrage sera exposé aux feux des critiques, qui ne sont pas tendres de nos jours, et encore moins s'il est révélé que l'ouvrage est écrit par une dame. Croyez-moi, abandonnez cette idée qui ne vous causerait que des difficultés. De toute façon, votre famille, à laquelle vous devez obéissance, s'y opposerait probablement, sans parler de votre futur mari. »

Je ne pouvais qu'approuver cette dernière phrase. Je ne connaissais rien de mon futur mari, mais l'opinion de ma famille n'était pas un secret pour moi. J'eus même une pensée amère à l'idée que c'était à cause leur opposition à mes ambitions littéraires qu'ils m'avaient envoyée à Blackmoor Park. En voulant me protéger contre

mes propres rêves, ils m'avaient sans le vouloir exposée à de terribles cauchemars.

« Merci de vos conseils, Mrs Langley, répondis-je. Vous parlez bien des métiers de l'écriture. Connaîtriez-vous un peu ce milieu, par hasard ?

– Non, j'en ai seulement entendu un peu parler. Je n'écris pas, si c'est la question que vous vous posez. J'aime beaucoup lire des livres, mais je n'en écrirai pas moi-même. Et vous ne devriez pas le faire non plus.

– D'autres femmes l'ont fait pourtant...

– D'autres femmes ont fait bien des choses, et ce n'est pas pour autant que vous devez les imiter. N'oubliez pas que vous êtes ici pour devenir une *lady* honorable et une épouse exemplaire, faisant honneur à sa famille. »

Je hochai la tête à chacune de ses phrases, me donnant une parfaite apparence d'obéissance pendant que j'essayais de trouver un sens caché à ses paroles. Mrs Langley me disait ce que toute enseignante de Blackmoor Park était censée dire à son élève dans ces circonstances, mais était-elle sincère ? Elle en avait l'air, surtout quand elle disait qu'elle n'écrivait pas.

Peut-être qu'il n'y avait rien d'autre à deviner derrière ses mots, que ce qu'ils disaient.

Si c'était bien le cas, alors Mrs Langley n'écrivait effectivement pas. Son carnet n'était donc pas le brouillon de son futur roman. Ce qui me ramenait donc à mon autre hypothèse : c'était le fruit de son observation des élèves.

Je frémis à l'idée qu'il y avait là-dedans des notes qui racontaient que je m'étais peut-être livrée à la magie. Si jamais d'autres enseignantes, la directrice, ou mes parents l'apprenaient, je n'osais pas imaginer quels châtiments j'encourais. J'avais pensé à la colère de Scylla quand Jane m'avait raconté ses dernières visions, mais la colère de mes parents m'apparaissait toujours comme quelque chose de bien plus concret.

« Allez-vous bien, mademoiselle ? me demanda Mrs Langley. Avez-vous d'autres questions ?

– Non, madame. Je vous remercie pour vos explications et vos conseils avisés. Je ne manquerai pas de les suivre. »

J’esquissai une révérence et rejoignis les autres élèves qui s’apprêtaient à entrer dans la salle de classe. Je voulus leur faire part de ma conversation avec Mrs Langley et de ma conviction renforcée qu’elle nous espionnait et notait des choses sur nous dans son carnet, mais Mrs Williams, l’enseignante qui nous dispensait les leçons de couture, nous fit entrer très vite et je ne pus rien dire.

« Il fait froid aujourd’hui, me murmura Susan, je vais me rapprocher du feu... »

Je la regardai faire en me disant qu’en effet, avec l’hiver qui approchait lentement, la température était de plus en plus froide. Pour ne rien arranger, Mrs Fraser, l’intendante, s’appliquait visiblement à faire des économies sur tous les postes, et le chauffage n’était certainement pas le moins touché. Il arrivait cependant fréquemment que les enseignantes, qui n’étaient sûrement pas aussi concernées que nous par les économies, décident de raviver les poêles en classe pour leur confort, et incidemment pour le nôtre. Ce fut ce que fit Mrs Williams.

« Voilà, dit-elle. Maintenant que vos doigts ne risquent plus de s’engourdir, nous allons pouvoir passer aux choses sérieuses. Je vais vous montrer un point difficile mais très élégant, qui trouvera sûrement sa place sur vos futures toilettes. »

Elle nous distribua des coupons de tissu, du fil et des aiguilles, et commença à nous montrer le point qui, comme elle l’avait annoncé, n’était pas facile du tout. J’y jetai un regard attentif pour essayer de le reproduire, la dextérité n’étant pas vraiment mon point fort. Je sentis que j’allais ressortir de cette leçon de couture avec les doigts en sang.

Alors que je m’appliquais à reproduire le point de Mrs Williams, malgré l’attention que je portais à mon aiguille et mon tissu, quelque chose détourna vivement mon attention.

J’entendais à nouveau les mots *Scylla, apporte-moi la vengeance*. Et encore une fois, c’était Deborah qui les prononçait.

Je fus étonnée de l’entendre réessayer après sa tentative sans effet

contre Mrs Langley, qui aurait dû la conforter dans sa certitude que la magie n'était rien d'autre que des « fariboles ». En même temps, j'espérais de mon côté que cette nouvelle tentative, quelle que fût sa cible, serait un coup dans l'eau tout comme la précédente.

Mais ensuite, je vis la chaise de Susan vaciller.

« Susan, attention ! »

Susan saisit les pieds de sa chaise, mais celle-ci était comme possédée par un lutin malicieux : elle vacilla encore une fois, avant de s'effondrer. Susan hurla.

Et moi aussi, car elle venait de s'écrouler sur le poêle.

La violence du choc ouvrit la porte mal verrouillée, et fit jaillir des braises sur Susan et autour du poêle. Les élèves les plus proches eurent le réflexe de s'écarter, certaines lâchant les tissus qu'elles tenaient et que des copeaux de bois ardent menaçaient d'enflammer.

Mais la majeure partie du bois retomba sur Susan. À ma grande horreur, je vis sa robe prendre feu, tout comme la mienne au réfectoire quelques jours plus tôt.

« Au secours ! » hurla-t-elle.

La frayeur inhibait ma raison, je ne voulais rien d'autre qu'aider mon amie, mais mon corps tétanisé ne faisait rien. Seuls quelques mots franchirent mes lèvres, des mots en grec ancien qui signifiaient :

Que les flammes meurent.

Je ne compris qu'après avoir parlé que je venais d'utiliser un des sorts de Scylla, brisant ainsi ma promesse. Qu'importe, me dis-je, c'était pour sauver Susan ! Mais l'effet sur sa robe ne fut que très temporaire : les flammes ne firent que s'affaiblir quelques instants, afin de revenir de plus belle, comme si un sort de Scylla ne pouvait en repousser un autre.

« Miss Maygrave ! » cria Mrs Williams.

Elle saisit le seau qui servait à mouiller l'éponge, et en aspergea copieusement Susan et le poêle. Le feu s'éteignit enfin.

« Mon Dieu, un peu plus et toute la classe prenait feu ! Miss Maygrave, vous... »

Elle avait prononcé ces derniers mots sur le ton de la sévérité,

prête à sermonner Susan pour ne pas savoir se tenir sur sa chaise, mais elle se tut aussitôt.

Susan ne se relevait pas.

« Miss Maygrave !

– Susan ! »

Elle bougea un bras et répondit par un gémissement, preuve qu'elle était encore vivante et consciente, mais aussi qu'elle souffrait atrocement. Elle était incapable de se relever, et là où sa robe d'uniforme avait brûlé et révélé sa peau, celle-ci était rouge et maculée de cloques.

Mrs Williams me fit signe de l'aider à relever Susan. Je le fis avec la plus extrême prudence, car le moindre contact avec sa peau lui arrachait de nouveaux gémissements de douleur. À certains endroits, les cloques étaient si grosses qu'un simple souffle devait la faire souffrir. Elle marcha péniblement, en s'accrochant à nous comme elle le pouvait malgré la douleur que cela lui occasionnait, et nous parvînmes à la faire sortir de la salle de classe et à l'emmener jusqu'à l'infirmerie.

« Je vais chercher un bassin, dit Mrs Williams, il faut la baigner dans l'eau froide... Quelle horreur... »

Elle quitta l'infirmerie et je l'entendis encore murmurer :

« Je n'ai encore jamais vu une chose pareille à Blackmoor Park... »

Demeurée seule avec Susan, je l'appelai encore une fois, timidement. Elle voulut répondre mon nom, mais sa douleur était telle que ses mots ne me parvenaient que dans des gémissements qui me brisaient le cœur.

« Quelqu'un a utilisé un sort contre toi... Mais je ne laisserai pas cette horreur impunie... Quoi qu'il m'en coûte, je ferai cesser la magie de Scylla !

– Scylla... » murmura Susan en entendant ce dernier mot.

À ce moment, Mrs Williams revint avec une bassine, et je voulus faire signe à Susan de ne rien dire de plus. Mais elle ne m'avait pas vue, ou n'en avait pas tenu compte, car elle continua :

« Scylla, je l'ai vue... Le monstre, avec les chiens et les serpents

autour d'elle, prêts à me dévorer... Mais c'était étrange... elle avait la tête de Sylvia Deterling, la jeune fille dont le portrait est au réfectoire...

– Mon Dieu, fit Mrs Williams, cette jeune fille délire. De l'eau froide, vite. Cela devrait calmer le feu. Allez chercher Mrs Bordy et Mrs Fraser, mademoiselle. Je reviendrai en salle de classe dès qu'elles viendront s'occuper de votre camarade. »

Je courus à la recherche de l'enseignante et de l'intendante, les trouvai difficilement avec mes connaissances limitées des pièces de Blackmoor Park School, et les convainquis encore plus difficilement. Il fut heureux que je trouvai Mrs Bordy avant Mrs Fraser, car cette dernière, toujours aussi acariâtre, déclara qu'elle n'avait pas à obéir à une « pauvre petite fille riche affolée ». Mrs Bordy se chargea d'insister en déclarant que quelqu'un était peut-être en danger, et qu'elle ne manquerait pas de me punir elle-même s'il s'avérait que ce n'était pas le cas et que je les avais dérangées pour rien.

Lorsqu'elles entrèrent dans l'infirmerie, elles purent constater l'état de Susan, et me dirent de partir pour ne pas les gêner pendant qu'elles s'en occupaient. Je retournai en classe avec Mrs Williams, où nos camarades nous attendaient avec angoisse.

« Miss Maygrave est à l'infirmerie, leur dit Mrs Williams. Mrs Bordy et Mrs Fraser s'occupent d'elle. Vous ne devez pas aller là-bas avant que l'autorisation ne vous en soit donnée, pour ne pas les gêner dans leur travail. »

Ses mots rentraient dans le cadre du devoir d'une enseignante, mais ils ne rassuraient personne parmi les élèves. Pas moi, en tout cas, surtout après avoir vu dans quel état était Susan, et tout cela à cause de Scylla.

Et surtout de Deborah.

Je n'étais pas la seule à penser cela. Alors que je reprenais sans conviction mon fil et mon tissu, Elizabeth me souffla à l'oreille.

« J'ai entendu Deborah murmurer des choses étranges... Comme si elle essayait de lancer un sort... »

– C'était bien un sort... Elle a décidé de nous attaquer... »

J'étais au bord des larmes en répondant cela. Susan était passée

encore plus près que moi de la mort. Peut-être même allait-elle succomber à ses blessures, ou rester toute sa vie allongée et impotente, elle qui était si fière de sa beauté frêle. Et tout cela à cause de Deborah, qui, pour une raison que je n'arrivais pas à comprendre, nous haïssait tant que pour nous faire du mal, elle avait même accepté d'utiliser la magie que sa soi-disant « intelligence supérieure » considérait pourtant comme des bêtises.

Mrs Williams nous fit sortir au moment de la récréation, mais personne n'avait le cœur à s'amuser. Mon groupe, amputé de Susan, se rapprocha de moi, et je leur racontai ce que j'avais vu à l'infirmerie, sous leurs regards aussi terrifiés que je l'avais été.

« Un sort de Scylla, dit Helen, mais qui a pu faire cela ? Nous avions toutes juré de ne plus nous en servir, et j'ai tenu parole !

– Moi aussi ! » répondirent en chœur Jane et Marjorie.

Je me demandai s'il fallait révéler maintenant le nom de Deborah, mais Elizabeth prit l'initiative :

« J'ai entendu Deborah murmurer quelque chose d'étrange juste avant que Susan ne tombe.

– C'est vrai ?... demanda Helen. Toi aussi, Elisa, tu l'as entendue ? »

Je ne pus qu'acquiescer. La terreur se changea en colère dans les regards de toutes mes amies.

« Elle était déjà à la limite du supportable quand elle nous traitait de moins que rien, grommela Jane, mais utiliser la magie contre nous... Peu importe ce qu'elle pensera de nous, moi je vais lui faire savoir ce que je pense d'elle ! Elle va comprendre qu'on ne joue pas avec ça impunément ! »

Jane était sur le point de joindre le geste à la parole, mais je l'arrêtai.

« Ne fais pas cela, il ne faut pas répondre à la violence par la violence.

– Et pourquoi pas ? Tu as essayé le dialogue, et ça n'a pas marché.

– Nous ne pouvons pas non plus nous abaisser à un tel niveau. Tu serais toi-même punie, et Deborah ne comprendrait pas, elle y verrait juste un moyen d'être encore plus remontée contre nous.

– Mais nous ne pouvons pas non plus rester là sans rien faire, remarqua Marjorie. Si Deborah ne rencontre aucune résistance de notre part...

– La résistance ne viendra pas forcément de nous, mais aussi d'elle, fit Elizabeth. Tu sais mieux que personne comment Jane a changé d'avis en voyant les conséquences de ses actes et les menaces de Scylla. Jusque-là, ce que Deborah faisait n'avait pas d'autre conséquence que de l'isoler et elle s'y complaisait. Dès qu'elle se rendra compte du danger pour ceux qui l'entourent et pour elle-même, il est fort possible qu'elle arrête spontanément.

– Enfin, surtout s'il y a du danger pour elle-même, tempéra Jane.

– Nous devons voir comment elle réagit à tout cela, conclus-je. Dès qu'elle montrera des signes d'inquiétude à l'égard de Susan ou d'elle-même, nous devons lui parler comme pour Jane, en répondant au mal par le bien... »

J'eus cependant un peu de mal à m'en convaincre moi-même. Lorsque Jane m'avait visée, mes blessures avaient été moins graves qu'elles n'en avaient eu l'air, et j'avais su oublier la douleur et la rancune pour aider Jane à sortir de l'influence de Scylla. Mais cette fois, c'était différent. C'était Susan qui avait été attaquée, et surtout, ses blessures étaient bien plus graves que les miennes.

Je passai la majeure partie de la leçon de religion à prier pour le rétablissement de Susan, anticipant la messe du lendemain. Et dès que nous fûmes autorisées à sortir de la classe, je me rendis directement à l'infirmerie pour prendre des nouvelles de Susan.

La pauvre était toujours couchée, et on l'avait revêtue d'une chemise de nuit et enveloppée de bandages.

« Susan ? Es-tu réveillée ? »

Je n'eus aucune réponse. Je m'approchai prudemment de son lit, sans faire de bruit, ignorant si elle dormait.

« Susan, sache que nous sommes toutes avec toi, et que nous allons faire en sorte que cela ne se reproduise jamais... »

Je la vis cligner des yeux. Elle essaya péniblement de se redresser sur son oreiller, mais n'y arrivant pas, elle murmura avec difficultés :

« C'est trop tard... Scylla est déjà parmi nous. Je te dis, je l'ai

vue... Elle était prête à attaquer... et elle avait le visage de Sylvia Deterling... Elle va venir, et nous ne pourrons rien faire... C'est nous qui l'avons appelée sans le savoir...

– Ne dis pas cela, Susan... Personne ne laissera cela arriver. Nous avons toutes juré de ne plus utiliser sa magie pour ne pas la laisser gagner de l'influence sur nous. Nous sommes toutes prêtes à faire face à cette influence.

– Vous ne pourrez rien faire, elle est bien trop puissante... J'avais tout fait pour la chasser de mon esprit, je me croyais forte... mais quand je suis tombée dans le feu, elle s'est jetée sur moi comme un chat sur une souris... Elle a dit que les portes allaient s'ouvrir et que plus rien n'allait pouvoir l'empêcher de venir... Oh, Elisa, j'ai si peur ! »

Ses paroles m'arrachaient des larmes de plus belle. Je voulus la réconforter et lui dire encore une fois que nous ferions toutes en sorte de nous opposer à Scylla et de défendre Blackmoor Park, mais j'avais l'impression que tous mes mots sonneraient creux, face à quelqu'un qui semblait avoir vu Scylla dans sa pleine puissance. Pire, je n'arrivais plus à m'en convaincre moi-même. Scylla était une créature divine, le livre nous l'avait dit depuis le début, et quelle résistance une poignée de jeunes filles coupées du monde pouvaient-elle opposer à une quasi-déesse ?

La porte de l'infirmerie s'ouvrir et je ne pus m'empêcher de sursauter. Mrs Bordy et la directrice entrèrent.

« Ne restez pas là mademoiselle, dit la directrice avec sévérité. Votre camarade a besoin de beaucoup de repos. Allez donc au réfectoire, il est bientôt l'heure de dîner. »

Le ton n'admettait non seulement aucune réplique, mais aussi aucun retard dans l'exécution. Je saluai donc et sortis de la pièce, en me disant que j'allais au moins pouvoir tenir mes amies au courant de ce qui se passait. Mais j'eus le réflexe de m'arrêter juste de l'autre côté de la porte. Mrs Bordy et la directrice me croyaient partie ; Susan était à demi-consciente, et pour qui n'était pas au courant de l'existence de Scylla, ses paroles ne pouvaient apparaître que comme le fruit d'un délire. Les deux femmes allaient donc fort probablement

se croire seules, et parler de choses dont elles ne parleraient pas normalement devant les élèves. Je décidai donc de rester écouter un peu à la porte, un comportement que les bonnes manières enseignées à Blackmoor Park réprouvaient, mais que la situation rendait nécessaire.

« Voyez vous-même, dit Mrs Bordy. J'ai fait ce que j'ai pu et son état est à peu près stable. Mais ce n'est pas assez. À ce stade, ce n'est plus d'une infirmière qu'elle a besoin, c'est d'un médecin, ou peut-être même de plusieurs...

– L'emmener à l'hôpital ? répondit la directrice d'un air interloqué. Mais si jamais cela s'apprend, la réputation de Blackmoor Park risque d'en pâtir...

– C'est pour cela que je voulais vous consulter au préalable, et surtout m'assurer que vous pourriez vous rendre compte vous-même de son état. La réputation de Blackmoor Park, c'est une chose, mais cette jeune fille court un danger réel... »

Je sentis mon cœur se serrer en l'entendant. Je me couvris le visage de mes deux mains, empêchant à tout prix le moindre soupir ou sanglot de franchir la barrière de mes lèvres.

« Si elle n'en meurt pas, elle sera handicapée toute sa vie si elle ne reçoit pas rapidement des soins à l'hôpital. Imaginez qu'elle raconte ensuite que tout est parti d'une chute à Blackmoor Park School et qu'elle est restée dans cet état parce que personne n'a voulu qu'elle soit soignée correctement. La réputation de l'école en souffrirait bien davantage...

– Vous avez sans doute raison, Mrs Bordy. Ah, il aurait sûrement été plus simple que cette jeune écervelée meure sur le coup... »

La compassion envers Susan fit place à la colère envers la directrice. Je ne comprenais pas comment cette femme pouvait avoir aussi peu de sentiments pour des jeunes filles dont les familles lui confiaient l'éducation, et même, sans s'en rendre vraiment compte, la vie ; et qui, même confrontée au spectacle poignant de Susan à l'agonie, continuait de se lamenter sur le danger pour la réputation de son école.

Je ne pouvais pas supporter de l'entendre souhaiter la mort de

Susan. Si mon amie mourait, je trouverais le moyen de raconter les événements à mes parents, afin que la si précieuse réputation de Blackmoor Park soit de toute façon perdue.

« Très bien, dit la directrice, cette jeune fille ira à l'hôpital. Mais que ce soit discret. Que l'on dise toujours que c'était un accident isolé, provoqué par sa propre maladresse. Et surtout, qu'on évite de faire des vagues. Les enseignantes ne devront pas en parler en-dehors de l'école, et aussi peu que possible à l'intérieur. Et bien sûr, s'il y a du courrier des élèves faisant état de cet événement, il ne devra pas franchir les portes de Blackmoor Park. Est-ce clair ?

– Très clair, madame la directrice. Je me chargerai personnellement de transmettre le message. Dès ce soir, tout le personnel sera au courant de vos ordres. Et je vais appeler l'hôpital pour qu'on vienne la chercher. »

Comprenant que Mrs Bordy allait sortir de l'infirmerie, je m'écartai très rapidement de la porte et courus vers l'angle le plus proche, où je pus me trouver hors de sa vue et me rendre au réfectoire. Le service commença juste après mon arrivée, et la directrice arriva seulement quelques minutes plus tard, ce qui m'empêcha de parler à mes camarades, d'autant plus qu'après avoir consenti à faire envoyer Susan à l'hôpital, la directrice semblait d'autant plus attentive à d'éventuels écarts de conduite des élèves restées à Blackmoor Park.

Alors que je réfléchissais aux événements tragiques de cette journée, mon regard croisa celui de Sylvia Deterling sur le portrait. Susan avait insisté sur le fait que quand elle l'avait vue, Scylla avait le visage de Sylvia.

Je me demandai quel était le rôle d'une élève disparue l'année dernière dans l'histoire où nous étions plongées, et pourquoi son visage et celui de Scylla s'étaient mélangés dans la vision de cauchemar de Susan.

Le portrait de Sylvia, à un moment, sembla m'interpeller. Mangeant ma soupe sans même y penser, comme un automate, je ne pouvais m'empêcher de continuer de la regarder. Sylvia était belle à sa manière, sans être une grande beauté élégante comme Elizabeth ;

mais, en tout cas sur son portrait, elle avait un regard froid et distant, comme indifférent au monde qui l'entourait. Sa posture aussi était un peu guindée, mais je n'en voyais que le haut. Le fait de la voir ainsi coupée au niveau de la taille me rappela soudain Scylla et la vision de Susan, et je commençai à m'imaginer que sous le voile noir du deuil, Sylvia avait peut-être les monstres de Scylla en guise de jambes.

Je me repris aussitôt. Si cela avait été le cas, la directrice n'aurait jamais fait afficher un tel portrait au beau milieu du réfectoire, même recouvert par un voile. Il y aurait eu trop de risques que les élèves finissent par voir les monstres et que des rumeurs folles se répandent ainsi. La directrice, qui tenait tant à la réputation de son école et au comportement irréprochable de ses élèves, n'aurait jamais pu prendre un tel risque.

Il était d'ailleurs étrange qu'elle ait fait afficher le portrait d'une élève fugitive et disparue à la vue de toutes les autres pensionnaires, alors qu'elle avait eu l'air d'être prête à tout pour ne pas faire de vagues autour de l'éventuel décès de Susan. À moins que ce ne fût un moyen de menacer les élèves sans en avoir l'air, en leur rappelant ce qu'elles risquaient si elles tentaient de s'évader de Blackmoor Park.

Je sortis du réfectoire le cœur lourd. Je fis mon devoir envers mes amies, en leur parlant de l'état de Susan. Helen et Marjorie me demandèrent si elle allait être emmenée à l'hôpital. Hésitant à donner une information que je n'étais pas censée connaître, je répondis que je l'espérais.

En rentrant dans la chambre avec Helen, je ressentis un vide devant la place désormais inoccupée de Susan.

« Elisa, regarde ! » me dit Helen.

Elle s'approcha de la fenêtre de la chambre, et en la suivant, j'aperçus dans la cour l'ambulance qui devait emmener Susan à l'hôpital. Mrs Bordy avait donc bien fait ce qu'elle avait dit, et je me sentis un peu rassurée de l'apprendre. Susan allait enfin pouvoir être soignée, et surtout, elle serait plus en sécurité là-bas qu'à Blackmoor Park.

« Tu crois qu'elle va s'en sortir ? demanda Helen au bord des

larmes.

– Je l'espère. Les médecins feront tout leur possible pour l'aider, en tout cas. Mais elle a été gravement brûlée, elle pourrait bien en garder des séquelles... »

Helen éclata en sanglots en m'entendant. Je me sentis désolée d'avoir parlé ainsi, mais elle n'était plus une enfant, même si elle avait tendance à agir comme telle, et il fallait lui dire la vérité.

Et surtout, mes derniers mots n'étaient pas tant destinés à Helen qu'à Deborah. En livrant sans concession des informations exactes sur l'état de Susan, j'espérais lui faire comprendre qu'elle devait réfléchir aux conséquences de ses actes.

Mais il était impossible de savoir si elle le faisait. Elle continuait obstinément de nous tourner le dos et de faire comme si nous étions inexistantes ou insignifiantes.

« Ne t'en fais pas, dis-je à Helen. Susan pourra au moins se soigner et se reposer loin de l'influence de Scylla. Quant à ceux qui resteront sous cette influence... ils devront tôt ou tard en payer le prix. »

Toujours aucune réaction de la part de Deborah. Me demandant si elle avait un cœur, ou juste un froid mécanisme qui lui en tenait lieu, je sentis mes poings se crispier et je commençai à approuver les intentions punitives de Jane. Mais je me retins, espérant toujours que la crainte de Scylla finirait par l'impressionner et lui faire comprendre d'elle-même qu'elle prenait le mauvais chemin.

Dimanche 20 octobre 1878

Je me réveillai trempée de sueur au milieu de la nuit.

Scylla venait de m'apparaître à nouveau. J'ignorais si c'était l'influence des paroles de Susan, ou si Scylla avait décidé pour une raison inconnue d'adopter cette apparence, mais dans ma vision, elle avait le visage de Sylvia Deterling, dont j'avais contemplé le portrait la veille. Et comme sur le portrait, son regard était glacial. Avec les monstres déployés autour d'elle, la vision était proprement terrifiante, et je crus ma dernière heure arrivée.

« Tu as été témoin d'un sacrifice, me dit Scylla. Si tu ne veux pas finir immolée comme Susan, tu dois rejoindre au plus vite mes adeptes, et te dévouer à la magie. »

Je voulus répondre « non », mais j'avais l'impression que si un mot de trop m'échappait, je mourrais là dans mon sommeil. Scylla perçut cependant mon refus car elle continua :

« Tu n'as pas vraiment le choix... Sinon celui de mourir. »

La peur était telle que je ne savais pas quoi dire à Helen et aux autres au matin. La gorge nouée, j'essayai de voir si Helen avait rêvé la même chose que moi, mais elle ne semblait pas affectée outre mesure. Quant à Deborah, son esprit était toujours aussi impénétrable.

Les enseignantes nous rassemblèrent rapidement pour aller à la messe. J'eus le cœur serré en pensant que le dimanche précédent, c'était Susan qui m'avait accompagnée vers l'église. Cette fois, ce fut Elizabeth qui m'accompagna, ce qui fut une petite consolation. Au moment de partir, Mrs Bordy, qui menait la marche, nous déclara :

« Aujourd'hui, nous prierons plus particulièrement pour votre camarade Susan Maygrave, qui s'est blessée dans un regrettable accident. Elle est actuellement à l'hôpital, mais toutes nos pensées l'accompagnent. »

Je remarquai qu'elle ne disait rien sur l'état de santé de Susan, et m'inquiétai en pensant que cela voulait peut-être dire que Susan allait mal, et que Mrs Bordy avait l'ordre de ne rien dire pour ne pas affoler les autres élèves.

Cependant, j'obéis au conseil de Mrs Bordy, et pendant la messe, toutes mes pensées furent tournées vers Susan. Je priai Dieu et tous les saints de la protéger contre Scylla et de l'aider à guérir, tout en espérant encore que là-bas, elle serait loin de l'influence maléfique qui s'étendait de plus en plus sur Blackmoor Park.

J'attendais également le moment des confessions. Je fis la queue avec les autres en espérant avoir affaire au même prêtre que le dimanche précédent. Quand j'entendis sa voix, je ne pus réprimer un soupir de soulagement.

« Mon père, je vous ai parlé de la magie la semaine dernière...

– Oh oui, mon enfant, je reconnais votre voix. J'espère que vous n'allez pas me dire que vous avez persisté dans ces pratiques impies ?

– Non, mon père, absolument pas... J'y ai renoncé, et j'ai exhorté mes amies à ne pas pratiquer la magie non plus...

– Et vous avez bien fait. Qu'est-ce qui vous préoccupe, dans ce cas ?

– Tout le monde à Blackmoor Park n'est pas mon amie. Et tout le monde n'a pas renoncé à la magie. On s'en est servi contre moi... enfin, celle qui s'en est servie contre moi a compris son erreur et a cessé de pratiquer la magie après cela, et je ne lui en veux pas... Mais il y en a une autre qui ne s'est pas arrêtée... Elle a utilisé un sort contre l'une de mes meilleures amies, et j'ai peur d'être la prochaine victime... Je ne sais pas comment la convaincre d'arrêter, je ne suis même pas sûre d'en être capable...

– Cette autre jeune fille, elle doit se rendre à la confession tout comme vous, n'est-ce pas ? Je peux me charger de l'entendre et de

lui faire comprendre qu'elle doit mettre fin à cette impiété, comme je l'ai fait pour vous.

– Malheureusement, elle n'est pas comme moi... Elle ne vous écoutera pas, elle n'écoute personne, elle est persuadée d'avoir raison contre tout le monde.

– J'essaierai quand même. Elle écoutera la voix du Seigneur, personne ne peut avoir raison contre Dieu, même pas le diable lui-même. »

Je ne répondis rien. Deborah considérait Dieu et la religion comme des lubies. Si on lui demandait si elle pensait avoir raison contre Dieu, elle répondrait sûrement par l'affirmative.

« Est-ce tout, mon enfant ? demanda le prêtre. Si c'est le cas, vous n'avez pas besoin de l'absolution. Votre conduite face à la tentation de la magie a été digne et irréprochable.

– Merci, mon père, mais... j'ai peur d'être à nouveau visée par un sort... Mon amie, qui en a été victime hier, est à l'hôpital à présent, et je serai peut-être la prochaine, et je ne sais pas quoi faire pour l'empêcher...

– Si je ne parviens pas à convaincre celle dont vous parlez, adressez-vous à Dieu. Seules les prières peuvent vous protéger. Je prierai pour vous de mon côté, car votre âme me semble pure et ne devrait pas avoir à souffrir de tels tourments...

– Je vous remercie de votre sollicitude, mon père, mais... j'ai si peur... »

Je réprimai difficilement les sanglots qui montaient vers ma gorge. La tentation était grande de me laisser aller aux larmes dans le secret du confessionnal, seul endroit peut-être où je pouvais laisser se déverser le trop-plein de ma tristesse et de mon angoisse, que je scellais depuis trop longtemps pour rassurer mes amies et obéir aux règles de Blackmoor Park School.

J'entendis alors le bruit de quelque chose que l'on glissait à travers la grille qui me séparait du prêtre. Des perles se déversaient de mon côté, et je reconnus que c'était là un rosaire aux perles de bois, où pendait une petite croix argentée.

« J'entends votre angoisse, mon enfant, me dit-il. Je vous prête

ceci. Portez-le et priez souvent avec. Et dimanche prochain, si la magie ne vous a pas prise pour cible, vous pourrez me le rendre en toute sérénité. »

Je pris l'objet avec reconnaissance. Au moins le prêtre me croyait, et comprenait la peur que je ressentais. Le sentiment d'avoir Dieu avec moi me redonnait un peu d'espoir face à la menace que représentaient Scylla et ses pouvoirs. Je mis le rosaire autour de mon cou en le glissant sous mon uniforme, en me promettant de ne jamais m'en séparer jusqu'à ce que je revoie le prêtre.

Je sortis de la confession en priant une dernière fois, et me préparai à retourner à Blackmoor Park. Les paroles du prêtre et la présence d'Elizabeth à mes côtés me rassuraient un peu, mais je ne cessais de penser à Susan et d'espérer qu'elle irait bientôt mieux.

Je rentrai dans notre chambre et en voyant le lit vide de Susan, je ne pus m'empêcher de saisir la croix de mon rosaire et de murmurer une prière pour elle.

« Je croyais t'avoir dit de ne pas m'importuner avec les bondieuseries, fit Deborah en m'entendant. J'en ai déjà eu ma dose pour la journée. »

C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Je m'approchai de Deborah et lui dit avec une agressivité dont je ne me croyais pas capable :

« Tais-toi ! Comment oses-tu encore prendre tes airs supérieurs après ce que tu as fait ?

– Et qu'est-ce que j'ai fait, selon toi ? me demanda-t-elle d'un air de défi.

– Tu nous prends toutes pour des idiots, mais tu as tort. Je sais qu'après tous tes beaux discours disant que la magie n'existe pas et que nous sommes bêtes d'y croire, tu t'en es servie contre Susan. J'ignore si tu pensais que cela allait marcher, mais le fait est que Susan a été gravement blessée ! Et que c'est toi la responsable ! »

Voyant que j'osais enfin m'opposer à Deborah, Helen s'approcha elle aussi en serrant les poings. Mais Deborah ne semblait pas affectée outre mesure.

« C'est bon, vous avez fini de me casser les oreilles ? Si vous

croyez pouvoir me faire peur, c'est raté. Je me suis opposée à un monstre, ce n'est pas pour plier devant deux gamines en colère ! »

Le mot « monstre » m'interpella.

« Tu parles de Scylla, n'est-ce pas ? Un monstre qui avait des serpents et des chiens monstrueux en guise de jambes ?

– Oui. Mais ce n'est rien d'autre que le produit de mon imagination.

– L'accident de Susan, lui, n'était pas le produit de ton imagination ! Elle est à l'hôpital maintenant !

– Et que veux-tu que j'en dise ? Tu sais très bien ce que je pense de Susan, comme de toi d'ailleurs. La seule chose que je regrette, c'est que pour une raison que j'ignore, je n'ai pas touché la cible que je visais.

– De quelle cible parles-tu ?

– De Miss Perfection, Elizabeth Hartley ! Vous tombez toutes dans son piège de jeune *lady* exemplaire sans voir qu'elle se moque complètement de vous ! La seule différence entre elle et moi, c'est que moi, au moins, j'ai la décence de ne pas vous le cacher.

– Tu n'as pas le droit d'en parler comme cela ! Elizabeth n'est pas ton amie, et elle ne le sera sans doute jamais, mais... nous parlons d'êtres humains ! Cela ne te gêne pas que des êtres humains soient blessés par ta faute ?

– Pour tout te dire, non. Les êtres humains m'ont toujours déçue. Personne ne s'est jamais soucié de moi alors que je l'aurais cent fois mérité par mon intelligence, alors pourquoi devrais-je me soucier de quelqu'un d'autre ?

– Si tu passes ton temps à étaler ta soi-disant intelligence, ne t'étonne pas qu'on ne s'occupe pas de toi ! »

J'avais hurlé cette dernière phrase, et l'espace d'un instant, les réflexes inculqués par mon éducation et par les règles strictes de Blackmoor Park me firent le regretter, non pas pour avoir dit ses quatre vérités à Deborah, mais parce que je risquais de me faire punir pour l'avoir dit trop fort. J'écoutai un peu autour de moi, mais aucune enseignante ne semblait approcher. Je continuai donc en me forçant à reprendre un ton plus calme :

« Si tu étais aussi intelligente que tu le dis, tu serais capable de faire profiter les autres de ton intelligence sans qu'ils le ressentent comme une agression. Et surtout, tu te rendrais compte qu'en utilisant la magie de Scylla, tu joues avec des forces qui te dépassent...

– Ah oui, et lesquelles ? Je persiste à dire que la magie n'existe pas ; en revanche, le pouvoir de l'esprit est une réalité. Ces formules sont juste un support qui permettent de concentrer l'esprit sur ce que l'on souhaite. Il me faut peut-être un peu de pratique pour qu'elles fonctionnent parfaitement, mais avec la supériorité de mon esprit, cela ne devrait pas me poser de problème.

– Et l'apparition de Scylla, comment l'expliques-tu ?

– Un simple contrecoup psychologique suggéré par les illustrations du livre. Négligeable. Il me suffira de me persuader un peu plus fortement qu'elle n'existe pas pour qu'elle disparaisse, mais je contrôle la situation.

– Tu ne contrôles rien. Tu ne comprends rien. Tout cela est réel, et à force de te croire plus intelligente que tout le monde, tu vas finir par te faire surprendre par quelque chose de plus fort que toi !

– Avec tes niaiseries de bigote, tu ne fais que me convaincre davantage que je dois prendre ma revanche sur les idiots qui dirigent ce monde grâce à l'obéissance d'autres idiots. Je vais commencer par donner à la reine des saintes-nitouches ce qu'elle mérite.

– Non, tu ne peux pas faire une chose pareille !

– Et avec quoi vas-tu m'en empêcher ? Avec un *Notre Père* ? Tu es vraiment pitoyable. »

Je quittai la chambre immédiatement et allai prévenir Elizabeth des menaces que Deborah avait proférées contre elle, lui recommandant de faire preuve de la plus grande prudence et de se tenir aussi loin que possible de Deborah.

« Merci de m'avoir prévenue, Elisa, répondit-elle. Tu es une véritable amie. Je vais prendre toutes les précautions que je peux. »

Je lui conseillai encore une fois de faire attention. Elizabeth ne connaissait pas la magie de Scylla, ce qui la rendait sûrement encore plus vulnérable que nous face à quelqu'un qui la connaissait et

n'avait aucun scrupule à s'en servir. Je continuai de prier en silence pendant la journée, en espérant que quelque chose nous protégerait de la folie meurtrière de Scylla et de l'inconscience de Deborah.

Lundi 21 octobre 1878

Je me réveillai découragée et angoissée. Je compris vite que je n'étais pas la seule : en me rendant au réfectoire pour le petit déjeuner, j'entendis plusieurs élèves, y compris des « petites » que je ne connaissais pas du tout, parler de l'accident de Susan, et même du mien – je les vis d'ailleurs me montrer du doigt, d'une manière qu'elles pensaient discrète. Leurs chuchotements semblaient dire que deux accidents quasiment à la suite étaient une chose étrange, jamais vue à Blackmoor Park, et certaines parlaient même de malédiction. Je commençai à me demander, même, si elles n'avaient pas entendu parler elles aussi de Scylla et du livre.

Je fus tentée de le leur demander, mais je me ravisai. Si elles n'en avaient pas entendu parler, je risquais d'attiser leur curiosité et de les amener vers la magie de Scylla alors que je souhaitais exactement l'inverse.

Mrs Langley commença la leçon de français par un message que selon elle, la directrice vouait faire passer rapidement aux élèves, et qu'elle approuvait en tant qu'enseignante : ce qui était arrivé récemment à moi et à Susan ne relevait que d'accidents, regrettables mais exceptionnels, et qu'il fallait les déplorer et souhaiter que Susan s'en sorte bien, mais pas les exagérer, ni imaginer qu'il s'agit d'autre chose que d'accidents.

Je reconnaissais bien là la suite logique des paroles de la directrice à l'infirmerie. Elle demandait que personne ne fasse de vagues pour préserver à tout prix la réputation de Blackmoor Park School. Cependant, je crus distinguer une nuance de doute dans la voix de

Mrs Langley, comme si elle-même n'était pas parfaitement convaincue de ce qu'elle nous disait.

Au début de la leçon d'anglais, Mrs Blythe nous répéta à peu près le même discours, mais avec un ton plus convaincu. Elle semblait adhérer totalement à l'opinion de la directrice, au contraire de Mrs Langley. Je me posais de plus en plus de questions sur cette dernière : elle nous avait parlé de magie en nous l'interdisant, mais avec l'air de s'y connaître un peu. Peut-être avait-elle compris que nos mésaventures étaient liées à la magie. Cependant, je me demandai ce qu'elle en pensait, si elle en nous considérait pas comme coupables de nous être adonnées à la magie.

Nous l'étions en un sens, je l'avoue, mais nous avions plus besoin d'aide que de reproches.

Pour cette raison, je sentis mon cœur se serrer quand Mrs Langley vint me voir à la sortie du déjeuner en me demandant de venir dans son bureau.

« Miss Mac Tavish, me dit-elle, j'ai entendu parler comme tout le monde de l'accident de Miss Maygrave. J'ai de bonnes raisons de penser qu'elle est sous l'emprise de quelque chose de maléfique, ainsi que vous, et probablement d'autres élèves. »

Les reproches auxquels je m'attendais étaient là. Ne voulant pas les subir, je niai tout en bloc, reprenant le discours de la directrice sur les regrettables accidents. Après tout, Mrs Langley allait avoir du mal à prouver la présence de magie.

« Vous avez peur, je suppose, dit Mrs Langley. Peur que je ne vous croie pas, que je vous reproche votre naïveté. Mais je ne vais rien faire de tout cela. Regardez, je vais vous montrer quelque chose. »

Elle sortit une mallette d'un tiroir de son bureau, l'ouvrit et sortit des photos qu'elle me montra. Il y avait là des personnes étranges portant de longues robes à capuche, des glyphes anciens et indéchiffrables, et des dessins et sculptures représentant des monstres encore plus horribles que Scylla. Je ne pus regarder bien longtemps ces derniers.

« Vous voyez, me dit Mrs Langley, j'en sais bien plus que vous ne

pourriez le croire en ce qui concerne la magie et les monstres. Si vous êtes confrontée à quelque chose de maléfique, vous pouvez m'en parler en toute confiance. Je dirais même que je suis sûrement la seule enseignante à qui vous pouvez en parler ici.

– Mais... où avez-vous trouvé toutes ces choses ?

– Je suis membre d'une sorte de club, de cercle qui se consacre à l'étude de ces mystères maléfiques et des moyens de les combattre. Dès que je suis arrivée à Blackmoor Park, j'ai senti que quelque chose d'anormal planait sur cet établissement. Si vous savez quelque chose à ce sujet, vous devez me le dire si vous voulez de l'aide. »

Je craquai. Je lui racontai toute l'histoire, depuis la découverte du livre mystérieusement apparu dans notre chambre, jusqu'à la dernière mauvaise action de la magie qui avait failli coûter la vie à Susan. Mrs Langley m'écouta avec attention, avec un regard plus curieux que réprobateur dans ses grands yeux. Elle me fit répéter certaines choses, en préciser d'autres, ayant l'air d'analyser toutes les informations que je lui donnais.

« Votre cas est sérieux, me dit-elle à la manière d'un médecin. Je ne connaissais pas cette Scylla, peut-être est-ce un avatar d'une autre créature maléfique car elles ont tendance à changer de nom et d'apparence. Mais une chose est sûre, c'est que nous avons affaire à une entité maléfique très puissante. »

Je remarquai le « nous », qui signifiait qu'elle se sentait désormais impliquée.

« Pouvez-vous faire quelque chose pour nous ?

– Pas dans l'immédiat, malheureusement. Je vais avoir besoin de me renseigner au préalable. Lorsqu'on est confronté à une telle entité, il faut connaître sur le bout des doigts les histoires et légendes qui lui sont associées, car elles contiennent souvent des informations sur les points faibles du monstre et sur la manière de le vaincre. Je vais communiquer les informations que vous venez de me donner à mes camarades, afin qu'ils puissent trouver qui est Scylla et quel est son point faible. De votre côté, je vous recommande la plus grande prudence. Sans le savoir, vous avez approché une entité maléfique d'une force que vous ne pouvez même pas imaginer. Il est difficile

de ressortir indemne d'une telle rencontre, et je ne parle pas seulement du plan physique... Vous me dites que vous avez renoncé à utiliser sa magie, je pense que vous avez bien fait et que vous devez à tout prix vous maintenir dans cette résolution. Soyez extrêmement prudente. »

Je sortis de son bureau et me rendis en classe pour les leçons de l'après-midi. Pensant toujours à ce que Mrs Langley venait de me dire, je m'appliquai à me concentrer sur le calcul et l'histoire-géographie, et à éviter de laisser mes pensées vagabonder vers Scylla et sa magie.

À la fin des leçons, je retrouvai mes amies et commençai à leur parler de la conversation que j'avais eue avec Mrs Langley.

« Je croyais que tu avais dit qu'il ne fallait pas lui faire confiance, me dit Elizabeth. Et j'étais d'accord avec toi.

– Oui, mais j'ai changé d'avis. Mrs Langley... semble en savoir un peu sur la magie, contrairement à toutes les autres enseignantes. Elle est différente, et je pense qu'elle peut nous aider sur ce plan, si nous acceptons de lui faire confiance. Elle est même au courant pour d'autres monstres que Scylla... mais je pense que je ne devrais pas vous en dire trop là-dessus...

– Oh, tu as raison, dit Helen, cela me ferait trop peur... Un seul monstre est bien suffisant.

– En tout cas, repris-je, Mrs Langley a promis de nous aider à trouver un moyen de nous débarrasser de Scylla. C'est ce que nous souhaitons toutes, n'est-ce pas ? »

Elles acquiescèrent, ne cachant pas leur soulagement d'avoir l'espoir d'une aide concrète contre la chose qui nous menaçait.

Deborah fit alors son apparition, revenant du bâtiment des salles de classe. Je n'avais pas remarqué qu'elle était restée en arrière ; je considérais de toute façon que c'était une bonne chose, et que plus elle était loin de nous, plus elle aurait de mal à s'en prendre à Elizabeth ou à quelqu'un d'autre.

« Je vous ai entendu parler de Mrs Langley, dit-elle. J'espère que c'était en mal.

– Tiens, remarqua Elizabeth, notre opinion t'importe maintenant ?

– Cette idiote m’a sermonnée sur des soi-disant pratiques magiques dangereuses. J’ai dû écouter ses sornettes pendant je ne sais combien de temps. Et savez-vous ce qui m’a valu cela ? Vous allez être surprises : c’est parce que Miss Perfection m’a dénoncée ! »

Deborah montrait encore une fois Elizabeth.

« Même si c’est vrai, répondis-je, elle a eu raison. Tu as failli tuer Susan, pour l’amour de Dieu, et tu oses te plaindre parce que quelqu’un t’aurait dénoncée !

– Pas quelqu’un. Elle. La fille parfaite, la meilleure amie des naïves.

– Si c’est elle, je persiste à dire qu’elle a eu raison de te dénoncer. Je vais te dire une chose : si j’en avais eu le courage, je l’aurais fait moi-même. Oui, le courage, parce qu’il a fallu beaucoup de courage pour oser parler de magie à une enseignante, connaissant les punitions que l’on encourt ici pour parler de ce genre de choses. »

Deborah fit un geste d’impuissance.

« Décidément, vous êtes trop bêtes pour comprendre. J’y renonce. Vous méritez de vous faire manipuler par des hypocrites toute votre vie, après tout.

– Je préfère encore des hypocrites que des Miss Je-sais-tout qui ne réfléchissent pas aux conséquences de leurs actes... » grommelai-je.

Mais c’était en vain. Deborah se plaignait de tout et de tous autour d’elle, mais ce qui lui tenait lieu d’esprit critique devenait soudainement sourd et muet dès qu’il s’agissait d’elle-même.

Mardi 22 octobre 1878

Ce fut avec découragement que je me levai le lendemain matin. Pendant tout le temps que je passai dans la chambre, Deborah et moi échangeons des regards de mépris, chacune d'entre nous faisant silencieusement comprendre à l'autre à quel point elle la trouvait stupide et ridicule. J'essayai cependant encore une fois de réduire au minimum les contacts, même visuels, entre nous, et me hâtai de rejoindre les autres.

« Elisa ! me dit Jane alors que nous faisons route vers le réfectoire. J'ai vu quelque chose, cette nuit... C'était affreux !

– Quoi donc ?

– Scylla... Je l'ai encore vue cette nuit. Et elle ressemblait à Sylvia Deterling, cette fille qui a disparu et dont il y a le portrait en bas ! Elle m'a dit que les portes de son monde allaient s'ouvrir, et que si je ne me décidais pas à la rejoindre, elle m'emmènerait de force ! Elle a aussi dit qu'elle emmènerait d'autres gens, et même si elle n'a pas dit qui, je crois que c'est de nous qu'elle parlait...

– Mais qu'est-ce que ça signifie ? demanda Elizabeth. Que peut bien être ce monde dont elle parle ?

– C'est un démon, hasarda Marjorie, alors si elle a un monde... cela ne peut être que l'enfer... »

Ce mot jeta un froid sur tout le groupe. Nous nous regardions avec terreur, et Helen ne put réprimer un sanglot. En cours de religion, l'enfer était présenté de manière à nous effrayer, mais la perspective d'y aller après notre mort nous semblait lointaine et floue. Mais ce dont Scylla nous menaçait était bien plus immédiat, c'était peut-être

même une question de jours, quand on voyait à quelle vitesse la magie était apparue à Blackmoor Park : deux semaines à peine et nous étions toutes plongées dans le cauchemar de Scylla, sans savoir comment nous en sortir.

J'espérais que Mrs Langley pourrait réellement nous aider. Je me promis de lui parler à nouveau après la leçon de français de l'après-midi, au moins pour me rassurer et pour rassurer mes amies.

En attendant, c'était Mrs Blythe que nous devions retrouver en classe, pour essayer tant bien que mal de nous concentrer sur la littérature anglaise. Je fis de mon mieux pour me plonger dans mon livre et écouter ce que nous disait Mrs Blythe, quand soudain, la quiétude de la classe fut déchirée par un cri à glacer les sangs.

Je sursautai et mon livre me tomba des mains pour aller s'écraser quelque part à côté de mon pupitre. Je regardai autour de moi pour savoir qui avait crié, puis je vis Jane, debout et tétanisée, ses yeux écarquillés par la peur fixant quelque chose que je ne voyais pas.

« Miss Blake, cria Mrs Blythe, puis-je savoir ce qui vous prend ?

– J'ai... J'ai... »

Sa peur était si grande qu'elle ne pouvait même plus parler. Je voulus la rassurer, lui dire que quoi qu'elle ait vu d'effrayant, ses amies étaient toujours là pour l'aider à y faire face. Mais entre elle et moi, il y avait Mrs Blythe, qui avait une toute autre opinion de la conduite à tenir.

« Miss Blake, dit-elle, il est intolérable que l'on perturbe mon cours avec des cris d'hystérique. Allez au coin et en silence, s'il vous plaît. Si j'entends à nouveau le moindre bruit d'ici la fin de la leçon, vous aurez un coup de baguette. »

Jane alla au coin en silence, comme on le lui ordonnait, mais elle pleurait de terreur et il n'était pas difficile de voir les efforts surhumains qu'elle faisait pour rester silencieuse. Elle regarda encore un peu autour d'elle d'un air hagard, avant qu'un geste de menace de Mrs Blythe ne l'oblige à regarder le coin du mur.

L'enseignante avait en tête de reprendre la leçon comme si de rien n'était, mais ce ne fut qu'une apparence, en tout cas pour moi, car je ne pouvais plus lire le moindre mot dans mon livre, et j'étais

persuadée de ne pas être la seule. Toutes mes amies avaient dû faire le lien entre la frayeur de Jane et l'enfer de Scylla dont nous avions parlé juste avant les leçons.

Je voulus lui en parler dès la première récréation, mais Mrs Blythe en décida autrement. Elle retint Jane en classe pour un vif sermon, auquel se joignit la directrice, et Jane était encore dans la salle quand nous dûmes suivre Mrs Bordy à l'intérieur pour la leçon d'art ménager. Il n'y eut pas de cris pendant cette leçon, mais l'art d'organiser un grand repas ne passionna guère les élèves.

« Vous êtes distraites, fit remarquer Mrs Bordy quand la cloche sonna. Organiser un grand repas pour des invités de marque est pourtant une des choses indispensables qu'une *lady* doit savoir pour rehausser le prestige de sa maison. Réfléchissez-y pendant le repas, et je vous demanderai de faire preuve de plus d'implication dans la prochaine leçon. »

J'étais cependant à mille lieues d'imaginer un banquet quand je quittai la salle de classe pour le réfectoire. Savoir ce qui était arrivé à Jane était bien plus important. Cependant j'eus toutes les peines du monde à la faire parler avant de manger. Elle continuait d'écarter les yeux, comme si elle voyait encore quelque chose de trop horrible pour pouvoir être raconté. Elle avala à peine quelques cuillerées du pot-au-feu peu ragoûtant qu'on nous servit, puis, quand nous quittâmes le réfectoire, sa langue parvint enfin à se délier.

« Ce que j'ai vu en classe... C'était... vraiment atroce... »

– Qu'as-tu vu ?

– Tout allait bien, j'essayais de lire même si je ne comprenais pas tout à ce que racontait Mrs Blythe... et soudain, ça a commencé... J'ai vu les murs s'assombrir, et au début, j'ai cru qu'un gros nuage nous avait caché le soleil d'un seul coup... et ensuite, j'ai relevé la tête, et j'ai vu... il y avait du sang qui coulait partout sur les murs...

– Du sang ! cria Helen avant qu'Elizabeth ne lui fasse signe de se taire.

– Du sang... et il y en avait partout, même au plafond... Je voyais du sang qui gouttait et qui tombait sur les pupitres... et vous toutes qui ne voyiez rien, vous suiviez la leçon alors que du sang coulait

partout, on aurait dit des automates... J'ai voulu dire à Mrs Blythe ce que je voyais, mais quand j'ai regardé vers elle... »

Jane se mit à sangloter. Marjorie et Helen, emportées par son récit, étaient elles aussi au bord des larmes, et je dus me faire violence pour ne pas essayer d'imaginer ce qu'elle avait vu.

« Mrs Blythe était un cadavre ! finit par dire Jane. Sa peau était blanche et flasque, et même... il y avait des taches sombres dessus, c'était de la pourriture... Elle continuait de parler de la leçon, et j'ai vu des asticots sortir de sa bouche... Et ensuite, elle s'est tournée vers moi, et c'est à ce moment-là que j'ai hurlé... »

Elle se tut, et un lourd silence s'abattit sur notre groupe. J'entendais encore quelques faibles sanglots de Marjorie et d'Helen, mais nous étions surtout sans voix devant une telle horreur. Jane ne l'avait pas inventé, elle n'aurait pas pu imaginer seule une chose pareille. Nous savions toutes qu'elle disait la vérité, et que cette vision de cauchemar n'était sûrement pas sans rapport avec le monde où Scylla menaçait d'emmener Jane, et peut-être aussi nous toutes.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Marjorie. Si c'est cela le monde de Scylla, et si elle veut nous y envoyer toutes...

– Nous allons nous battre, lui dis-je avec un accent que je voulais ferme, nous devons résister à Scylla.

– Mais comment ? Qu'est-ce qu'on peut faire contre cela ?

– Nous ne sommes pas seules... Mrs Langley doit sûrement savoir quelque chose. Je lui parlerai de ce qui s'est passé, elle nous a dit qu'elle pouvait nous aider, et il va falloir qu'elle le fasse. »

Les autres filles n'accueillirent mes paroles qu'avec un silence dubitatif.

« Jane, insistai-je, il serait bon que tu m'accompagnes quand j'irai voir Mrs Langley. Si elle entend de ta propre bouche ce que tu as vu, ce sera bien mieux que si je lui raconte ce que tu m'as dit...

– Tu crois ? J'ai déjà eu du mal à vous parler de ça... Je ne sais pas si j'oserais le raconter à une enseignante...

– Il le faut. Je sais que la plupart des enseignantes de Blackmoor Park n'auront pas d'autre réaction que de te punir, mais je suis persuadée que Mrs Langley est différente. Elle ne m'a pas rejetée

quand je lui ai parlé de Scylla et de la magie, elle m'a même conseillée, et offert de m'aider. Elle fera la même chose pour toi si elle apprend que tu as les mêmes problèmes.

– Et que fera-t-elle ?

– Je ne sais pas encore... Mais ce sera toujours mieux que rien du tout. »

Nous dûmes suivre la leçon de français en gardant notre calme autant que possible, et je gardai un œil sur Jane, craignant qu'elle ait de nouvelles visions de cauchemar. Heureusement, elle resta aussi calme qu'elle pouvait l'être après avoir vu la salle de classe se transformer en décor de cauchemar. Je me demandai si après cela, elle pourrait encore voir cette salle sans penser à la vision qui l'avait assaillie.

À la fin de la leçon, je persuadai Jane de rester près de moi, et demandai à Mrs Langley si nous pouvions lui poser quelques questions sur la leçon tandis que les autres sortaient de la salle de classe. Elle acquiesça et referma la porte sur nous.

« Je devine que ce n'est pas pour la leçon de français, dit-elle. Que se passe-t-il ? »

Je lui demandai si elle avait entendu parler de ce qui s'était passé ce matin, et elle répondit qu'elle avait vaguement entendu une autre enseignante dire qu'une élève avait eu une crise d'hystérie.

« Cette élève, c'était Jane... et ce n'était pas une crise d'hystérie... Explique-lui, Jane. »

Au pied du mur, Jane n'avait pas d'autre choix que de parler. Elle raconta à Mrs Langley ce qu'elle nous avait dit au déjeuner, sans pouvoir retenir davantage ses larmes cette fois que la première. Mrs Langley l'écouta attentivement, avec une profonde compassion qui se reflétait dans ses grands yeux.

« Je ne pensais pas que cela se produirait... finit-elle par dire. Du moins pas aussi vite... »

– Que voulez-vous dire ?

– Que ce qui est arrivé à Miss Blake est le fruit d'une malédiction très puissante. Trop puissante pour être aussi récente que ce que vous avez raconté de votre découverte de la magie. Votre utilisation

imprudente des sorts de Scylla n'a sans doute pas arrangé les choses, mais je commence à penser qu'une malédiction plane sur Blackmoor Park depuis longtemps déjà. »

Jane étouffa un nouveau cri, et je sentis moi-même une grosse boule dans ma gorge.

« Une... malédiction ? »

Mrs Langley se rassit et croisa les bras dans une position qui se voulait rassurante. Je sentais pourtant qu'elle avait elle-même du mal à garder son calme devant ce qu'elle venait de dire.

« La magie marque les lieux où elle est pratiquée, dit-elle. Quelqu'un, à mon avis, a déjà utilisé les sorts de Scylla par le passé, et probablement avec plus de conviction et en tentant des choses encore plus dangereuses que celles que vous avez faites.

– Mais qui aurait pu faire cela ?

– C'est difficile à dire. Une chose est sûre, c'est que qui que ce soit, il n'a pas pu s'en sortir intact, que ce soit physiquement ou mentalement, de la présence d'une magie aussi puissante... »

La disparition mystérieuse de Sylvia Deterling vint frapper mon esprit, et je me risquai à évoquer son nom. Mrs Langley ne semblait pas connaître son histoire ; surprise que la rumeur ne se soit pas répandue jusqu'à elle, je lui racontai, avec l'aide de Jane, tout ce que je savais sur Sylvia Deterling et sur sa disparition.

« Il est vrai que cette histoire est bien étrange, répondit Mrs Langley. Je ne sais pas quelle est la part de vérité et de fantaisie inventée par les élèves là-dedans, mais sa disparition est assez étrange pour soulever des questions.

– Mais, s'étonna Jane, une seule élève peut-elle vraiment déclencher une telle malédiction ?

– Voyez ce que vous avez fait vous-mêmes sans le vouloir. »

Jane fit la grimace.

« Je ne veux pas vous accabler, reprit l'enseignante, mais surtout vous faire comprendre que le danger est bien réel. Je vais essayer de me renseigner sur Sylvia Deterling et son histoire, les enseignantes ont peut-être des informations là-dessus qu'elles ne révéleront pas aux élèves. De votre côté, soyez extrêmement prudentes. En

attendant d'avoir quelque chose de plus efficace pour contrer cette magie, si jamais l'une d'entre vous voit encore les lieux se transformer, qu'elle se concentre de toutes ses forces sur quelque chose qui la retient dans le monde réel. Cela devrait vous empêcher de basculer dans un monde de cauchemar. Ce peut être une personne chère, un objet, un rêve, du moment que vous pensez que cela vaut la peine de vous accrocher à la réalité. Maintenant, je vais devoir y aller, vos camarades vont rentrer en classe pour la prochaine leçon. »

Elle avait raison. Quelques instants seulement après son départ, la cloche sonna et les autres élèves entrèrent à la suite de Mrs Hillary pour la leçon de peinture.

Ils ne nous était pas possible de bavarder, car Mrs Hillary attira immédiatement notre attention sur le sujet du jour : chacune d'entre nous devait choisir une de ses camarades et faire son portrait à l'aquarelle. J'eus envie de faire le portrait de Susan pour me rappeler ses traits et exprimer ainsi mon désir de la revoir bientôt rétablie, mais quand j'en fis part à Mrs Hillary, celle-ci me dit que mon intention était louable, mais que le but ici était de peindre un portrait d'après nature. Je choisis donc de représenter les admirables boucles blondes et le visage bienveillant d'Elizabeth.

Lorsque nous quittâmes la salle de classe, je me sentis provisoirement plus détendue par le calme de la leçon de peinture et le portrait d'Elizabeth dont j'étais plutôt satisfaite. Mais il me restait à faire mon devoir en faisant passer le message de Mrs Langley à mes camarades. Beaucoup d'entre elles se demandèrent à quoi elles devaient penser pour les retenir dans le monde réel, et je leur répétais les mots de l'enseignante. Pour ma part, j'espérais que s'il m'arrivait quelque chose, les images de Susan et Elizabeth me permettraient de me raccrocher à la réalité.

En regagnant la chambre avec Helen, nous discussions encore de ce que Jane avait vu. Je décidai d'en profiter pour faire passer le message à Deborah : je pensais que subir elle aussi ce genre de cauchemar pourrait lui être salutaire pour réaliser qu'elle ne serait pas la plus forte face à Scylla, mais personne, même pas elle, ne méritait de rester dans une telle horreur à jamais.

« Merci, me dit-elle, mais je n'ai pas besoin de ton conseil. Je ne suis pas du genre à avoir des hallucinations comme vous.

– Je l'espère pour toi, lui répondis-je, car je ne sais pas si tu aurais quelque chose pour te retenir dans le monde réel si cela t'arrivait... »

Deborah s'écarta à nouveau de moi en marmonnant quelque chose comme « pauvre idiote superstitieuse » et alla se mettre au lit de son côté. Je fis de même, après avoir saisi mon rosaire qui ne me quittait plus, et murmuré quelques prières pour chasser les cauchemars de Scylla.

Mercredi 23 octobre 1878

Scylla m'apparut encore une fois cette nuit, toujours sous les traits de Sylvia.

« Tu refuses toujours de me suivre, dit-elle d'une voix qui se voulait douceuse.

– Et je refuserai toujours, répondis-je.

– Tu ne devrais pas résister ainsi. Je me suis peut-être mal fait comprendre, mais au fond, je ne veux que le bien de mes adeptes. Sais-tu ce que je suis en train de faire en ce moment même ? Je crée un monde sûr, idéal, rien que pour vous. Rejoignez-moi dans ce monde, et plus personne ne pourra vous faire du mal. Vous n'aurez plus jamais à vous inquiéter de quoi que ce soit. Rejoins ce monde de ton plein gré, ce sera bien mieux pour toi comme pour moi. Tu y seras bien, tous tes problèmes disparaîtront.

– Non... Je préfère le monde réel.

– Le monde réel ? Est-ce qu'il ne t'a pas déjà grandement déçue ? »

L'image de Scylla se troubla, puis disparut. Je vis alors devant moi Mrs Langley, non pas alors que nous discussions des conséquences de la magie et des moyens de nous en prémunir, mais plus tôt, quand, intriguée par son carnet, je lui faisais part de mes rêves littéraires, et qu'à la manière de ma mère, elle me demandait d'y renoncer en m'expliquant qu'une carrière littéraire n'était pas faite pour une *lady*.

C'était profondément injuste, mais je trouvai Mrs Langley beaucoup moins sympathique en revoyant cette scène. Scylla dut le

ressentir, car elle réapparut ensuite en me disant :

« Voilà à quoi ressemble le monde réel. Avec toutes ses déceptions. Trouves-tu normal que l'on mette un frein à tes rêves et à tes ambitions, juste parce que tu as eu la malchance de naître femme ? Je ne fais pas de telles injustices, moi. Viens dans mon monde, et personne ne te dictera arbitrairement ce que tu dois faire ou ne pas faire. Dans le monde réel, tu auras beau rêver et espérer, nous savons toutes les deux à quoi ressemblera la réalité : tu devras épouser un homme que tu n'auras sûrement pas choisi, et ton horizon se limitera à sa maisonnée et à ses enfants. Et tu ne réaliseras jamais tes rêves. »

Je ne pus m'empêcher de penser aux événements qui m'avaient amenée à Blackmoor Park School, à mes rêves d'écriture déçus par mes parents et par les enseignantes qui étaient censées m'aider et m'éduquer. Je fis tout pour ne rien en montrer à Scylla, mais celle-ci devait lire dans mon cœur comme dans un livre ouvert, car un sourire mauvais passa sur son visage alors qu'elle s'évanouissait dans le néant.

Une fois réveillée, je repris cependant la résolution de tenir bon face à Scylla et à ses cauchemars. Le monde réel m'avait déçue, mais ce n'était pas la fin de ma vie. J'aurais encore mon mot à dire sur le choix de mon mari, de mon avenir ; et si mes ambitions littéraires étaient découragées, je trouverais le moyen d'insister, et à force de persévérance et de ruse, de faire bouger les choses en douceur, à l'inverse de Deborah.

L'image de Scylla était cependant toujours gravée dans mon esprit, malgré tous les efforts que je faisais pour l'en chasser. Je pris du retard sans le vouloir, et n'arrivai au réfectoire qu'au début du service du petit déjeuner. Je ne pus que m'installer à table et faire bonne figure pour manger en silence le pain rassis et la mélasse qu'on nous servait.

Mais je voulais faire part à mes amies de ce que j'avais vu cette nuit, en particulier pour les mettre en garde de ne pas tomber non plus dans le piège de Scylla. J'engloutis suffisamment de mélasse pour que personne ne me reproche de ne pas manger ni de gaspiller

la nourriture, puis j'attendis avec impatience le moment de quitter le réfectoire.

J'en sortis avec une certaine précipitation, cherchant du regard mes amies ; et je fus d'autant plus surprise et déçue de tomber sur un couloir vide. Je me demandais ce qui se passait, alors qu'à cette heure, ce couloir devait être rempli d'enseignantes et d'élèves quittant le réfectoire pour se répartir dans les bureaux et les salles de classe.

« Il y a quelqu'un ? » hasardai-je timidement.

Personne ne répondit, et personne ne vint se présenter devant moi. Je regardai autour de moi, mes regards s'arrêtant au hasard sur les murs vides, sur lesquels aucune ombre ne passait.

Les motifs fleuris semblèrent soudain devenir flous. Me demandant si ce n'étaient pas les larmes qui commençaient à venir et qui troublaient ma vision, je me frottai les yeux, mais il me sembla que cela ne faisait qu'envenimer les choses.

Les motifs avaient maintenant complètement disparu. Je contemplais une surface lisse, froide, aux tons bruns rougeâtres, qui ressemblaient à du fer rouillé.

Une silhouette humaine se dessina alors devant moi, et je crus qu'une autre élève de Blackmoor Park était là, piégée dans le même cauchemar. Je m'approchai, voulus appeler cette créature menue qui devait être une des « petites », mais quand je fus assez près pour distinguer ses traits, je compris à quel point je m'étais trompée.

C'était non pas une petite fille, mais une poupée, vêtue d'une robe à froufrous qui ferait envie à bien des jeunes filles coquettes. Mais son visage, lui, était difforme, avec une bouche élargie où l'on voyait des dents blanches et acérées et des yeux écarquillés dont suintait du sang qui coulait sur son visage et sur ses épaules. Un coup était visible sur le front, laissant apparaître des sortes de rouages rouillés à l'intérieur de la tête.

Je relevai les yeux, mais ce ne fut que pour voir d'autres poupées derrière la première, toutes aussi horribles. Mais lorsque je vis la première remuer les yeux et les bras dans ma direction, bientôt suivie par les autres, je reculai d'un pas et un cri d'horreur trop longtemps

retenu jaillit de ma gorge, avec le fol espoir de chasser cet endroit et ces poupées monstrueuses.

« Miss Mac Tavish ! »

La voix était celle de Mrs Harris. Je n'y entendais aucune peur, uniquement des reproches. Je me retournai pour chercher où pouvait bien être l'enseignante dans ce cauchemar.

Mais à peine me fus-je retournée, que je me rendis compte que je me trouvais dans le couloir du réfectoire, au milieu d'élèves tout à fait normales me regardant avec des yeux surpris ou affolés, et au milieu d'elles, Mrs Harris qui, pour sa part, me regardait sévèrement.

« Puis-je savoir ce qui vous prend de crier comme cela au milieu du couloir ? »

– Pardonnez-moi, madame, mais j'étais... J'ai vu... »

Je voulais en dire plus, mais les mots ne venaient pas. Je ne savais absolument pas comment décrire ce monstrueux cauchemar, et sa fin brutale.

« Encore une hystérique, n'est-ce pas ? Il va falloir y mettre bon ordre, mademoiselle ! Vous serez privée de déjeuner, pour vous apprendre à troubler la quiétude de cette école et effrayer vos camarades ! »

Les mots « encore une hystérique » me renvoyèrent à la mésaventure de Jane en classe. Je réalisai qu'il venait de m'arriver exactement la même chose. Et que comme elle, personne ne me croirait, sinon mes amies qui partageaient avec moi le secret de Scylla et de sa magie.

Je baissai la tête, évitant les conversations, et me rendis en classe pour la leçon de calcul. Pendant tout le temps que je passai dans la salle de classe, l'angoisse ne me quitta pas, sachant que c'était ici même que Jane avait eu sa vision avant moi. J'ignorais si c'était la voix de Mrs Harris qui m'avait ramenée à la réalité à temps, mais je sentais que je pouvais basculer à tout moment de nouveau dans le « monde » de Scylla, et cette fois, je n'arriverais peut-être pas à m'en sortir.

Dès que la cloche sonna pour marquer la fin de la leçon, mes amies s'empressèrent de se rapprocher de moi et de me demander ce

qui s'était passé.

Je commençai par leur raconter le cauchemar que j'avais fait cette nuit, puis ce qui m'était arrivé dans le couloir subitement vide, puis envahi par les poupées monstrueuses. Toutes tremblèrent à l'évocation de cette dernière vision.

« Je crois que j'aurais crié bien plus vite et bien plus fort si j'avais vu une chose pareille, fit remarquer Helen.

– Alors Scylla veut aussi t'emmener dans son monde ? ajouta Jane. Qu'allons-nous faire ? Si elle a décidé de s'en prendre à toutes celles qui ont touché à sa magie pour les envoyer dans cet enfer... Nous allons toutes finir là-bas si nous ne trouvons pas le moyen de lui échapper...

– Combien d'entre nous ont pratiqué sa magie ? demanda prudemment Elizabeth.

– Je ne suis pas sûre que cela ait tellement d'importance, lui répondis-je. Quelles que soient celles qui ont utilisé sa magie, rien ne nous dit qu'elle se contentera de celles-là. Peut-être qu'une fois que son monde sera ouvert sur Blackmoor Park, tout le monde risquera d'y basculer à son tour. Nous, les enseignantes, la directrice...

– Il y a sûrement un moyen d'empêcher cette horreur, répondit immédiatement Elizabeth. Crois-tu que Mrs Langley sait quelque chose de nouveau ?

– Je l'ignore, mais je lui demanderai dès la fin de la prochaine leçon de français. Il faut au moins qu'elle sache que quelqu'un d'autre que Jane a eu ces visions. »

Nous dûmes retourner en classe pour la leçon d'art ménager. J'eus du mal à suivre la leçon, et je devinai que c'était aussi le cas d'autres élèves ; Mrs Bordy fit d'ailleurs remarquer que certaines élèves n'avaient pas l'air d'avoir l'implication qu'elle demandait la fois précédente. Elle ajouta que si les élèves ne faisaient pas preuve de davantage de concentration pour la prochaine leçon d'art ménager, toute la classe serait punie. Deborah grommela en sortant que nous avions déjà bien assez de ces stupides leçons d'art ménager, mais la plupart des élèves étaient impatientes de se rendre au réfectoire. Je fus autorisée à y entrer, mais Mrs Fraser, qui avait reçu des

instructions, laissa mon assiette désespérément vide.

Je souffrais de la faim, n'étant pas habituée à sauter des repas, mais l'angoisse face à la menace de Scylla nouait un peu mon estomac, et la vision des ragoûts à l'eau dans les assiettes de mes camarades atténua un peu mon appétit. Certaines d'entre elles jetèrent des coups d'œil vers mon assiette, et je devinai qu'elles n'auraient pas refusé de me donner un peu de leurs propres plats ; mais Mrs Fraser, qui s'y attendait, surveillait plus étroitement ma place et celles qui l'entouraient, afin de ne laisser aucune chance à celles qui voudraient me faire passer de la nourriture en cachette.

N'ayant rien d'autre à faire, je regardai autour de moi en silence, mon regard s'arrêtant parfois sur le portrait de Sylvia Deterling tandis que je me demandai ce qu'elle avait pu faire à Blackmoor Park avant de disparaître, puis revenant à mes amies autour de moi.

Je m'attardai sur Marjorie. Elle fixait son assiette sans y toucher, et semblait au bord des larmes ; la piètre qualité du ragoût ne pouvait pas à elle seule expliquer cela. Je voulus lui demander ce qui lui arrivait, mais elle avait l'air prostrée, et la surveillance étroite autour de nous rendait toute prise de parole impossible.

Je ne pouvais que rester silencieuse et immobile, alors que tout près de moi, les larmes inexpliquées de Marjorie ajoutaient un supplément d'eau et de sel à son plat.

À la sortie du réfectoire, je restai bien dans le groupe, pour essayer d'écarter la possibilité de me retrouver à nouveau isolée et plongée dans les cauchemars de Scylla, et pour me rapprocher de Marjorie, dont je supposais qu'elle avait peut-être vu ou imaginé quelque chose de terrible.

« Oh, Elisa, me dit-elle, je crois que moi aussi, je suis en train d'être attirée vers le monde de Scylla... J'étais en train de manger, la nourriture n'était pas terrible, mais pas plus que d'habitude, mais ensuite, j'ai levé les yeux, et à la place des lampes du plafond, j'ai vu que le réfectoire était rempli de viandes ensanglantées pendues au plafond, comme une boucherie... En regardant un peu mieux, j'ai vu que certaines avaient des pieds et des mains... C'était de la viande d'humains... »

Les larmes de Marjorie s'écoulèrent à nouveau, et elle continua péniblement :

« J'ai essayé de baisser à nouveau la tête pour ne plus voir tout cela... Mais c'était pire ensuite... Parce qu'à la place du ragoût de midi, il y avait d'autres morceaux de viande dans mon assiette... Je suis sûre qu'ils venaient du plafond !

– Et tu n'as pas crié, lui dis-je. Tu as été très courageuse.

– Je crois que j'ai surtout eu de la chance... Je me suis souvenue de ce que tu avais dit, et j'ai serré les dents en pensant très fort à mon père, et en me disant que je voulais quitter Blackmoor Park et le revoir... J'y ai pensé tellement fort que le cauchemar a fini par se dissiper... Mais c'était vraiment horrible, j'ai cru que cela ne se terminerait jamais... »

Je me tournai vers les autres avec un regard interrogateur, puis je demandai à Marjorie :

« Marjorie, tu n'as pas utilisé toi-même la magie de Scylla, n'est-ce pas ?

– Non... Je n'ai rien fait pour empêcher Jane quand elle l'a fait... mais moi, je n'ai fait que lire les formules, je ne les ai jamais utilisées... »

Je revins vers les autres, qui devaient deviner ce que j'allais dire.

« Voilà qui règle la question de tout à l'heure, dis-je. Il n'y a pas que celles qui ont utilisé la magie, celles qui se sont contentées de lire les sorts sont elles aussi susceptibles d'être emportées par Scylla. Dans ces conditions, rien ne l'empêchera de s'en prendre ensuite à celles qui n'ont pas touché au livre du tout... »

Cela fit souffler un nouveau vent de panique dans le groupe, celles qui avaient déjà subi les visions craignaient qu'elles ne recommencent en plus grave, et celles qui n'en avaient pas eu attendaient avec angoisse le moment où ce serait leur tour. J'ajoutai que j'en parlerais à Mrs Langley dès la fin de la leçon de français ; fort heureusement, nous avons beaucoup de leçons avec elle, ce qui me facilitait les choses pour lui parler. J'invitai d'ailleurs mes amies à venir elles aussi lui parler.

« Je n'ai pas eu de visions, me dit Elizabeth, je ne serais pas d'une

grande utilité... Il vaudrait mieux que tu sois accompagnée par Jane ou par Marjorie... »

Cependant Jane déclina l'offre elle aussi, prétextant qu'elle avait déjà raconté toutes ses visions la veille, et Marjorie déclara timidement qu'elle était encore trop retournée pour parler de tout cela à une enseignante. Me retrouvant investie malgré moi du rôle de porte-parole, je suivis avec nervosité la leçon de français, et prétendis encore une fois vouloir en savoir plus sur le sujet du jour pour m'entretenir avec Mrs Langley.

« Vous savez sans doute ce qui m'est arrivé ce matin, lui dis-je.

– Oui, Mrs Harris en a parlé aux autres enseignantes et à la directrice. Dites-moi, qu'avez-vous vu ? »

Je lui racontai mon cauchemar, en ajoutant ce qui était arrivé à Marjorie au déjeuner. Elle écouta d'un air de plus en plus préoccupé.

« Je comprends la gravité de la situation. Mais malheureusement pour nous, un tel monstre ne se chasse pas en un claquement de doigts. Mes amis doivent être en ce moment même à la recherche de renseignements qui nous permettront de briser la malédiction de Scylla qui s'étend sur vous. Mais il faut leur laisser encore un peu de temps...

– Du temps... Je ne suis pas sûre que nous en ayons beaucoup. Hier, c'était Jane qui était assaillie de visions du monde de Scylla. Aujourd'hui, moi, et même Marjorie qui n'a pourtant pas utilisé les sorts elle-même... Qui sait, demain, ce seront peut-être toutes les élèves de Blackmoor Park qui seront sous l'emprise de cette chose !

...

– Nous devons espérer que ce ne sera pas le cas. Scylla s'attaquera en premier à celles qui sont au courant de sa magie, et ce n'est pas le cas de tout Blackmoor Park. Je vous assure que je fais tout mon possible pour trouver un moyen de contrer les pouvoirs de Scylla. Mais ce n'est pas facile, l'école est un vase clos et isolé du reste du monde, et ceux qui sont à l'intérieur ne sont pas forcément enclins à parler...

– Que voulez-vous dire ?...

– C'est une chose que je ne devrais absolument pas vous dire en

tant qu'enseignante. Mais vous êtes sous la menace de Scylla, j'estime donc que vous avez le droit de savoir. J'ai essayé de parler de Sylvia Deterling aux autres enseignantes, en leur disant simplement que son portrait avait attiré ma curiosité. Beaucoup d'entre elles en ont simplement parlé un peu comme elles l'auraient fait de n'importe quelle élève, elles s'accordent seulement à dire qu'elle était taciturne et qu'elle ne s'ouvrait guère aux autres. En revanche, c'était un peu différent avec Madame la directrice. »

Je me tus, attendant la suite.

« C'est étrange quand j'y pense, reprit Mrs Langley. Elle ne parle pas de Sylvia Deterling, ou au minimum, mais j'ai comme l'impression qu'elle sait en fait beaucoup de choses, et que le sujet est sensible pour elle. »

Entendre cette dernière phrase m'étonna. Je me voyais pas la directrice faire un sujet « sensible » de la disparition d'une élève, à part du point de vue de la réputation de Blackmoor Park. Peut-être était-ce ainsi que Mrs Langley l'entendait.

« Que voulez-vous dire par sensible ?

– Madame la directrice ne semble pas être du genre à s'attacher à une élève, mais il me semble que la disparition de Sylvia Deterling l'a affectée davantage qu'elle ne le laisse entendre. C'est étrange, et j'aimerais en savoir plus, mais il va être difficile de s'aventurer plus loin sans éveiller des soupçons de sa part... Cependant, je vais essayer de m'informer davantage sur le sujet, car je pense qu'il y a quelque chose là-dessous. »

Je n'étais cependant qu'à moitié convaincue de ce dernier point. Pour moi, il était plus probable que la directrice évitait le sujet pour préserver la sacro-sainte réputation de Blackmoor Park, et craignait que quelqu'un, fût-ce une enseignante, se hasarde à déterrer l'histoire de la disparition de Sylvia Deterling.

Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de repenser aux idées qui m'étaient venues quelques jours plus tôt en voyant le portrait de Sylvia Deterling. Si la directrice voulait effacer l'histoire et la disparition de Sylvia pour préserver la réputation de Blackmoor Park, il était étrange qu'elle affiche son portrait au beau milieu du

réfectoire, là où enseignantes et élèves pouvaient le voir et se poser des questions à son sujet.

Peut-être que Sylvia Deterling représentait quelque chose de particulier. Pour la directrice, pour Blackmoor Park, ou pour Scylla. Voire les trois à la fois.

Je remerciai Mrs Langley et fis des efforts pour suivre la leçon d'histoire-géographie après cela, en me posant beaucoup de questions sans réponse à propos de Sylvia Deterling et de son portrait affiché si ostensiblement dans le réfectoire.

Puis, après le dîner, où je fus cette fois autorisée à manger, je retrouvai les autres pour leur parler brièvement de ce que Mrs Langley m'avait dit.

« Il n'y a rien de nouveau, alors ? demanda Jane.

– Il y a des questions sans réponses, mais Mrs Langley travaille à trouver les réponses, répondis-je avec optimisme. Nous pouvons peut-être nous aussi l'aider à chercher. En attendant, j'ai pensé à quelque chose que nous devrions faire.

– Mais quoi ?

– Nous allons nous organiser pour la nuit, afin de ne pas succomber aux cauchemars de Scylla. Il va falloir que nous nous éveillons de temps en temps cette nuit, pour vérifier que nos camarades ne sont pas en train de cauchemarder, et les réveiller si c'est le cas. Si Scylla ne peut pas nous atteindre aussi facilement dans nos rêves, si nous la perturbons, nous pouvons peut-être au moins gagner du temps. »

Les autres filles accueillirent mon idée avec quelques doutes, mais je tentai de les convaincre en ajoutant que j'allais donner l'exemple, en m'éveillant moi-même pour aller vérifier leur sommeil.

Et je tins ma promesse : quelques heures après le coucher, je réussis à m'éveiller et à m'obliger à me lever, pour aller voir si tout se passait bien dans la chambre. Helen et Deborah dormaient paisiblement, j'allais donc voir dans la chambre où dormaient Jane et Marjorie, qui semblaient elle aussi sereines, loin de l'emprise de Scylla. Je voulus aller jusqu'à la chambre d'Elizabeth qui était un peu plus éloignée, mais les pas d'une surveillante dans le couloir me

dissuadèrent de le faire, et je regagnai bien vite mon lit afin de ne pas être vue. Après cela, je m'endormis, priant pour que mes camarades fassent de même sans être troublées par Scylla.

Jeudi 24 octobre 1878

Lorsque je me levai, la première chose que je constatai fut qu'il manquait quelqu'un dans la chambre. Après Susan, c'était Helen qui n'était plus dans la chambre. Son lit était vide.

Je me demandai d'abord si mon réveil nocturne ne m'avait pas fait lever trop tard, mais Deborah était là aussi, et j'étais sûre que la cloche du réveil avait retenti seulement quelques secondes plus tôt.

Je demandai à Deborah si elle savait où était Helen, elle me répondit que non, sur un ton qui indiquait clairement qu'Helen pouvait être à l'autre bout du pays, cela lui était indifférent. Je me hâtai donc de me préparer et de m'habiller, pour interroger les autres filles, mais celles-ci me répondirent qu'elles ne l'avaient pas vue non plus. Je découvris au passage que mon idée n'avait guère été suivie : Jane et Marjorie ne s'étaient pas réveillées, quant à Elizabeth, elle avait entendu une surveillante approcher au moment où elle allait sortir de sa chambre, et avait préféré regagner son lit pour ne pas risquer de se retrouver dans une situation difficile à expliquer. L'avantage était qu'aucune d'entre elles ne disait avoir vu Scylla cette nuit.

Nous nous rendîmes au réfectoire, et j'eus la surprise d'y retrouver Helen, qui nous accueillit par une mine boudeuse.

« Helen ! Est-ce que tout va bien ?

– Si on veut... J'ai voulu faire comme tu avais dit, mais j'avais à peine fait quelques pas en-dehors de la chambre que le parquet a commencé à craquer sous mes pieds. Avant que je n'aie eu le temps de revenir sur mes pas, une surveillante m'a vue et m'a demandé ce

que je faisais dans le couloir. Et comme j'étais incapable de répondre, elle m'a obligée à finir la nuit sur le tapis de sa chambre, et par-dessus le marché, j'ai eu droit à un sermon au réveil... »

La moue d'Helen semblait s'accentuer au fur et à mesure qu'elle parlait.

« Franchement, c'était une très mauvaise idée, tout ça... Je me demande si je dois continuer de t'écouter : non seulement tu ne peux rien faire face à Scylla, mais tes idées nous mettent dans des situations encore plus inconfortables que si nous ne faisons rien... »

– Helen ! répondis-je sur un ton de reproche, mais en constatant aussi qu'aucune des autres ne me suivait.

– Je me demande si je ne vais pas m'éloigner de tout cela, continua Helen. Je n'ai pas eu ces visions, moi, et je ne vois plus Scylla apparaître. Peut-être qu'elle s'est désintéressée de moi et que je ferais mieux d'en faire autant si je ne veux pas qu'elle se souvienne de moi... »

Je voulus répliquer que c'était une mauvaise idée et que notre groupe avait avant tout besoin de cohésion face à la menace de Scylla, mais l'arrivée de la directrice et des enseignantes dans le réfectoire m'empêcha d'en dire plus. Tout le monde se tint silencieusement devant les assiettes du petit-déjeuner en attendant le service, mais la directrice se leva, signe qu'elle avait une annonce à faire, et que rien ne serait sans doute servi avant qu'elle n'ait fini.

« Mesdemoiselles, plusieurs élèves de Blackmoor Park se sont récemment laissées aller à des crises d'hystérie. Un tel comportement ne sera pas toléré ici, et vous êtes priées de vous contenir et de respecter les bonnes manières que nous nous évertuons à vous enseigner. »

J'eus du mal à réprimer une grimace en entendant ce discours. À l'entendre, la directrice était persuadée que nos cris de terreur étaient volontaires, dus à des caprices destinés tout simplement à nous faire remarquer.

« Et pour bien faire rentrer cela dans vos têtes, continua-t-elle, à partir de maintenant, toute élève de Blackmoor Park manifestant de l'hystérie sera renvoyée immédiatement, et sa famille sera bien

évidemment informée de son comportement et des motifs du renvoi. Tenez-vous-le pour dit, et que je n'aie plus à intervenir sur ce sujet. »

Après un tel discours, le petit-déjeuner se déroula dans un silence absolu, les élèves ayant trop peur que le moindre bruit soit perçu comme une manifestation « d'hystérie ». Ce fut également dans le calme que nous quittâmes le réfectoire.

« Je me demande, dit Elizabeth, si en cas de nouvelles visions de Scylla ou de quoi que ce soit d'autre, il ne vaudrait pas mieux que, au lieu de vous contenir, vous poussiez l'hystérie le plus loin possible... Se faire renvoyer n'a jamais tué personne, et cela permettrait de vous éloigner de l'influence de Scylla une bonne fois pour toutes... »

J'avais envisagé moi aussi cette idée pendant le discours de la directrice, mais je fis un geste de dénégation.

« Je ne suis pas sûre que ce soit vraiment la meilleure chose à faire. Il y a beaucoup trop d'incertitudes dans tout cela. D'abord parce que nous éloigner de Blackmoor Park ne suffira peut-être pas à briser le lien que Scylla semble avoir établi avec nous. Ensuite, cela reviendra à laisser les élèves qui restent sans protection, et peut-être même à étendre l'influence de Scylla au-delà de Blackmoor Park. »

Les leçons ne nous laissèrent pas le loisir d'en discuter davantage, et je me rendis dans la salle de classe à contrecœur : depuis que j'avais eu cette vision du monde de cauchemar de Scylla, je voyais de plus en plus les leçons comme du temps perdu, pendant lequel nous ne pouvions ni nous concerter sur un moyen de contrer Scylla, ni enquêter sur les origines du livre qui nous avait entraînées malgré nous dans la pratique de la magie.

« Miss Mac Tavish ! »

Alors que j'étais plongée dans mes réflexions, j'eus la mauvaise surprise de voir face à moi Mrs Barrymore, qui me regardait avec insistance. Je me demandais depuis combien de temps elle était plantée là sans que je ne l'aie vue.

« Je vois que vous êtes retombée dans vos travers des débuts, mademoiselle. Vous avez des leçons à suivre à Blackmoor Park, et c'est une chose que nous allons vous faire rentrer dans la tête, de gré ou de force ! Au coin immédiatement, et à la prochaine leçon de

musique, vous serez interrogée la première, et vous aurez intérêt à connaître les airs que nous étudions ! »

J'allai au coin, ne pouvant m'empêcher de constater l'ironie de la situation : Mrs Barrymore voulait me rappeler que je faisais partie de la classe, et pour cela, elle m'en excluait. Quant à ses airs de flûte, ils me semblaient bien dérisoires comparés à ce qui nous menaçait en ce moment même. Je ne me voyais pas étudier la musique ou quoi que ce fût, alors que dans quelques jours, nous serions peut-être toutes prisonnières du monde de Scylla. Notre belle éducation de *ladies* ne nous serait d'aucune utilité si cela arrivait. Et je ne voyais toujours pas quoi faire pour l'empêcher.

Je laissai une larme couler sur ma joue, ce que Mrs Barrymore dut prendre pour du repentir, car elle me laissa sortir de la salle de classe sans me gratifier d'un sermon supplémentaire, et je pus me rendre sans encombre au réfectoire avec mes camarades.

Le repas ne fut troublé d'aucune vision, et mes amies semblaient elles aussi épargnées par les cauchemars de Scylla, mais mon regard se porta encore une fois vers le portrait de Sylvia Deterling, et surtout vers le voile noir qui le recouvrait. En le regardant, je ne pouvais m'empêcher de penser aux visions que nous avions eu de Scylla, avec ses jambes remplacées par des animaux monstrueux et son visage qui était celui de Sylvia. L'idée me vint que ce voile noir n'était pas un simple signe de deuil, qu'il couvrait peut-être une particularité du bas du portrait que la directrice ne souhaitait absolument pas exposer aux regards : des jambes qui seraient en réalité les monstres de Scylla.

L'idée paraissait absurde, et le risque trop grand d'exposer une telle monstruosité à tant de regards potentiels. Mais d'un autre côté, nous étions au beau milieu du réfectoire de Blackmoor Park, l'endroit, justement, où les élèves n'échappaient que difficilement au regard de la directrice et des enseignantes. Personne ne pouvait soulever ce voile noir sans être immédiatement repérée par quelqu'un.

Du moins pendant le repas.

Lorsque les filles de cuisine commencèrent à débarrasser la table,

je me levai avec les autres, mais en faisant semblant d'avoir mal aux pieds. Je leur fis signe de quitter le réfectoire sans m'attendre.

« Je crois que je me suis tordu la cheville en m'asseyant mal, prétextai-je. Allez-y, je vais vous rejoindre... »

Je laissai les élèves et les enseignantes sortir du réfectoire devant moi, en surveillant particulièrement ces dernières, guettant un moment où la pièce serait vide. Il devait y avoir un court laps de temps entre la sortie des dernières convives et le moment où Mrs Fraser viendrait fermer les portes du réfectoire, et c'était ce moment que je devais saisir.

Enfin la pièce me sembla vide. C'était le moment où jamais, je n'avais peut-être que quelques secondes.

Je m'approchai du portrait de Sylvia Deterling à grands pas, saisis le voile à l'endroit où il était le plus à ma portée, et tentai de le soulever. Mal accroché, il me resta dans la main, l'autre moitié encore accrochée au mur.

Et au-dessous, le portrait de Sylvia. Le bas de son corps était désormais visible.

Et il n'y avait rien d'autre que la robe d'uniforme de Blackmoor Park, qui ne recouvrait rien d'autre que des jambes tout à fait ordinaires : la robe était longue, comme toutes celles que l'on nous obligeait à porter, mais on en voyait dépasser les pointes de deux souliers chaussant de petits pieds, sans le moindre chien ou serpent monstrueux.

Moi qui m'attendais à voir les monstres de Scylla, et qui m'y étais préparée, je me sentais presque plus mal à l'aise de voir une jeune fille ordinaire à la place de la créature de cauchemar que j'attendais. Pour moi, Sylvia était celle qui avait apporté la magie de Scylla à Blackmoor Park, mais la voir ainsi sous les traits d'une élève tout à fait normale faisait naître de nouveaux doutes en moi. Je ne savais plus quoi penser de tout cela. Peut-être nous étions-nous trompées sur toute la ligne au sujet de Sylvia Deterling.

« Mais qu'est-ce que ça veut dire ? »

Je sursautai et me retournai. Occupée par la découverte du portrait de Sylvia, j'avais oublié que le temps m'était compté. Et plus encore

que je ne le croyais, car c'était Mrs Fraser, revenue vérifier l'état du réfectoire avant de le fermer, qui s'avancait d'un pas décidé vers moi.

« On n'a pas idée de déranger ainsi mon réfectoire ! Vous êtes folle ou quoi ? Pour qui vous prenez-vous ? »

– Mrs Fraser, pardonnez-moi, j'ai vu... »

Mais aucune excuse ne me venait à l'esprit, surprise et paniquée comme je l'étais. Et de toute façon, Mrs Fraser ne semblait pas encline à écouter la moindre justification.

« On va vous apprendre à vous croire tout permis, ma petite ! En avant, chez Madame la directrice ! »

Je ne pus que la laisser me conduire fermement par le bras tout droit dans le bureau de la directrice. À peine fûmes-nous rentrées que Mrs Fraser, sans me laisser la moindre seconde pour m'expliquer, commença à raconter d'un ton sec comment j'avais osé arracher le voile noir qui recouvrait le portrait de Sylvia Deterling dans le réfectoire.

« Et elle avait prémédité son geste, ajouta-t-elle, je l'ai vue traîner des pieds pendant qu'on débarrassait les plats. Les élèves d'ici sont nombreuses à avoir le mal dans la peau, mais celle-là est probablement la pire ! »

Quand elle eut fini son discours, la directrice prit la parole à son tour en me jetant un regard glacial, encore une fois sans me laisser le temps de dire quoi que ce fût pour ma défense.

« Miss Mac Tavish, me dit-elle, je suis extrêmement mécontente de vous. Depuis que vous êtes à Blackmoor Park, l'école n'a eu que des problèmes. Vous pouvez prétendre que ce n'est qu'une coïncidence, mais je suis persuadée que sous vos airs de petite sainte, vous n'êtes pas étrangère à ces problèmes. Sachez qu'il ne vous sera pas permis de salir impunément la réputation de Blackmoor Park. Vous allez être sévèrement punie pour vous apprendre à respecter l'établissement qui vous fait l'honneur de vous accueillir. »

La moutarde me montait au nez, je ne supportais plus d'entendre cette femme s'obstiner à parler de discipline et d'honneur, alors que des élèves étaient en danger de mort à l'intérieur de cette école dont

seule la réputation lui importait. Puisque j'allais de toute façon être punie, j'estimai soudain ne rien avoir à perdre de plus à lui dire ce que je pensais de son établissement.

« Ne parlez pas d'honneur ! Vous ne me faites aucun honneur en m'accueillant, vous avez juste pris avec joie l'argent de mes parents ! Quant à votre réputation... enfin, ouvrez un peu les yeux et regardez la réalité en face ! Vous pleurez sur la réputation d'une école dont personne ne se soucie à part vous, pendant que des choses monstrueuses s'y déroulent et que des élèves y sont en danger de mort ! Les élèves qui deviennent hystériques, croyez-vous vraiment qu'elles le font exprès pour vous faire du tort, qu'elles n'ont rien d'autre à faire que s'inventer des cauchemars ? Non, elles ont simplement peur que demain matin, elles ne soient plus en vie, et que personne ne pleure leur mort, sauf leur directrice parce qu'elles auront mis en danger la précieuse réputation de son école ! »

Je contemplai le regard interloqué de la directrice, et je me souvins alors de la réaction que nous avions eue lors de la première leçon de Mrs Langley. Je me rendis alors compte que je venais de me comporter exactement comme Deborah.

À ceci près que Deborah ne faisait cela que pour se mettre en valeur et qu'elle ne savait même pas de quoi elle parlait, alors que moi, je le savais. J'avais découvert en deux semaines une bonne partie de ce que Blackmoor Park, et surtout sa directrice, avait essayé de cacher pendant au moins un an.

Mais pour la directrice, il ne devait pas y avoir de différence.

« Vous êtes un cas désespéré, Miss Mac Tavish, dit-elle. J'en rencontre de temps en temps, et je fais tout mon possible pour les mater. Mais votre sottise crasse et votre insolence dépassent les limites de ce qui est acceptable. Contrairement à ce que vous semblez penser, le fait que vos parents m'aient généreusement payée ne m'oblige en rien à supporter votre présence et la mauvaise influence que vous pouvez avoir sur mes autres élèves. Vous devinez ce que cela veut dire, peut-être ? »

Je le devinais, mais je ne dis rien.

« Vous êtes renvoyée, Miss Mac Tavish. Vous allez quitter

Blackmoor Park, et croyez-moi, vous ne serez pas regrettée. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? »

Être renvoyée était un choc, même si je m'y attendais. Avant d'entrer à Blackmoor Park, je n'étais jamais allée dans une véritable école ; et à mon arrivée, même si je n'aimais guère ma situation, je m'étais cependant dit que je suivrais l'enseignement du mieux possible, et je ne m'imaginais absolument pas être un jour renvoyée pour ma conduite. Malgré les circonstances exceptionnelles, l'influence de l'éducation stricte que mes parents m'avaient donnée me faisaient me sentir un peu coupable de ce renvoi.

Pourtant, je savais que je n'avais rien à me reprocher.

« Je n'ai rien à dire pour ma défense, répondis-je, parce que pour avoir à se défendre, il faut être coupable. Or, j'ai fait ce que j'estimais être juste. Je voudrais que tout le monde ici puisse en dire autant.

– Surenchérir dans l'insolence ne vous mènera nulle part, mademoiselle. Sachez que malgré mon âge, j'ai de la mémoire et je suis loin d'être gâteuse. Tout ce que vous direz sera rapporté à vos parents, quand je les informerai de votre conduite irrespectueuse qui m'a poussée à vous renvoyer de Blackmoor Park.

– Faites. »

Je ne savais pas quoi dire d'autre. Il était évident que pour se justifier et protéger encore une fois l'honneur de Blackmoor Park, la directrice présenterait la scène à mes parents sous le pire jour possible. De mon côté, je brûlais d'envie de me défendre auprès de mes parents en leur expliquant la réalité qui se cachait derrière les épais murs de l'établissement, mais il m'était impossible de leur parler de Scylla ou de la magie. Ils ne me croiraient pas, et penseraient que mes ambitions littéraires m'emportaient dans mon imagination, et qu'il fallait tout simplement me placer dans un pensionnat encore plus strict que Blackmoor Park, et qui, peut-être, abriterait lui aussi des secrets, pires encore que ceux de Scylla.

J'allais devoir biaiser. Inventer quelque chose à propos de l'école, qui n'aurait aucun rapport avec la magie, mais qui pourrait convaincre mes parents que mon renvoi était injuste. Je ne savais pas

encore de quoi j'allais parler, mais si j'avais l'intention de devenir auteur, il me fallait me le prouver en étant capable d'inventer rapidement une histoire crédible. Mon avenir en dépendait peut-être.

« Je tiens cependant à ce que votre renvoi se passe sans vagues, ajouta la directrice, et que votre séjour à Blackmoor Park vous soit utile. Vous terminerez ce jour normalement, en retournant en classe étudier vos leçons. Il va sans dire que vos enseignantes vont être informées de votre comportement et de votre situation, et que vous serez sous étroite surveillance, afin de vous empêcher de perturber vos camarades. Maintenant, sortez. »

Je me retournai, affrontant le regard sévère de Mrs Fraser qui m'accompagnait toujours, et me dirigeai vers la porte du bureau.

« Attendez un instant, mademoiselle, dit alors la directrice. Ne croyez-vous pas que vous avez des excuses à formuler ?

– Non, madame la directrice, je ne le crois pas.

– Vous allez cependant devoir y réfléchir. Car vous devrez en présenter ce soir au dîner, lorsque j'annoncerai officiellement votre renvoi. Et croyez-moi, il sera dans votre intérêt de présenter des excuses sincères. »

Je sortis du bureau de la directrice et me rendis avec amertume dans la salle de classe. Le début de la leçon m'empêcha de parler à mes camarades, aussi attendis-je la récréation pour leur parler. Mais quand la cloche sonna, la directrice était devant l'entrée de la salle de classe, et chuchota quelques mots à Mrs Blythe. Celle-ci se tourna vers moi d'un air sévère et choqué.

« Je pense que vous devriez rester avec moi pendant cette récréation, mademoiselle » dit Mrs Blythe.

Certaines de mes amies avaient entendu ces mots, et me regardèrent avec surprise et inquiétude : j'avais déjà été absente après le déjeuner sans pouvoir leur dire pourquoi, et cette fois j'étais retenue pendant la récréation. Helen et Jane voulurent rester pour savoir ce qui m'arrivait, mais Mrs Blythe et la directrice n'eurent aucun mal à les dissuader de traîner dans la salle. Malgré la menace de Scylla, la crainte des punitions de Blackmoor Park semblait encore tenace chez elles, en particulier pour Helen qui n'avait

apparemment pas éprouvé les visions monstrueuses de Scylla.

« Une élève renvoyée de Blackmoor Park, dit Mrs Blythe après le départ de la directrice et des élèves encore présentes, quel scandale... J'aurais cru que cette sotte prétentieuse de Deborah Whitman serait renvoyée bien avant vous ; mais si vous l'êtes, c'est que ce que vous avez fait est impardonnable aux yeux de Madame la directrice, et ce qu'elle ne pardonne pas, je ne le pardonnerai pas non plus ! »

Je n'écoutai que distraitement son sermon, en me disant qu'elle ne devait même pas savoir pour quel motif exact j'étais renvoyée, et que dans ces conditions, je n'avais que faire de son absence de pardon, alors qu'elle-même ignorait ce qu'elle ne pardonnait pas.

Ce fut alors que Mrs Langley entra dans la salle de classe, ses livres à la main, pour préparer sa leçon de français.

« Ah, veuillez m'excuser, Mrs Blythe. Vous êtes occupée avec Miss Mac Tavish ?

– Peut-être n'êtes-vous pas encore au courant, répondit Mrs Blythe, mais Miss Mac Tavish vient d'être renvoyée de Blackmoor Park. Madame la directrice m'a chargée de la tenir à l'écart de ses camarades, afin de s'assurer que son comportement scandaleux ne pourra plus déteindre sur elles. »

Mrs Langley me jeta un regard surpris. Puis, après avoir réfléchi quelques secondes, elle se tourna à nouveau vers Mrs Blythe.

« Je vous remercie de m'avoir prévenue. Voulez-vous que je prenne le relais ? Je dois de toute façon préparer ma leçon de français, je vais la surveiller.

– Vous me rendriez un grand service, ma chère. Et faites-lui bien comprendre ce que risque une *lady* qui se comporte mal dans la vie.

– Je n'y manquerai pas. Bonne journée, Mrs Blythe. »

Quand nous fûmes seules dans la salle de classe, Mrs Langley s'empressa de me demander ce qui se cachait réellement derrière ma conduite « scandaleuse » et mon renvoi. Je n'eus d'autre choix que de lui expliquer mon idée sur le portrait de Sylvia Deterling, la scène du réfectoire, et ce qui s'était ensuivi.

« Vous avez pris des risques inutiles, me dit-elle. Il était évident que la directrice n'afficherait pas une telle monstruosité, même

recouverte par un voile. Il y aurait eu trop de risque d'attiser les curiosités, ou que le personnel de ménage s'en rende compte en dépoussiérant le tableau et fasse circuler des rumeurs.

– Je pense que vous avez raison... Mais je ne pouvais pas m'empêcher de le faire, ni de dire son fait à la directrice quand elle n'a encore une fois parlé que de la réputation de Blackmoor Park School alors que Scylla nous met toutes en danger...

– Vous n'espérez tout de même pas qu'elle vous croie. Soit elle n'est pas au courant et c'est alors au-delà de sa compréhension, soit elle l'est et elle fera tout pour nier. Dans les deux cas, vous n'aviez aucune chance.

– Et maintenant, je suis renvoyée. Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou non. Quand je pense que ce matin même, nous discussions justement de la possibilité de faire exprès de nous faire renvoyer pour échapper à Scylla et à son influence sur Blackmoor Park...

– Tout à fait entre nous, je pense qu'après avoir menacé de renvoyer les élèves hystériques, Madame la directrice s'est sûrement sentie obligée d'en renvoyer réellement une dès que possible pour faire un exemple, et montrer à toutes les autres qu'elle ne plaisantait pas. Si cela n'avait pas été vous, cela aurait été quelqu'un d'autre.

– Vous avez sans doute raison... Le problème est que, comme je le disais ce matin, quitter Blackmoor Park ne va pas forcément me libérer de l'influence de Scylla, et même si c'est le cas, cela n'aidra pas non plus mes amies, qui resteront ici à la merci des monstres et de la magie. Je vous en prie, Mrs Langley, quand je serai partie, aidez-les du mieux que vous le pourrez pour les protéger contre Scylla.

– Je ferai de mon mieux pour arrêter l'influence de Scylla sur cet établissement, soyez-en assurée. De votre côté, faites très attention à vous. Quand vous serez rentrée chez vous, si vous constatez d'autres phénomènes surnaturels, n'hésitez pas à m'en parler dans une lettre. Le courrier des enseignantes n'est pas relu, contrairement à celui des pensionnaires. »

La cloche marquant la reprise des leçons sonna, et Mrs Langley dut reprendre son masque d'enseignante tandis que les autres élèves

reprenaient leur place dans la classe. La leçon se déroula normalement, puis Mrs Langley nous libéra. À la sortie de la classe, d'autres enseignantes vinrent m'encadrer étroitement, et je devinai que mon renvoi était désormais connu de toutes, il ne restait plus qu'à en informer les élèves. Ces dernières hésitèrent à m'aborder en me voyant entourée d'enseignantes, et se contentèrent de me jeter à nouveau des regards inquiets et interrogatifs. Seul celui de Deborah était calme, et je crus même y discerner une pointe d'admiration.

Incapable de parler aux autres de mon renvoi, je dus me contenter de me laisser conduire vers le réfectoire. Je savais que la directrice allait annoncer l'événement, et ce fut sans surprise que je l'entendis prendre la parole :

« Mesdemoiselles, je vous avais prévenues ce matin que les comportements déviants à Blackmoor Park seraient immédiatement sanctionnés d'un renvoi. Certaines d'entre vous pensaient peut-être qu'il s'agissait d'une menace en l'air, voici la preuve que ce n'est pas le cas. Miss Elisabeth Mac Tavish a été renvoyée tout à l'heure pour son comportement inqualifiable. Cette demoiselle a osé déranger le réfectoire et profaner l'hommage qui y est rendu à votre regrettée camarade Sylvia Deterling. Et lorsqu'elle a été sommée de s'en expliquer, au lieu de présenter des excuses pour sa conduite comme toute jeune *lady* convenable aurait dû le faire, elle s'est permis d'insulter notre école et moi-même, dans des termes que je n'ose rapporter tant l'hystérie y transparaissait. Miss Mac Tavish, vous devez maintenant présenter vos excuses à vos camarades et à Blackmoor Park School, comme nous vous en avions prévenue. »

Tous les regards se tournèrent vers moi, et la directrice me fixa sévèrement, attendant de moi des excuses immédiates.

« Je suis désolée » dis-je.

Le regard de la directrice se radoucit un peu.

« Je vous présente mes excuses, ajoutai-je, je n'ai pas pu vous aider davantage et j'en suis vraiment désolée. Je prie pour que vous ne soyez pas seules face au monstre qui vous menace, et pour que la malédiction qui semble avoir frappé Blackmoor Park prenne fin. »

Si la directrice avait eu envie d'être indulgente en voyant que

j'acceptais de présenter mes excuses, cela ne dura pas longtemps. Mais il me fallait avertir les autres de ce qui se passait réellement à Blackmoor Park.

« Êtes-vous folle ? Taisez-vous et cessez ces divagations !

– Ce qui est arrivé à Susan n'était pas un accident, continuai-je. C'est la conséquence d'un sort qui lui a été lancé. Mais maintenant, la magie se retourne même contre ceux qui en ont fait usage et contre ceux qui n'ont rien eu à voir avec elle. Vous devez vous en méfier... »

Je m'interrompis, non pas parce que je n'avais plus rien à dire, mais parce que la directrice s'était jetée sur moi avec une baguette dont elle me cingla violemment le dos.

« Je déteste avoir recours à ce genre de méthode, dit-elle, mais si vous ne comprenez que la manière forte, je suis bien obligée de m'en servir ! »

Elle semblait folle de rage et chacun de ses coups me brisait le dos comme une brûlure. Toutes les élèves et les enseignantes regardaient la scène, et j'aperçus des frémissements devant la violence de ma correction, y compris parmi les enseignantes. Mais personne n'interviendrait dans une punition infligée par la directrice à une élève réfractaire.

Je dus implorer sa pitié pour qu'elle s'arrête. Elle retourna à sa place, la baguette toujours en main, me laissant courbée sous la douleur et incapable de parler.

« Je vous interdis de parler de magie, dit-elle. Et c'est valable pour tout le monde ici. La magie n'existe pas ; quant à la folie, je maintiens que ce n'est qu'une faiblesse d'esprit et qu'elle peut être corrigée par la discipline. Je n'aurai plus à m'en occuper dans votre cas, Miss Mac Tavish, mais je plains l'établissement qui devra reprendre cette mission. »

J'essayais de relever la tête, retenant difficilement mes larmes. Je voulais soutenir en face le regard de la directrice et lui faire comprendre l'injustice de ce qu'elle m'infligeait ainsi qu'à mes camarades. Mais rien ne semblait pouvoir émouvoir cette femme qui poursuivait son discours.

« Vous ne vous rendez pas compte de tous les efforts que nous consentons pour vous, mademoiselle. Ni de la chance que vous avez d'être corrigée de votre mauvaise conduite ici et maintenant. Au fond, qu'avez-vous reçu ? Quelques sermons et quelques coups, vous vous en remettez. Si vous n'aviez pas été punie ici, c'est au-dehors, en société, que votre insolence et vos divagations se seraient manifestées. Et le prix à payer en aurait été beaucoup plus lourd. Vous auriez été rejetée, exclue des cercles respectables et vos chances de faire un bon mariage seraient pratiquement réduites à néant. Et ce genre de chose est beaucoup plus difficile à effacer que quelques coups de baguette. Nous vous donnons ici les moyens de vous amender avant que vos écarts ne deviennent impardonnables. Vous devriez nous en être reconnaissante et saisir votre chance, au lieu de persister dans vos folies hystériques. »

Elle posa sa baguette et fit un signe à l'intendante.

« En attendant, jusqu'à votre départ de Blackmoor Park, vous devrez continuer de respecter les règles de l'établissement, ou de vous attendre à être punie si vous ne le faites pas. J'ai toujours pensé que quelques privations du corps rendaient l'esprit plus affûté : Mrs Fraser, veillez à ce qu'elle ne soit pas servie. »

Mrs Fraser acquiesça avec un sourire. Cette femme devait prendre un malin plaisir à priver les élèves de nourriture, car comme la fois précédente, elle veilla étroitement non seulement à ce que les filles de cuisine ne remplissent pas mon assiette, mais aussi à ce que mes voisines n'aient aucun moyen de me faire passer de la nourriture pendant le repas.

Je terminai donc le dîner avec la faim au ventre, et une partie de moi-même voulut quitter le réfectoire et aller dormir le plus tôt possible pour oublier ma faim, mais quelque chose me retint quand j'entendis des éclats de voix venant de la directrice, et qui, pour la première fois aujourd'hui, ne m'étaient pas destinés.

« J'ai trouvé les portes de la cave ouvertes avant de me rendre au réfectoire, dit-elle à Mrs Fraser. Vous savez pourtant bien que je veux qu'elles soient toujours fermées et verrouillées.

– Je vous assure, madame, qu'elles étaient bel et bien fermées la

dernière fois que j'ai vérifié.

– Alors vous avez mal vérifié. Veillez à ce que cela ne se reproduise pas. La gabegie qui frappe Blackmoor Park a assez duré, et il est hors de question qu'elle s'étende à mon personnel. »

Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que je n'étais pas la seule à poser des problèmes à la directrice. Je me demandai si elle prendrait mieux la mesure de la menace si celle-ci se mettait à frapper les domestiques et les enseignantes ; ces dernières auraient peut-être moins de mal à la convaincre que des élèves dont personne ne prenait la parole au sérieux.

Lorsque je pus enfin m'asseoir sur mon lit, épuisée, j'eus la surprise de voir un morceau de pain tomber du ciel et atterrir à mes côtés.

« Tiens, mange un peu. »

Je relevai la tête, surprise d'entendre cette voix qui était celle de Deborah.

« Même la meilleure surveillance a une faille, dit-elle. Cette idiote de Mrs Fraser observait attentivement celles qui étaient à côté de toi, mais celles qui étaient un peu plus loin pouvaient faire ce qu'elles voulaient, tous les yeux étaient braqués ailleurs. Bon, le pain d'ici n'est jamais frais, mais ce sera toujours mieux que de ne rien manger du tout. »

Je le remerciai brièvement avant de porter le pain à ma bouche.

« Tu m'as surprise aujourd'hui, continua-t-elle. Je ne l'aurais pas cru, mais tu as le courage de défendre tes opinions, finalement. Dommage que ces opinions consistent en des idioties comme la magie : si seulement tu suivais la voie de la raison, cela te serait au moins utile. »

Elle se mit à rire.

« Être dans le groupe des petites saintes et finir par se faire renvoyer, quelle ironie tout de même... »

– C'est là que tu te trompes. Aucune d'entre nous n'a jamais prétendu être des petites saintes. Nous nous sommes regroupées pour nous protéger mutuellement contre la magie. J'avoue que ce n'a pas été des plus efficaces : j'ai l'impression que plus le temps passe, et

plus Scylla et ses pouvoirs deviennent puissants et incontrôlables...

– Voilà que tu baisses à nouveau dans mon estime, ça n'aura pas duré longtemps. C'est probablement la seule chose sur laquelle je peux être d'accord avec la directrice, mais la magie n'existe pas. Ce que vous avez vu, ce ne sont que des hallucinations induites par votre propre peur d'un monstre imaginaire. Tu peux partir de Blackmoor Park le cœur léger, personne ne sera victime de la malédiction de Scylla, pour la bonne raison que Scylla n'existe pas.

– Pourquoi persistes-tu à nier ? Pour ne pas reconnaître que c'est à cause de toi que Susan est dans cet état ? Ne crois pas que j'ai oublié ce que tu lui as fait. »

Elle poussa un soupir d'exaspération.

« Soyez gentils et voilà ce que ça donne. Je vais arrêter, puisque c'est ce que tu préfères. Ne crois pas que je vais te regretter quand tu auras quitté Blackmoor Park.

– Ne crois pas que je vais te regretter quand j'aurai quitté Blackmoor Park.

– Quel que soit l'établissement où tu iras après celui-là, j'espère que tu y feras preuve de plus d'originalité dans tes répliques. »

Vendredi 25 octobre 1878

Je me levai encore une fois l'esprit troublé. Je me remémorai avec peine les événements de la veille, me demandant pendant un instant si c'était la réalité ou un cauchemar, avant de me souvenir que j'avais bel et bien été renvoyée de Blackmoor Park School la veille.

Seul point positif à la situation, Scylla ne s'était pas manifestée dans mes rêves.

Peut-être qu'Elizabeth avait raison, finalement, et que nous faire renvoyer était la meilleure chose qui pouvait nous arriver. Peut-être qu'en quittant Blackmoor Park, je perdais tout intérêt aux yeux de Scylla.

En attendant, j'étais bel et bien renvoyée, et il me fallait me préparer à partir. Je récupérai dans l'armoire ma valise, que j'avais ouverte moins d'un mois plus tôt à mon arrivée, et mes affaires que je commençai à y entasser. Je regardai au passage les quelques robes que j'avais apportées de la maison, et que je n'avais pas eu l'occasion de porter, ayant dû me contenter de l'uniforme bleu terne de Blackmoor Park.

Je me demandai si je pouvais en porter une. Puisque j'avais été renvoyée la veille, je n'étais plus officiellement une élève de l'école.

Cependant je me ravisai. Plutôt que de tomber dans la provocation inutile comme Deborah, je devais employer le temps qu'il me restait à Blackmoor Park à m'assurer que mes amies ne restaient pas seules face à Scylla. J'enfilai donc l'uniforme bleu comme si de rien n'était, et me rendis au réfectoire pour le petit-déjeuner, attendant l'inévitable moment où on m'annoncerait mon départ.

J'eus la bonne surprise de retrouver Elizabeth devant le réfectoire.

« Elisa, me dit-elle, je n'ai pas eu l'occasion de te le dire hier, mais je suis vraiment navrée de ce qui t'est arrivé. Je ne sais pas si tu as fait exprès d'être renvoyée ou non, mais c'est toujours un drame de voir une amie quitter l'école.

– Je ne l'ai pas vraiment fait exprès, non... J'ai perdu mon sang-froid quand la directrice a préféré croire les préjugés qu'elle s'était faits sur moi plutôt que de m'écouter. Et maintenant, je ne sais pas si mon renvoi est une bonne chose, pour vous comme pour moi...

– Ne t'en fais pas. Je te tiendrai au courant de ce qui arrivera à Blackmoor Park après ton départ. Je ne sais pas encore comment, le courrier des élèves est relu et contrôlé par les enseignantes, mais j'essaierai de trouver un moyen...

– Demande à Mrs Langley. Le courrier des enseignantes n'est pas relu et elle a accepté de nous aider.

– Très bien... Si tu le dis... Maintenant nous devons y aller. »

Mais avant d'entrer, ce fut la directrice qui m'aborda.

« Miss Mac Tavish, vos parents m'ont appelée ce matin. Ils affirment ne pas pouvoir se libérer pour venir vous chercher aujourd'hui. Votre départ de Blackmoor Park est donc reporté à demain. Comme vous êtes renvoyée pour votre mauvaise conduite, je devrais vous demander de rester dans votre chambre afin de ne pas risquer que vous fassiez un mauvais exemple pour vos camarades. Cependant je répugne à encourager l'oisiveté, aussi préférerais-je que vous suiviez les leçons, sous étroite surveillance pour que le contact avec vos camarades soit évité au maximum. Pensez-vous être capable de le faire sans perturber la classe ?

– Je le ferai, madame.

– Bien. Mais si j'entends encore parler du moindre mot sur des histoires de magie ou d'autres absurdités, vous serez consignée dans votre chambre au régime sec jusqu'au moment de votre départ, est-ce clair ?

– C'est très clair, madame. »

Cependant, même si j'étais autorisée à continuer de suivre les leçons, on me fit vite comprendre que je n'étais plus vraiment une

élève de Blackmoor Park. Les enseignantes me firent signe de m'installer en bout de table, et quand commença le service de la mélasse qui nous servait de petit-déjeuner, Mrs Fraser remplit mon assiette à contrecœur, en ne se gênant pas pour me dire :

« Vous ne faites plus partie de cet établissement, et si ça ne tenait qu'à moi, votre part de nourriture serait supprimée pour faire des économies. Vous avez de la chance que Madame la directrice ait estimé qu'il serait mauvais pour sa réputation de vous faire sauter des repas alors que vos parents vont bientôt arriver. Remerciez-la pour sa générosité. »

J'avais beau chercher, je ne voyais pas où était la générosité là-dedans. Si cette femme avait estimé qu'il était meilleur pour son école de m'affamer, j'étais sûre qu'elle l'aurait fait.

« Allons, dit Mrs Fraser devant mon silence, vous êtes une ingrate. Comme toutes ces petites filles riches qui viennent ici en estimant que tout leur est dû, et qui n'ont pas la moindre idée de ce qu'endurent ceux qui doivent travailler dur pour vivre. Vous me dégoûtez. »

Je ne savais pas qui était la plus dégoûtée des deux après cette conversation. Maintenant que je ne faisais plus partie des élèves, Mrs Fraser se sentait le droit de déverser sur moi l'inimitié qu'elle n'avait pas le droit de manifester envers les élèves, qu'il fallait ménager tant que leurs familles payaient.

Je quittai le réfectoire pour me rendre en classe, en me demandant si les enseignantes allaient elles aussi faire ostensiblement la différence entre une élève normale et une élève renvoyée. Mais il devait davantage leur importer de continuer les leçons sans que mon renvoi ne perturbe la classe, car elles ne firent aucune remarque à ce sujet. Au contraire, elles avaient plutôt tendance à m'ignorer, ne m'interrogeant pas même quand elles appelaient plusieurs élèves, afin de faire comprendre mieux que par des remarques que je ne faisais plus tout à fait partie de la classe. Je ne pus m'empêcher de repenser aux leçons de musique, où Mrs Barrymore m'avait répété que j'étais une élève comme les autres et que je devais me considérer comme telle. À présent, tout le monde me montrait que c'était

l'inverse.

Ce fut avec des pensées amères que je regagnai le réfectoire pour le déjeuner, en me demandant si Mrs Fraser allait me reprocher tous les repas que l'on me servirait jusqu'à mon départ définitif de Blackmoor Park. Elle ne dit rien, mais son expression quand elle fit négligemment le service de mon assiette était éloquente.

Mon regard évita ceux de Mrs Fraser et des enseignantes, et fut ramené au portrait de Sylvia Deterling, la cause indirecte de mon renvoi. Le voile que j'avais retiré était à nouveau en place et recouvrait pudiquement le bas de la robe de Sylvia.

Sylvia n'avait pas de monstres à la place des jambes comme dans nos visions, mais je ne pouvais détacher mon regard et mes pensées d'elle, me disant toujours qu'elle était forcément pour quelque chose dans la malédiction de Scylla. À présent, j'allais quitter Blackmoor Park, et j'espérais que l'éloignement physique couperait les liens qui m'unissaient à la magie. Peut-être Sylvia avait-elle essayé de faire la même chose quand elle avait disparu de l'école.

Quelque chose me fit sursauter, et je crus d'abord que le voile noir avait bougé, alors que personne n'y avait touché et que je ne sentais pas de courant d'air dans la pièce.

Mais en regardant bien, je vis que c'était la forme peinte de Sylvia qui avait bougé. Son bras s'était déplacé, et montrait désormais quelque chose derrière elle.

Je détachai mon regard du portrait et parcourus des yeux mes camarades et les enseignantes, cherchant quelqu'un d'autre qui aurait vu le phénomène. Mais tout le monde restait calme, mangeant son plat avec autant d'appétit que possible devant sa piètre qualité. Peu de personnes relevaient la tête, et celles qui le faisaient ne montraient aucun signe de peur ou d'étonnement.

Je devais basculer encore une fois dans le monde de Scylla. Je me tournai vers Elizabeth, assise à quelques sièges de moi, observant les moindres détails de ses boucles blondes et de son agréable visage pour oublier Sylvia.

Mais le portrait n'en avait pas encore fini avec moi. Je vis Sylvia s'animer à nouveau, montrant avec insistance quelque chose derrière

elle, qui se détailla devant mes yeux comme les portes de la cave de l'école. Je me souvenais être passée devant elles de temps en temps : elles étaient au fond de la cour, au ras du sol pour faciliter les livraisons de charbon. Cependant j'ignorais quand ces livraisons avaient lieu, car j'avais toujours vu les portes fermées.

Je me demandai ce qu'il pouvait y avoir de particulier dans cette cave et pourquoi le portrait de Sylvia Deterling m'en montrait les portes. C'était peut-être l'endroit où se trouvait le moyen de se débarrasser de la malédiction de Scylla, ou c'était peut-être un nouveau piège.

Je pris cependant le parti de demander à mes amies si elles savaient ce qui se trouvait dans la cave.

« La même chose que dans toutes les caves, je suppose, répondit Jane. Du charbon, des outils et des bouteilles de vin réservées à la directrice et aux invités. Enfin, je n'en sais rien, les portes sont toujours fermées et Mrs Fraser y veille de près, comme elle veille à fermer toutes les salles où les élèves ne sont pas censées aller quand on n'en a pas besoin. Pourquoi cette question ?

– Pour rien... J'essaie juste de poser le plus de questions possible avant de ne plus pouvoir le faire...

– Comme tu veux, mais je ne vois pas à quoi cela peut t'avancer de savoir ce qui se trouve dans cette cave. »

Je ne répondis rien, ne sachant pas quoi dire, et je repris les leçons de l'après-midi, ayant à nouveau l'impression d'être un fantôme. Cette pensée me ramenait immanquablement au portrait de Sylvia Deterling et aux portes de la cave, dont je me demandais quel était leur rapport avec Scylla.

La directrice semblait cacher l'histoire de Sylvia. La directrice cachait également le contenu de la cave. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, et la cave n'était peut-être fermée que pour de simples raisons de sécurité ; mais si Sylvia désignait la porte de la cave, c'était que celle-ci avait quelque chose à voir dans son histoire.

Je passai le dîner sans nouvel incident, puis les élèves durent monter vers leurs chambres pour se préparer à se coucher. Je décidai de traîner les pieds encore une fois et de m'esquiver. Comme je

n'avais pas fait de vagues pendant cette journée, la surveillance autour de moi s'était un peu relâchée. L'heure tardive y était aussi pour quelque chose : si sévères fussent-elles, les enseignantes restaient des êtres humains et la fatigue commençait à se faire sentir, et elles n'avaient sans doute pas envie de gaspiller leur énergie à surveiller une future ex-élève qui ne faisait pas grand-chose de particulier, et dont le renvoi était de toute façon déjà annoncé. Je n'eus donc pas de mal à leur échapper, et à sortir dans la cour.

Le froid et la nuit dissuadaient beaucoup de gens de sortir à cette heure-là, et il ne devait y avoir que quelques domestiques que leurs tâches obligeaient à passer par la cour. Je m'assurai que personne ne se trouvait entre moi et les portes de la cave, et je m'y rendis tout droit. Elles étaient à mes pieds, peintes dans un vert fatigué et apparemment solidement verrouillées.

Sauf si Mrs Fraser, comme la directrice le lui avait reproché, avait encore oublié de les fermer.

Je saisis les deux poignées à pleines mains et tirai. Mais rien ne bougea. J'insistai en tirant plus fort, toujours sans résultat. Malheureusement pour moi, Mrs Fraser n'avait pas oublié son devoir ce soir. Je cherchai du regard un éventuel moyen de déverrouiller les portes, mais il n'y avait rien, du moins rien de visible dans cette obscurité.

Je décidai d'abandonner et de retourner vers ma chambre. Ce serait là ma dernière infraction au règlement de Blackmoor Park ; demain, je serais sûrement de retour chez mes parents.

Je rentrai à l'intérieur des bâtiments, profitant de la chaleur relative, et pris la direction de l'étage où se trouvait ma chambre.

Un rire se fit entendre derrière moi. Je me retournai en sursautant, me demandant si une autre élève m'avait surprise en train de traîner dans la cour.

Juste le temps de me dire que je me moquais bien d'être prise en faute, étant de toute façon renvoyée, je compris que quelque chose n'allait pas.

L'élève, une « petite » que je ne connaissais pas, se tenait devant moi dans une attitude un peu raide, à l'exception de sa tête qui

tombait devant elle. Quand elle la releva, je vis ses orbites vides et ensanglantées.

« Non !... »

Son rire macabre retentit à nouveau, et je constatai que deux autres fillettes la suivaient, ni mortes ni vivantes. Même si elles n'avaient plus de pupilles, elles tournaient toutes leurs têtes de cadavres vers moi et me cherchaient du regard.

« Ne m'approchez pas... »

Je courus vers les chambres, me moquant bien de ce qu'on pouvait en penser. Il n'y avait personne dans les couloirs, rien que moi et ces fillettes de l'enfer que Scylla m'envoyait. Je courus sans me retourner jusqu'à arriver dans ma chambre.

Les lumières étaient éteintes et je ne savais pas si Helen et Deborah étaient couchées. Cela n'avait pas d'importance. Je fermai la porte et glissai ma table de chevet de l'autre côté pour la bloquer. Je me blottis dans mon lit, me recroquevillant et écoutant les yeux grands ouverts, jusqu'à ne plus entendre les rires menaçants des cadavres qui marchaient, puis quand il n'y eut plus que le silence et mes propres respirations, je m'autorisai enfin à me détendre, et m'endormis sans savoir si le cauchemar continuerait demain.

Samedi 26 octobre 1878 (?)

Lorsque je me réveillai, la première chose que je ressentis fut une horrible nausée. J'attrapai mon pot de chambre, mais je ne vomis pas ; cependant la nausée continuait, oppressante. Respirant aussi profondément que je le pouvais pour chasser le malaise, j'enfilai à nouveau mon uniforme, en espérant que ce serait pour la dernière fois et que j'allais vite quitter le cauchemar de Blackmoor Park et de Scylla.

En me rendant au réfectoire, je croisai les enseignantes et les autres élèves, mais j'eus l'impression qu'il manquait quelque chose. Non pas quelqu'un, je reconnaissais tous les visages que j'avais l'habitude de croiser, mais même pour une école où aucun comportement original n'était toléré, je sentais qu'il manquait de la vie dans ce qui m'entourait. Les personnes qui m'entouraient bougeaient et se comportaient apparemment normalement, mais il y avait en elle quelque chose d'amorphe, une absence de tonus. Lorsqu'une « petite » passa devant moi pour arriver plus vite au réfectoire, je me demandai ce qui se passerait si je la poussais. Il me semblait qu'elle s'écroulerait et serait incapable de se relever.

Mais l'idée des fillettes mortes qui marchaient dans les couloirs la veille au soir me revint.

Je regardai autour de moi en me demandant si j'étais dans le monde de Scylla, ou dans le monde réel.

« Je suis dans le monde réel, murmurai-je pour moi-même, je suis dans le monde réel... »

Je m'en persuadai du mieux possible. Dans le cauchemar de

Scylla, j'étais seule face à des monstres qui m'attaquaient. Ici, les autres élèves et les enseignantes m'entouraient, et il n'y avait pas de monstres. Je fis donc en sorte de profiter du petit-déjeuner, même si la mélasse qui en tenait lieu était encore plus insipide que d'habitude.

Une autre chose m'étonnait : la directrice, si prompte la veille à me dire avec regret que mon départ de Blackmoor Park devait être reporté, n'avait rien à me dire cette fois. Je n'avais donc aucune idée du moment de son départ, si je pouvais rejoindre mes parents aujourd'hui ou si je devais donc encore attendre ici.

N'y tenant plus, et profitant du fait que nous étions sorties tôt du réfectoire, je partis à la recherche de la directrice, avant de me dire qu'elle devait être retournée dans son bureau. D'ordinaire, aucune élève ne se rendait spontanément chez la directrice, mais j'avais besoin de savoir, et je ne risquais rien d'autre qu'un nouveau sermon pour mon insolence.

J'arrivai devant la porte du bureau qui était fermée. J'y frappai, mais personne ne répondit.

« Madame la directrice ?... »

Je frappai une seconde fois, et j'entendis une voix me répondre. Même si je ne distinguais pas ce qu'elle disait, il me sembla que c'était la directrice qui disait « Entrez ».

J'ouvris donc la porte, et trouvai le bureau de la directrice dans le même état que le jour de mon renvoi, même s'il y avait quelque chose de plus grisâtre dans l'atmosphère. Me disant que c'était le temps maussade qui créait cette atmosphère particulière, je m'approchai lentement de la directrice, qui était assise à son bureau, penchée sur un papier sans m'accorder le moindre regard.

« Pardonnez-moi, Madame la directrice... Je voudrais juste savoir si vous aviez des nouvelles de mes parents, et si je dois quitter Blackmoor Park aujourd'hui... Je pense qu'il serait bon pour nous deux que je parte au plus vite... »

Bizarrement, je n'eus aucune réponse de sa part. La directrice était pourtant prompte à répondre quand une élève dépassait les étroites limites du règlement.

« Madame la directrice ? »

Elle se releva lentement, et je me dis que quelqu'un allait enfin me parler en face. Jusqu'à ce que je voie son visage.

Entre le chignon strict et la robe au col serré, le visage de la directrice n'avait plus grand-chose d'humain. Sa peau était aussi blanche que celle d'un cadavre, et pire que tout, la moisissure et les vers y avaient creusé de véritables trous, à travers lesquels j'apercevais de la chair pourrissante et des os jaunis. Ses yeux, ou plutôt les globes sans pupilles qui en tenaient lieu, se trouvaient à la hauteur des miens, mais j'ignorais s'ils me voyaient réellement.

Je repensai à Jane et à ce qu'elle avait vu au beau milieu de la salle de classe. Cette fois, c'était mon tour, à ceci près que je sentais que j'étais immergée bien plus profondément dans le cauchemar de Scylla que Jane n'avait pu l'être.

En ce moment même, Jane devait se rendre en salle de classe, n'ayant rien d'autre à affronter que les sévères demandes d'attention de Mrs Bordy, pendant que moi, j'étais dans le bureau de la directrice, et devant le cadavre mouvant de cette dernière.

Elle se leva lentement de son bureau et j'entendis la chaise tomber derrière elle sur le parquet. Elle n'eut aucune réaction à cet inacceptable désordre, et se contenta de marcher vers moi, ses mains décharnées et crochues tendues vers moi.

« Vous ne quitterez jamais... Blackmoor Park... Miss Mac Tavish... »

Je me reculai, cherchant derrière moi la porte du bureau, que j'ouvris avant de sortir prestement du bureau. Je refermai la porte derrière moi, en espérant que le cadavre de la directrice serait incapable d'ouvrir la porte de son propre bureau, ou du moins que cela suffirait à la ralentir.

La moindre seconde pouvait m'être précieuse, c'était une seconde de plus pour m'échapper, non pas encore de Blackmoor Park, mais du cauchemar de Scylla. Mrs Langley me revint à l'esprit, avec ses mots destinés à nous aider : penser à quelque chose qui me reliait au monde réel.

En ce moment, tout me reliait au monde réel. J'étais prête à subir n'importe quoi à Blackmoor Park, si c'était la véritable école et non

pas ce reflet atrocement déformé que je voyais.

Il n'y avait plus personne dans les couloirs. Ceux-ci n'avaient plus rien à voir avec ceux que j'avais connus : les tapisseries, sans grande élégance mais impeccables dans l'école que je connaissais, étaient maintenant couvertes de sang séché, comme si on les avait aspergées du produit de dizaines de terribles sacrifices. Je pris instinctivement le chemin de ma salle de classe en espérant me rapprocher d'une présence humaine.

Mais je ne trouvais rien. Quand j'approchai enfin de la porte de la salle, je m'arrêtai net en voyant, clouées sur la porte et sur les murs tout autour, les poupées macabres que j'avais aperçues dans un autre de mes cauchemars. Elles étaient identiques à la dernière fois, et les énormes clous qui les retenaient à la porte et aux murs les immobilisaient et me laissaient tout le temps de contempler l'horreur de leurs visages difformes et de leurs vêtements ensanglantés.

Je crus devenir folle en voyant l'une d'entre elles bouger. Quelle que fût la créature qui les avait cloués là, elle ne les avait pas rendues inertes pour autant, et je vis des yeux de porcelaine et de verre souillés de sang se tourner vers moi. J'ignorais si elles me voyaient réellement ; mais pour ma part, je ne voyais qu'elles, et leur sourires hideux et immensément larges semblaient se moquer à l'unisson de ma terreur.

« Ce monde est ainsi... »

J'entendis une voix enfantine dans ma tête. Je ne savais pas si elle venait des poupées ou si mon imagination travaillait à rendre cette vision encore plus horrible qu'elle ne l'était, pour me faire plonger tout à fait dans la folie.

« Ici, ce qui est mort et ce qui n'a jamais vécu s'anime à jamais. Et ce qui vit n'a pas d'autre choix que de se laisser entraîner dans l'éternité de l'oubli.

– Non ! Jamais !

– Tu n'as pas le choix, Elisa. Scylla t'a choisie, maintenant tu ne peux que rester ici. Tu n'y souffriras pas, comme elle l'a promis. Abandonne tout espoir, accepte ton sort. Tu deviendras comme nous, plus rien ne t'atteindra... »

Les tentations macabres de Scylla me revinrent en tête, toujours plus insistantes. Scylla voulait donc que je fasse partie de son monde, que je devienne une poupée sanglante ou je ne sais quelle autre créature de cauchemar.

D'autres rires se firent entendre, mais cette fois, j'en perçus l'origine. Ils étaient derrière moi. Je me retournai et vis à nouveau les fillettes zombies qui m'avaient poursuivie la veille au soir.

« Elles ne s'arrêteront pas, continua la voix. Elles sont chez elles ici, elles en connaissent les moindres recoins, et elles ne cesseront pas de te poursuivre jusqu'à ce que tu fasses toi aussi partie de ce monde. »

Pour moi, c'était hors de question. Je devais m'échapper de ce cauchemar. Et pour commencer, je devais m'éloigner de ces fillettes mortes et de ces poupées à la voix désincarnée.

Je m'enfuis à travers les couloirs, entendant encore la voix qui se moquait de moi :

« Cours si cela t'amuse, Elisa ! Tu t'en lasseras avant nous ! »

Les couloirs et les salles aux murs sombres et ensanglantés se succédèrent devant moi. Au bout de quelques virages et de quelques portes, je n'étais plus sûre du tout de l'endroit où j'étais ; j'avais pourtant un sens convenable de l'orientation, et après quelques semaines à Blackmoor Park, j'estimais connaître l'emplacement des lieux importants de l'établissement. Mais dans ce reflet déformé, chaotique, les salles et les couloirs n'étaient plus tout à fait à leurs emplacements habituels ; et, plus pressée de mettre de la distance entre moi et les cadavres marchants que de savoir exactement où j'étais, je fus surprise de me retrouver finalement dans le réfectoire.

Si Mrs Fraser avait été là, elle aurait hurlé en voyant dans un tel état le lieu qu'elle semblait s'appliquer à tenir en ordre. Les tapisseries étaient arrachées et couvertes de sang, les tables bousculées et grossièrement rassemblées autour de l'estrade qui supportait, dans le monde réel, la table maîtresse, celle où seules les enseignantes et la directrice avaient le droit de s'asseoir.

Ici, la table de la directrice, encore plus trempée de sang que le reste du réfectoire, ressemblait à un autel où on aurait perpétré des

rites macabres. Des assiettes et des bols épars y demeuraient, remplis d'une viande rouge qui dégageait une odeur épouvantable. Mon intuition me souffla que c'étaient des restes humains qui trônaient sur cette table, destinés à servir de repas à Scylla ou à une autre créature monstrueuse qui hantait son monde.

Je me retournai et m'écartai de la table, mais ce ne fut que pour me retrouver face au portrait de Sylvia. Même si tout ce qui l'entourait était déformé par le cauchemar de Scylla, il trônait à la place exacte qu'il occupait dans le monde réel. Je me demandai s'il était là pour faire le lien entre les deux mondes ; et si c'était le cas, je pouvais peut-être l'utiliser pour faire le chemin à l'envers, et retourner dans le Blackmoor Park que je connaissais.

Le voile noir, tout comme celui que j'avais retiré et qui m'avait valu mon inutile renvoi, était déployé devant le portrait de Scylla et en cachait le bas. Je pris le parti de le retirer encore une fois, et de regarder ce qui se trouvait derrière. Dans ce monde, je n'avais plus rien à perdre : il n'y avait plus personne pour me punir, et ma vie était déjà en danger avec les fillettes mortes à ma poursuite, qui pouvaient d'ailleurs entrer dans le réfectoire à tout moment.

Rongé par les mites ou par d'autres insectes monstrueux, le voile se déchira presque instantanément entre mes mains. Juste le temps de le jeter à terre de dégoût, et je levai à nouveau les yeux sur le portrait.

Il n'avait rien à voir avec ce que j'avais vu au réfectoire le jour de mon renvoi. Le haut de l'uniforme de Blackmoor Park était toujours le même, mais dès qu'on descendait un peu au-dessous de la ceinture, la jupe devenait tachée, déchirée, et des chiens et des serpents monstrueux en sortaient, leurs têtes pointant de manière grotesque entre les pans déchirés de la jupe de Sylvia.

Dans ce monde, il n'y avait pas de faux-semblants : Sylvia Deterling, qui qu'elle fût, ne cachait pas son lien avec Scylla. Elle était peut-être même l'incarnation de Scylla.

Et si son véritable portrait trônait au milieu du réfectoire, cela devait signifier qu'elle était ici, quelque part, en train de m'observer à travers les yeux de son portrait, ou de ceux des poupées macabres ou des fillettes mortes qui étaient à ma poursuite.

Celles-ci se rappelèrent à mon souvenir quand j'entendis leurs rires de l'autre côté des portes du réfectoire. Je regardai autour de moi : la seule autre porte était la porte de service, celle par laquelle Mrs Fraser et les filles de cuisine entraient et sortaient pour apporter et retirer les plats.

Je courus vers cette porte, tirillée entre la peur des fillettes derrière les grandes portes et les horreurs que je pouvais encore découvrir de l'autre côté, dans ce qui devait être les cuisines de l'enfer.

« Au secours... Que quelqu'un vienne m'aider... »

L'image d'Elizabeth s'imposa dans mon esprit. Plus tôt, dans le monde réel, j'avais concentré mon esprit sur Elizabeth pour en chasser Sylvia. Peut-être que si je me concentrais suffisamment, le souvenir d'Elizabeth, et de la tendre amitié qu'elle m'avait inspiré depuis mes premiers jours à Blackmoor Park, me permettrait de retourner dans la réalité et d'échapper à toutes ces horreurs.

« Elizabeth... aide-moi ! »

Je me représentai Elizabeth, sa silhouette gracieuse que même l'uniforme ne parvenait pas à déparer, ses boucles blondes comme l'or coiffées en anglaises et ses grands yeux bleus qui semblaient toujours pénétrer mes pensées. Je tentai de l'imaginer comme si elle se tenait devant moi, et que je n'avais plus qu'un pas à faire pour la rejoindre et sortir du monde de Scylla.

« Elizabeth !

– Te voilà donc, me répondit-elle. Sorcière. »

Moi qui voulais la serrer dans mes bras, je m'arrêtai net, figée par ces quelques mots. Une telle insulte, aussi blessante, semblait horriblement déplacée dans la bouche d'Elizabeth.

Je reculai, redoutant d'avoir encore une fois affaire à un cauchemar créé par Scylla.

« Qui es-tu ?

– Ce serait plutôt à moi de poser la question. Qui es-tu, toi qui touches à la magie au point de te laisser aller à la folie ? Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi.

– Non !... Elizabeth, si c'est bien toi, ne me laisse pas ! C'est

maintenant que j'ai le plus besoin de mes amies. »

Elle fit la moue.

« Mais je ne suis pas ton amie. Tout le monde le croit, et tout le monde est assez naïf pour me faire confiance. Je vous ai fait croire que j'étais avec vous pour mieux mettre fin à votre pratique impie. Qui a dénoncé Susan et toi en premier, à ton avis ?

– C'est toi ?... Non, je n'arrive pas à le croire...

– Vous vous opposiez à toutes les règles de Blackmoor Park et à toutes les convenances de la bonne société, et vous refusiez de vous considérer comme coupables, il fallait bien que quelqu'un vous dénonce... La seule erreur que j'ai commise, c'est de m'adresser en premier lieu à Mrs Langley, qui a cru à la magie et qui a décidé de prendre votre parti. Mais ce n'est qu'une question de temps, je vais m'arranger pour que Madame la directrice sache à quoi se consacre sa nouvelle enseignante de français.

– Non ! Je t'en prie, ne fais pas ça ! Où est l'Elizabeth que je connais ?

– Elle n'existe pas puisque tu ne me connais pas. Adieu, sorcière. »

L'image d'Elizabeth disparut, me laissant seule avec le cauchemar de Scylla et mes propres illusions perdues. Je voulais me persuader que c'était Scylla qui parlait par sa bouche pour me faire désespérer et m'empêcher de retourner dans le monde réel, mais au fond de moi, une pensée me piquait comme un aiguillon, celle que c'était bien Elizabeth qui venait de se dévoiler telle qu'elle était réellement. Deborah avait pourtant parlé de son hypocrisie, mais son attitude par ailleurs ne m'avait pas disposée à la croire. Et je découvrais maintenant, alors que j'avais le plus besoin d'espoir, qu'elle avait certainement raison.

« Il n'y a donc personne qui peut m'aider ici ?

– Elisa ! »

Ce n'était plus la voix d'Elizabeth cette fois, mais celle d'Helen. Et elle ne traduisait aucun mépris pour moi, seulement la même angoisse que celle que je ressentais.

« Helen ! Où es-tu ?

– Dans la cuisine ! Viens vite, nous sommes toutes là ! »

Je me demandai ce que ce « toutes » signifiait, mais les fillettes mortes grattaient avec insistance aux grandes portes du réfectoire, et face à elles, la perspective de retrouver des visages familiers et non corrompus m’attira sans hésiter vers la porte de service. Je marchai le plus vite possible, essayant de ne pas regarder les murs toujours aussi maculés de sang et les gravures macabres qui l’ornaient, où je crus distinguer des squelettes en robes de bal ou dans des tenues traditionnelles.

« Helen !

– Par ici, Elisa ! »

J’ouvris enfin une porte, et entrai dans une petite pièce qui devait correspondre à une des réserves de la cuisine. Helen, Deborah, Jane et Marjorie étaient là et faisaient toutes face à la porte. Je me demandai si c’était parce qu’elles m’attendaient, ou pour ne pas regarder les étranges jambons rouges qui pendaient au fond de la salle, et qui étaient peut-être des restes humains comme dans la vision que Marjorie avait eue au réfectoire.

Comme Helen l’avait dit, elles étaient toutes là. Toutes celles que je savais être au courant de la magie de Scylla, sauf Elizabeth qui avait révélé qu’elle n’était pas des nôtres, et Susan qui était à l’hôpital, souffrante, peut-être déjà morte. Je lisais sur leurs visages la même terreur que moi. Seule Deborah ne montrait rien, et semblait attendre que la plaisanterie prenne fin.

Même dans ce monde de cauchemar où toutes les règles que nous connaissions n’existaient plus, Deborah gardait son aplomb et son air de mépris pour tout ce qui l’entourait. Je me demandai si je devais la féliciter pour son courage ou la blâmer pour son inconscience.

« Elisa... dit Marjorie. Alors tu as été piégée dans le cauchemar de Scylla, toi aussi. »

Je hochai tristement la tête, et racontai comment, à mon réveil, j’avais cru être encore dans le Blackmoor Park réel, et comment le doute m’avait ensuite envahie, jusqu’à ce que le cadavre ambulante de la directrice me révèle que c’était le monde de Scylla. Je décidai de passer sous silence ma tentative de retrouver le chemin de la réalité et

la trahison d'Elizabeth. Même ici, Deborah risquait de ne pas s'empêcher de dire « Je vous l'avais bien dit » et c'était la dernière chose que j'avais envie d'entendre.

« Nous devons encore pouvoir sortir, dis-je. Faisons comme l'a conseillé Mrs Langley, concentrons-nous sur quelque chose qui nous retient dans le monde réel, et essayons de refaire le chemin dans l'autre sens ! »

Jane, Helen et Marjorie acquiescèrent, mais en ayant l'air de se demander sur quoi se concentrer. Je me posais d'ailleurs la même question. J'avais envisagé qu'Elizabeth serait mon phare, mais il n'était plus question de penser à elle à présent. Mais Deborah affichait toujours son air de mépris.

« Arrêtez un peu avec ça » dit-elle.

Son incrédulité bornée commençait à me faire perdre patience. Dans le monde difforme et dangereux de Scylla, les bonnes manières n'avaient plus d'importance ; après la frayeur et le désespoir que j'avais éprouvés, tout ce qu'on m'avait inculqué me semblait dérisoire, et s'il fallait frapper Deborah pour la faire taire ou lui faire comprendre qu'elle avait déjà largement dépassé les limites, je me sentais prête à le faire.

« Es-tu aveugle, ou le fais-tu exprès ? Ne vois-tu pas où nous sommes ? Ce n'est plus une hypothèse qu'on échafaude et dont tu pouvais te moquer en disant qu'elle n'est pas possible ! Le monde de Scylla est ici, autour de nous ! C'est réel ! Comment peux-tu penser le contraire ? Crois-tu vraiment que si tu soutenais contre vents et marées que le feu n'existe pas, il ne te brûlerait pas ? »

Mais encore une fois, je ne parvins qu'à lui arracher un regard condescendant.

« Le feu existe. Mais ça, non. Ce n'est qu'une hallucination collective. J'avoue que j'ai eu la faiblesse de m'y laisser emporter à cause de votre hystérie autour de moi, mais je n'y resterai pas longtemps. Les illusions ne sont rien d'autres que des illusions, et celle-ci disparaîtra comme toutes les autres. Elle aurait peut-être même déjà disparu si vous n'étiez pas assez bêtes pour prendre tout cela au sérieux. »

Je me retins difficilement de la frapper, excédée par son mépris obtus. Cela m'aurait sans doute permis de me défouler alors que tout ce qui m'entourait jouait avec mes nerfs, mais je me dis qu'à part cela, me battre n'aurait aucune utilité. Je risquais juste de me blesser et de devenir encore plus vulnérable face aux monstres qui se cachaient partout autour de nous, tandis que cela n'aurait aucun effet sur Deborah, sinon de la faire encore plus gloser sur le fait que je n'étais qu'une idiote et que je n'avais que la violence pour tout argument. Et il était inutile de lui faire remarquer que son seul argument à elle, consistait à traiter ses contradicteurs d'idiots naïfs.

« Très bien, dis-je en me forçant à me calmer. Puisque tu es persuadée que ta méthode est la bonne, essaie-la, et nous verrons bien qui sort de cet endroit en premier.

– C'est bien ce que j'ai l'intention de faire. Et je n'ai aucun doute sur le résultat. »

Je me demandai un instant si elle allait enfin ravalier son orgueil en constatant que le monde de Scylla ne disparaissait pas, mais il y avait plus urgent : quitter ce cauchemar et aider mes amies à faire de même.

« Ne faisons pas attention à elle. Nous devons trouver quelque chose qui compte suffisamment pour nous pour nous ramener dans le monde réel. Quelque chose que nous aimons. Mrs Langley disait que cela pouvait être n'importe quoi du moment que nous y tenons assez... »

Mais après la trahison d'Elizabeth, j'étais moi-même un peu dépourvue d'idées. Depuis que j'avais entendu parler de ce moyen de quitter le monde de Scylla, la pensée qu'Elizabeth serait mon moyen de sortir s'était imposée naturellement, et je n'en avais pas envisagé d'autre. Je pensai à Susan, mais j'ignorais si elle était encore en vie, et je craignais qu'un tel doute ne m'empêche de quitter le cauchemar où j'étais plongée.

Puis une autre pensée me vint. Mrs Langley. Depuis qu'elle avait soupçonné nos pratiques magiques, Mrs Langley avait toujours tout fait pour nous aider. N'importe quelle autre enseignante, en apprenant que ses élèves touchaient à la magie, les aurait punies

sévèrement, mais elle avait pensé en premier lieu au danger que Scylla et sa magie faisaient peser sur nous, et à la manière dont elle pouvait nous en protéger.

Si quelqu'un pouvait nous aider à sortir de l'horreur où nous étions plongées, c'était bien Mrs Langley. Je me concentrai donc sur elle en essayant de me rappeler tous les conseils qu'elle nous avait prodigués, les moments où elle avait écouté les récits de nos visions sans crier à l'hystérie comme la directrice, mais en pensant avant tout aux jeunes filles en danger qu'elle devait aider. Comme je l'avais fait pour Elizabeth un peu plus tôt, j'essayai de me représenter devant moi la jeune enseignante en robe noir de deuil, son doux visage mélancolique surmonté d'un chignon strict, sa manière qu'elle avait de nous regarder sans juger quand nous lui parlions de la peur que Scylla faisait naître en nous. Elle était l'antithèse parfaite du cauchemar de Scylla. Mon dernier espoir pour m'en sortir.

Les visages de mes amies près de moi se troublèrent, puis la réserve-boucherie autour de nous, et je crus que quelque chose m'avait assommée. J'eus l'impression, sans en être vraiment sûre, de pousser un cri, mais en l'oubliant seulement quelques secondes après, comme lors d'une terreur nocturne.

Lorsque j'ouvris les yeux, le plafond blanc et le lustre de l'infirmerie de Blackmoor Park se dessinèrent devant moi. Il y avait de la lumière, et ni le plafond ni les murs ne présentaient la moindre trace de sang ni la moindre décoration macabre.

Je me levai. J'étais assise sur un matelas qu'on avait sans doute apporté à la hâte avec d'autres, car je n'étais pas la seule dans l'infirmerie. Jane, Marjorie, Deborah et Helen étaient étendues inconscientes autour de moi. Parce qu'elle était la plus jeune ou parce qu'elle avait été la première à s'évanouir, Helen était couchée sur le lit spartiate de l'infirmerie tandis que les autres s'entassaient sur les matelas.

La sensation de nausée et d'angoisse s'était dissipée, et je sentis que j'étais de retour dans le monde réel. En voyant les autres allongées, je compris que comme lors des visions des jours précédents, seuls nos esprits étaient dans le cauchemar de Scylla, nos

corps demeurant ici à Blackmoor Park. J'ignorais si c'était une bonne nouvelle, mais je me dis que cela devait en être une : nos corps, au moins, se trouvaient où ils devaient être, et nos âmes avaient alors encore un moyen de revenir.

La porte s'ouvrit d'un coup et Mrs Langley entra dans l'infirmerie.

« Miss Mac Tavish ! Je savais bien que j'avais entendu du bruit. Vous êtes réveillée ? Que s'est-il passé ? »

Je lui demandai d'abord depuis combien de temps nous étions inconscientes.

« Depuis ce matin. Voyant que plusieurs élèves manquaient à l'appel, la directrice et les enseignantes sont montées dans les chambres pour vous tirer du lit, avant de se rendre compte que vous ne réagissiez pas du tout... La directrice vous a fait transporter toutes ensemble à l'infirmerie, et à l'heure qu'il est, elle doit se demander comment passer cette histoire sous silence, pour ne pas affoler vos parents et ceux de vos amies.

– Et Elizabeth, où est-elle ?

– Elizabeth Hartley ? Elle va bien, elle doit être en classe à l'heure qu'il est. Il ne lui est rien arrivé de particulier, sinon que je l'ai entendue dire pendant la récréation qu'elle ne voulait pas s'approcher de l'infirmerie car elle craignait que ce soit contagieux, et qu'elle conseillait aux autres élèves de faire de même tant que l'on ne saurait pas de quoi il s'agit. »

Cela pouvait passer pour un conseil amical destiné à protéger les élèves innocentes, mais après ce que j'avais vu, je voyais là un coup de poignard dans notre dos de la part d'Elizabeth, qui s'appliquait à nous isoler pour de bon maintenant que toutes celles qui avaient côtoyées la magie de Scylla étaient clairement identifiées au sein de l'école.

Mais Elizabeth était le cadet de mes soucis. Les autres étaient toujours à l'intérieur du monde de Scylla, et je devais les sortir de là. Je racontai donc à Mrs Langley tout ce qui m'était arrivé, depuis le moment où j'avais cru me lever et me rendre au réfectoire normalement, jusqu'à notre réunion dans la réserve-boucherie, notre

tentative désespérée de quitter ce cauchemar, et ma fuite réussie grâce à son image que j'avais évoquée.

« Vous vous en êtes très bien sortie, me répondit-elle, mais j'ai bien peur que ce ne soit que provisoire. Vous êtes restée très longtemps dans le monde de Scylla, et elle a eu le temps de vous imprégner. Il est fort possible que vous soyez très rapidement attirée à nouveau vers elle. »

Elle avait à peine fini de prononcer ces mots que la sensation de nausée me reprit. Je crus voir les murs de l'infirmierie s'agiter autour de moi comme si j'étais sur un bateau, alors qu'une voix d'outre-tombe semblait m'appeler à elle, même si aucun mot ne se distinguait.

« Non... Je ne veux pas retourner là-bas ! Aidez-moi, je ne dois pas replonger dans cet enfer, et mes amies veulent sortir de là elles aussi !

– J'ai bien peur que vous n'ayez plus guère de choix. Votre seul espoir, c'est de vaincre Scylla dans son monde. Si vous y parvenez, vous pourrez vous échapper définitivement.

– Mais comment ? Scylla est un monstre si puissant, je ne peux même pas échapper à son emprise maintenant...

– J'ai quelque chose qui peut vous aider. »

Mrs Langley fouilla dans sa poche et en tira une petite bourse de velours noir. Elle l'ouvrit et me montra à l'intérieur ce qui ressemblait à un morceau de parchemin portant des inscriptions illisibles.

« Mes amis ont répondu. Ils ont découvert une partie de la légende de Scylla que la tradition a occultée : après avoir maudit Scylla par jalousie et l'avoir transformée en monstre, Circé a eu des regrets en voyant quelle horreur elle avait créée. Elle a alors tenté de créer un talisman basé sur une formule magique pour la détruire, mais pour une autre raison, elle a été exilée sur son île avant de pouvoir l'utiliser. Ce qui se trouve là-dedans s'appelle le talisman de Circé, c'est la formule qu'elle voulait utiliser contre Scylla. Prenez-la avec vous et servez-vous-en... »

Les murs de l'infirmierie se remirent à tanguer, je me sentis

aspirée dans le vide, et je ne perçus que difficilement les derniers mots de Mrs Langley :

« C'est votre seul moyen de vous en sortir... »

Quand le monde cessa de s'agiter follement autour de moi, je me retrouvai allongée dans le reflet macabre de l'infirmierie dans le monde de Scylla, où des instruments chirurgicaux menaçants et ensanglantés reposaient juste à côté du lit. J'étais seule dans la pièce, il n'y avait aucune trace des autres.

Devinant que si elles n'avaient pas réussi à s'échapper elles aussi, elles devaient être encore près de la cuisine, je me levai, évitant soigneusement les instruments pointus de peur qu'ils ne se jettent d'eux-mêmes sur moi, et quittai l'infirmierie à la recherche de mes amies.

Ce n'était pas facile, les couloirs maculés de sang se ressemblaient tous et j'avais toujours le réflexe de détourner le regard pour ne pas voir tout ce sang. Alors que je continuais de chercher le chemin de la cuisine, des rires retentirent quelque part derrière moi, et je compris que les fillettes mortes ou les poupées macabres étaient à nouveau à ma poursuite. Je devais absolument retrouver mes amies avant que ces choses ne me rattrapent.

Je courus en essayant de repérer le chemin vers le réfectoire, prenant des couloirs dont je n'étais pas sûre qu'ils existaient dans le monde réel, jusqu'à ce que les portes du réfectoire se dressent à nouveau devant moi. Pensant approcher enfin du but, j'ouvris les portes en grand d'un geste vif.

Et je reculai.

Quelqu'un se tenait devant moi, semblant m'attendre, ou du moins attendre la première personne qui devait entrer. Et ce quelqu'un, c'était Susan. Du moins, je reconnaissais sa silhouette mince jusqu'à l'extrême, flottant dans un uniforme de Blackmoor Park défraîchi, et ses cheveux brun-roux qui tombaient sur ses épaules, mal attachés.

Il était étonnant de voir Susan dans cet état, elle qui soignait si bien son apparence d'habitude.

« Susan ? Que fais-tu ici, depuis quand es-tu dans le monde de Scylla ? »

Sa réponse ne fut qu'un son guttural alors qu'elle s'approchait de moi. Quand je vis son visage au milieu de ses cheveux ruisselants, je ne pus m'empêcher de pousser un hurlement.

Lorsque Susan avait été envoyée à l'hôpital, j'avais vu que sa peau avait été gravement brûlée sur certaines parties du corps, mais pas au niveau de son visage, ou très légèrement. Mais de ce que j'en voyais, la brûlure semblait s'être étendue partout, car son visage était rouge, crevassé et raidi par les brûlures, et je distinguai entre les mèches un œil laiteux où ne brillait plus aucun regard humain.

Susan était morte, ou du moins elle en était si proche qu'il eût mieux valu pour elle de mourir tout de suite. Dans ce monde de cauchemar, je devinais que Scylla devait la garder entre la vie et la mort pendant tout le temps qu'elle pouvait servir ses desseins maléfiques.

Et son dessein, pour l'instant, était de m'attraper. Je dus fuir devant celle que, depuis qu'Elizabeth avait révélé son vrai visage, je considérais comme ma meilleure amie, et qui avait désormais la forme d'un monstre au service de Scylla.

Les portes du réfectoire étant inaccessibles, je dus m'enfuir et prendre un autre couloir, sans savoir où aller et comment retrouver les autres. En poussant une porte, je me retrouvai dans la cour de l'école, éclairée par une lune blafarde dont les rayons passaient difficilement entre les branches des arbres.

Je pris le parti de ne pas trop m'approcher de ces derniers. Dans ce cauchemar où tout était destiné à nous faire peur ou à nous blesser, il était tout à fait possible qu'ils soient vivants.

Le portrait de Sylvia dans le réfectoire du vrai Blackmoor Park et les portes de la cave me revinrent en tête. Dans la réalité, ces portes étaient solidement fermées. Mais ici, peut-être étaient-elles ouvertes. Je me dis même qu'il était fort probable qu'elles abritent le repère de Scylla.

Je crispai ma main dans la poche de ma robe, et elle se referma sur du velours. Le petit sac que Mrs Langley m'avait donné, pour une raison ou pour une autre, m'avait suivie quand j'avais basculé de la réalité au cauchemar. C'était peut-être la clé qui me permettrait, ainsi

qu'à mes amies, de partir définitivement d'ici.

Quant à la serrure, ce devait être Scylla elle-même. Mrs Langley m'en avait avertie : pour échapper au monde de Scylla, je devais l'affronter.

Je me dirigeai vers les portes de la cave en rassemblant mon courage, et en essayant de me convaincre que quoi qu'il arrive, je ferais face à ce que je trouverais.

Je les vis ouvertes en grand, et une étrange odeur s'en dégageait. Je ne sentais pas de sang, comme dans les couloirs, mais une odeur de terre moisie et de quelque chose que je n'identifiais pas, mais qui ne présageait rien de bon.

Mais je n'avais pas le choix. Je franchis les portes et descendis dans la cave. Entre les tas de charbons, je distinguai une vieille porte de bois entrouverte, que je franchis avec la plus grande prudence et en ne lâchant plus le talisman dans ma poche.

« Elisa ! »

Je sursautai, tant je ne m'attendais plus à les revoir. Mais Jane, Marjorie, Helen et Deborah étaient toutes là. La pièce voûtée où nous nous trouvions était éclairée par un feu qui brûlait doucement au beau milieu de la pièce, reposant seulement sur quelques bûches et un peu de charbon. Et au fond, posée contre le mur, une grande caisse de bois vermoulu qui ne fermait plus se tenait, menaçante, et dégageait l'odeur que j'avais sentie en m'approchant des portes de la cave.

« Elisa ! dit Marjorie. Tu avais disparu d'un coup, et maintenant tu es à nouveau là ! Tu n'as pas pu échapper au cauchemar, alors ?

– Non, répondis-je, mais pendant le peu de temps que j'ai passé dans la réalité, j'ai récupéré quelque chose. J'espère que cela peut nous aider. Aucune de vous n'a réussi à partir, à part moi ?

– Aucune. Nous avons fait tout notre possible, mais rien n'a marché. »

Je me tournai vers Deborah, qui devait être incluse dans ce « nous », en espérant que l'échec de sa tentative l'avait enfin convaincue qu'elle n'avait pas affaire à une simple illusion. Elle dut deviner mes pensées, car elle dit sans que je ne lui demande rien :

« Cela ne veut rien dire... Il doit y avoir une explication logique à tout cela. Si j'y réfléchis encore un peu...

– Quand vas-tu enfin descendre de ton piédestal et regarder les choses en face ? Nous sommes toutes piégées ici, et toi et ta grande intelligence, vous l'êtes tout autant ! À présent, tu vas me faire le plaisir d'arrêter de te croire meilleure que tout le monde et de faire ce que nous faisons depuis le début : travailler ensemble pour trouver un moyen de sortir de là ! »

Un rire méprisant accueillit mes paroles. Mais pour une fois, elle ne venait pas de Deborah. Celle-ci et les autres étaient d'ailleurs toutes aussi surprises que moi, car celle qui riait était entrée dans la pièce sans que personne ne l'ait vue venir.

Dès que je la vis, je compris qui elle était. J'avais vu son portrait à chaque repas au réfectoire, que ce soit dans le monde réel ou dans celui-là.

C'était Sylvia Deterling. Et fidèle à son portrait dans ce monde, elle avait en guise de jambes des chiens et des serpents monstrueux, sur lesquels elle avançait étrangement, glissant plus qu'elle ne marchait.

« Regardez-moi ces deux idiots, dit-elle. Vous avez tort toutes les deux. Toi car ceci n'a rien d'une illusion, et toi parce que vous ne pourrez pas en sortir comme cela. Cependant, vous avez peut-être un moyen de vous échapper, à une condition expresse : que vous m'aidiez. »

Le ton était amical, mais la demande était clairement un ordre.

« Qui êtes-vous ? demandai-je.

– Qui je suis ? Je pense que tu en as une idée. Je suis Sylvia Deterling, et comme vous devez le savoir, j'ai été élève à Blackmoor Park autrefois. Mes parents, comme les vôtres sans doute, m'avaient envoyée là-bas pour se débarrasser de moi. Je m'y ennuyais à mourir, et je pensais ne pas être à ma place là-bas, comme vous. Il y avait deux choses qui m'aidaient à tenir. La première était Matthew Tatley. C'était un jeune commis de cuisine avec qui j'avais fait connaissance, et nous étions devenus très amis, même si nous ne pouvions nous voir qu'en cachette, les enseignantes interdisant tout

contact entre les élèves et les domestiques. »

L'incident d'Anne me revint en mémoire à ces mots, et l'histoire de ce Matthew dont on avait déterré le cercueil ; et je me demandai si tout cela n'était pas lié.

« La seconde chose, continua Sylvia, fut le *Codex Scyllae* que je découvris un soir dans la réserve de la bibliothèque de l'école. Je n'avais encore jamais vu un tel livre, et il me procurait le meilleur moyen de m'échapper en pensée de l'étroitesse de Blackmoor Park et de ses règles. Jusqu'au jour où tout a basculé.

– Basculé ? »

Sylvia sortit de sa poche des feuillets froissés, dont la taille et le style de l'écriture laissaient entendre qu'ils venaient du *Codex Scyllae*.

« Ces pages sont les dernières du livre. Elles décrivent la manière d'invoquer Scylla. Après avoir utilisé un peu la magie pour semer le chaos dans Blackmoor Park et bousculer l'organisation rigide de l'école, j'avais envie d'aller plus loin. J'ai donc convaincu Matthew de tenter l'expérience avec moi. Nous espérions que cela donnerait une bonne leçon à ceux qui avaient essayé de m'imposer les leurs, mais les choses ont très mal tourné... »

Elle fit une pause, soupirant comme si le souvenir de cet événement lui était toujours douloureux.

« Scylla n'est pas apparue. Mais ce n'est pas le plus grave. Son invocation a malgré tout déchaîné les énergies infernales qui venaient de son monde. Elles ont tué Matthew sur le coup. Quant à moi, j'ai eu droit à un sort pire que la mort. »

Elle releva légèrement sa jupe pour exhiber les monstres qui lui servaient de jambes.

« La malédiction de Scylla. J'ai été condamnée à lui ressembler. Elle a disparu en me laissant dans la cave de Blackmoor Park avec cette monstruosité et le cadavre de Matthew à mes pieds. La première personne à m'avoir vue ainsi n'était rien de moins que Mrs Miller, la directrice. Depuis mon arrivée, j'avais remarqué qu'elle me surveillait particulièrement étroitement. Je n'ai jamais compris ce que j'avais fait pour m'attirer cela. »

L'évocation du nom de la directrice me rappela tout ce que cette femme avait fait pour préserver la réputation de Blackmoor Park et enterrer l'histoire de Sylvia bien plus profondément que dans la cave. Pourtant, quand je voyais Sylvia en face, et en évitant de regarder les monstres qui constituaient le bas de son corps, j'avais l'impression de voir l'ombre de la directrice derrière elle, mais je ne pouvais pas m'expliquer ce phénomène.

« Le seul don que Scylla m'a fait en échange de cela, c'est de pouvoir entrer et sortir de son monde à volonté. Je me suis enfuie et réfugiée ici, tandis que la directrice cachait toute l'affaire et racontait à mes parents et aux autres élèves que j'avais tenté de fuguer de l'école et que j'avais disparu dans les bois. Personne ne m'a jamais retrouvée, et on a conclu à ma mort alors que j'étais bien vivante ici, à tenter de réparer l'erreur que j'avais commise dans l'invocation de Scylla. Jusqu'à ce que je comprenne ce qui m'avait manqué. »

Elle laissa son regard se promener autour de nous, de l'une à l'autre, avant de reprendre :

« Pour que l'invocation réussisse, il faut respecter le nombre symbolique de Scylla. Il faut six invocateurs, comme les six animaux monstrueux qui soutiennent son corps. Et avec vous, nous sommes six. »

Je ne pus m'empêcher de compter mentalement. Moi, Sylvia, Jane, Marjorie, Helen et Deborah. Nous étions exactement six.

« Dès que j'ai compris qu'il fallait six adeptes pour l'invocation, je suis revenue dans le monde réel, en apportant avec moi le *Codex Scyllae*. Je l'ai mis sous le nez de quelques pensionnaires que je jugeais prêtes à se plonger dans la magie de Scylla, jusqu'à ce qu'elles s'imprègnent suffisamment des sorts pour être elles aussi prêtes à entrer dans le monde de Scylla et à l'invoquer avec moi. Scylla elle-même attend avec impatience que nous lui ouvrons les portes pour qu'elle puisse agir dans la réalité. »

Je voulus répliquer qu'il était hors de question de l'aider à lâcher Scylla sur notre monde, mais Deborah, habituée des répliques cinglantes, fut plus rapide que moi.

« Et qu'est-ce qui te fait croire que nous allons t'aider ? Je ne

parle pas pour les autres, mais personne ne me donne des ordres, et surtout pas une apparition illusoire. »

Sylvia ne répondit rien. L'un de ses serpents répondit pour elle, en se déployant d'un seul coup et en mordant Deborah à la main.

Surprise par la douleur, celle-ci poussa un cri, où se distinguait aussi la peur de découvrir que ce à quoi elle avait toujours refusé de croire était assez réel pour la blesser.

« Ton déni obtus de la réalité a cessé de m'amuser, dit froidement Sylvia. Maintenant, tu vas devoir remplir ton rôle. Fais-le et je te donnerai peut-être un antidote.

– Je crois que tu vas toutes nous tuer quoi que nous fassions, lui dis-je.

– Peut-être pas. Si l'invocation réussit et que je me sens de bonne humeur, je pourrais même vous autoriser à retourner vers votre monde, vous ne pourriez plus rien y faire pour empêcher Scylla de faire ce qu'elle veut de toute façon. Mais si vous refusez de m'aider, je vais non pas vous tuer, mais vous faire souffrir jusqu'à ce que vous acceptiez tout ce que je vous demanderai. »

Elle claqua des doigts, et je vis alors le couvercle de la caisse tomber, révélant une nouvelle atrocité, un corps qui avait été celui d'un jeune homme, mais qui était dans un état de décomposition si avancé que les chairs tombaient et révélaient le squelette jauni.

« Et vous ne voudriez pas voir une histoire d'amour se terminer si tragiquement, n'est-ce pas ? Si je réussis l'invocation de Scylla, Matthew ici présent reviendra à la vie.

– Tu es folle... »

Sylvia claqua à nouveau des doigts et une autre silhouette, familière cette fois, apparut dans la pièce. C'était Susan, ou plutôt le fantôme monstrueux de Susan. Elle s'avavançait de manière menaçante, tendant ses mains décharnées et brûlées vers nous. Je reculai et les autres firent de même, mais nous étions en danger d'être piégées entre Sylvia et Susan d'un côté, et de l'autre le corps pourri de Matthew, dont je me demandais s'il n'allait pas lui aussi s'animer et nous attaquer.

« Susan aurait pu faire partie des nôtres, dit Sylvia avec

détachement. J'avais contacté plus de personnes qu'il n'en fallait pour me laisser une marge de sécurité, mais quand le sort de Deborah lui a causé toutes ces blessures, j'ai cessé de la compter parmi nous. Elle n'est pas morte, mais son corps est si affaibli que je n'ai eu aucun mal à l'amener ici sous forme de coquille vide, au cas où j'aurais besoin de l'utiliser. »

Pendant qu'elle parlait, Susan se rapprochait encore et ses doigts brûlés commençaient à frôler notre peau et nos cheveux.

« Elle peut vous convaincre en vous crevant un œil ou en vous coupant un doigt, continua Sylvia. Mais vous pouvez aussi vous épargner cette peine en vous décidant à participer à l'invocation de Scylla. »

Je fermai ma main sur le petit sac de velours dans ma poche, et me rappelai les paroles de Mrs Langley. Le talisman de Circé, destiné à affronter Scylla dans son monde.

Sylvia, même si elle avait subi une métamorphose, n'était pas elle-même Scylla. Le talisman ne fonctionnerait peut-être pas sur elle. Mais si nous appelions Scylla, je pouvais utiliser l'objet contre elle au moment de l'invocation, quand elle serait toute fraîchement arrivée et encore, je l'espérais, désorientée.

Je murmurai aux autres filles, en prenant soin de ne pas être entendue de Sylvia, ce que j'avais avec moi et ce que je comptais faire.

« Es-tu sûre que cela va marcher ? me demanda Helen.

– Je ne peux pas en être sûre, mais nous n'avons pas d'autre échappatoire.

– Alors, dit Sylvia, allez-vous enfin vous décider ? Que faut-il que je vous arrache ?

– Rien du tout ! répondis-je. Nous allons t'aider, mais ne nous fais pas de mal ! »

Elle claqua à nouveau des doigts et Susan se retira en reculant.

« Très bien, à la bonne heure. Vous devenez raisonnables. Venez donc vous installer autour du feu, nous avons perdu assez de temps. »

La peur des monstres et l'espoir de trouver un chemin vers la sortie grâce au talisman nous firent nous installer rapidement aux

endroits que Sylvia désignait. Elle sortit plusieurs bougies noires d'un coin de la pièce, les alluma dans le feu et en tendit une à chacune d'entre nous.

« Tenez-les et ne les lâchez pas jusqu'à la fin de l'invocation, dit-elle. Si je vois l'une d'entre vous lâcher sa bougie, je lui infligerai des souffrances si atroces qu'elle regrettera de ne pas avoir subi le sort de Susan. »

Je serrai ma bougie dans une main et le talisman dans l'autre, surveillant le feu avec attention, prête à réagir si Scylla se montrait. Sylvia s'approcha du feu et entama une litanie chantante dans cette langue qui s'apparentait à du grec ancien et qui était celle de Scylla et de sa magie :

« Scylla, Scylla, ô déesse cachée et bafouée, par le feu qui brûle devant nous et en nous, Scylla, nous t'appelons ! »

Les flammes s'agitèrent comme si un courant d'air avait tenté de les balayer. Pourtant, je ne sentais aucun souffle. Au contraire, j'avais l'impression que la chaleur devenait étouffante.

« Scylla, j'en appelle à toi, reine de la magie et des secrets ! Au nom de ta mère bien-aimée Hécate et de tous les dieux qui régnaient autrefois sur terre, je t'ouvre les portes du monde des humains ! Franchis-les, et que l'injustice qui a été faite à ton adoratrice soit réparée ! »

Une lueur aveuglante apparut devant moi. Les flammes venaient de devenir vertes et si brillantes qu'il était impossible d'en soutenir la vue. Je détournai le regard et manquai de lâcher la bougie que je tenais, et soudain le feu s'éteignit.

Au milieu du charbon et des bûches à moitié consumées se tenait une créature que nous ne connaissions que trop.

Scylla était penchée sur nous, mais elle faisait sûrement plus de deux mètres de haut une fois redressée. Elle était plus grande qu'un être humain normal, ce qui n'empêchait pas ses proportions d'être aussi parfaites que celles d'une Vénus antique, du moins au-dessus de la taille, car au-dessous, nous reconnaissons sans peine les chiens et les serpents monstrueux, identiques à ceux de Sylvia mais bien plus grands, et surtout d'apparence plus féroce. Chacune d'entre nous

regardait en face un monstre aux yeux rougeoyants, qui semblait avoir du mal à se retenir de se jeter sur elle pour la dévorer toute crue. Coïncidence ou non, Deborah faisait face à un serpent ; pour ma part, c'était une sorte de molosse tout droit sorti de l'enfer qui me regardait en grognant.

Scylla, au-dessus de ses monstres, nous observait toutes l'une après l'autre, nous montrant en même temps un visage qui aurait pu être celui d'une statue grecque, mais dont les yeux étaient eux aussi rouges et cruels, et les traits tirés et déformés par la malice et la cruauté. C'était un véritable démon.

« Sylvia » dit-elle.

Comme lorsqu'elle avait parlé dans mon rêve, Scylla semblait avoir deux voix. Celle, aiguë et presque douce, d'une jeune fille, et celle, trop grave et froide pour paraître humaine, d'un monstre.

« Je vois que tu as enfin réussi ton invocation pour m'ouvrir la voie vers le monde des humains. Tu es une fidèle adepte, Sylvia. Que désires-tu en échange ? »

Sylvia se prosterna à terre et déclara :

« Ô Scylla, je désire que ce qui m'est arrivé il y a un an soit réparé.

– Je vois. Je suppose que pour commencer, tu veux parler de tes jambes ? C'est une malédiction assez basique que j'utilise pour punir certains adeptes trop bêtes pour invoquer sans respecter les règles, mais tu as prouvé que tu étais au-delà de cela. Retrouve donc tes jambes. »

Sylvia fut secouée de tremblements, et elle serait tombée à terre si elle n'avait pas déjà été presque allongée. Je vis alors les chiens et les serpents qui lui servaient de membres inférieurs disparaître, et deux jambes blanches et frêles aux pieds nus émerger de sa robe d'uniforme déchirée.

« Voilà qui est fait, dit Scylla. C'était une chose facile. Que veux-tu d'autre ? »

Sylvia se redressa sur ses jambes retrouvées, maladroitement et encore surprise d'être redevenue normale après avoir été un monstre pendant un an. Elle semblait ne plus oser parler, mais elle se mit à regarder

avec insistance le cercueil vermoulu où reposait le corps décomposé de Matthew.

« Ce jeune homme, n'est-ce pas ? dit Scylla. Je me souviens de lui, il était avec toi la première fois où tu as voulu m'invoquer. D'ordinaire, je suis peu clémente envers les hommes, mais puisque tel est ton désir, je vais le ramener à la vie. »

Scylla pointa un doigt vers le cercueil, et je vis le corps de Matthew s'animer. Ses pauvres yeux, ou ce qu'il en restait, roulèrent dans leurs orbites, et ses jambes se mirent à avancer péniblement vers Sylvia. Il ouvrit la bouche et je crus que sa mâchoire allait tomber, mais elle se contenta de pendre lamentablement, tandis qu'un râle s'échappait de sa gorge. Je frissonnai en devinant ce que ce râle aurait dû être : le mot « Sylvia ».

Je n'étais pas la seule à trembler devant cette nouvelle offense à la nature et à Dieu. Sylvia elle-même recula en voyant Matthew bouger, avant de regarder Scylla d'un air qui signifiait qu'elle ne comprenait pas.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Scylla. Il est vivant, n'est-ce pas ?

– Non ! répondit Sylvia d'une voix étouffée par l'horreur. Il est encore... Son corps... Il est vivant, mais il ne devait pas l'être dans cet état...

– J'ai bien peur que ce soit là la seule chose en mon pouvoir, dit Scylla avec sarcasme. N'oublie pas que je suis du sang d'Hécate, la reine des enfers. La vie et les vivants ne font pas vraiment partie de mon domaine. En revanche, la mort, c'est autre chose. Je peux pratiquement tout faire avec. »

Pendant qu'elle parlait, Matthew continuait d'avancer vers Sylvia, les bras tendus comme pour l'enlacer dans une macabre parodie de baiser. Pour lui qui était mort un an plus tôt lors de l'invocation de Scylla, la seule chose qui comptait était d'être à nouveau avec Sylvia. Il ne devait même pas se rendre compte qu'il était mort.

Sylvia, en revanche, ne reconnaissait plus son ancien amour dans cet amas de chair décomposée. Elle recula encore, ignorant les râles désespérés qui auraient dû être des mots tendres, et continuant d'adresser à Scylla des regards suppliants. Le monstre, en revanche,

n'avait rien perdu de son regard cruel et moqueur.

« Chacune d'entre vous, reprit Scylla, a pensé à un moment ou un autre que les autres étaient des naïves ou des idiots, et qu'elle était la seule à comprendre ce qui se passait. Mais je vais vous mettre d'accord une fois pour toutes : du début à la fin, aucune d'entre vous n'a rien compris. Vous avez toutes fait ce que je voulais que vous fassiez, c'est-à-dire finir par m'invoquer pour me permettre de retourner dans le monde des humains. J'attendais cela depuis des millénaires, et grâce à six idiots qui étaient là au bon endroit et au bon moment, j'ai enfin réussi. Il ne me reste plus qu'une dernière formalité à accomplir. »

Elle nous contempla en se léchant les lèvres, et chacun des monstres qui lui servaient de membres inférieurs en fit de même exactement au même instant.

« Toute bonne invocation nécessite un sacrifice. Vous êtes six, et j'ai six monstres à nourrir, faites le calcul... »

Le molosse qui me faisait face retroussa les babines, découvrant des canines gigantesques dont une seule pouvait me déchiqueter le bras. Une bave sanguinolente dégoulinait de sa gueule infernale, et je restai un moment paralysée devant le spectacle alors même que ma vie était en danger.

Seule la sensation du velours dans ma main me rendit le contrôle de moi-même. J'avais une dernière carte à jouer avant de perdre la vie dans le monde de Scylla, et même si c'était la dernière chose que je faisais, je n'avais pas l'intention d'abandonner sans avoir tout tenté.

Au nom de Susan qui n'avait pas eu ce choix.

Au nom de Mrs Langley qui avait essayé de nous protéger du début à la fin.

Au nom de toutes les forces bienveillantes auxquelles je continuais de croire.

J'ouvris la petite bourse de velours et en tirai le talisman. Évitant l'énorme gueule du chien monstrueux, je levai le bras autant que je le pouvais, et pressai le morceau de vélin entre ses yeux en déclarant :

« Scylla ! Au nom de Circé la grande magicienne, je te l'ordonne :

retourne dans ton monde ! »

Le molosse poussa un gémissement de chien blessé et recula, immédiatement suivi par les autres monstres. Scylla elle-même, surprise par cette douleur à laquelle elle ne s'attendait pas, poussa un hurlement terrifiant.

« Attention ! criai-je aux autres. Mettez-vous derrière moi ! »

Toutes m'obéirent. Même Deborah, qui s'avouait enfin qu'elle ne comprenait plus rien au monde qui l'entourait et qu'il valait mieux faire confiance à quelqu'un d'autre. Et même Sylvia, qui se rendait enfin compte du piège que Scylla lui avait tendu autrefois et dont elle s'était faite elle-même la complice.

« Elisa, renvoie ce monstre en enfer ! » osa-t-elle même me dire.

Je tenais devant moi le talisman de Circé à bout de bras, et je menaçais Scylla avec ce simple morceau de vélin qu'elle semblait craindre plus que tout au monde.

« Ma pire ennemie me tourmente encore après tout ce temps ! grinça-t-elle. Très bien, misérables humaines ! Je partirai, mais jamais vous n'oublierez que vous m'avez rencontrée, car je vais vous prendre ce qui vous manquera le plus ! »

Elle se tourna vers Deborah.

« Toi, qui as toujours cru que ton intelligence te permettrait de demeurer au-dessus de la masse, tu seras désormais idiote et muette. »

Un rayon jaillit de l'un de ses doigts et vint frapper en pleine tête Deborah, qui s'écroula au sol. Marjorie voulut l'aider à se relever, mais Scylla ajouta :

« Toi, qui pensais que tes lunettes étaient un fardeau qui te séparait du monde, tu vas comprendre ce que signifie vraiment être séparée du monde, car tu seras désormais aveugle. »

Un second rayon toucha Marjorie qui hurla et mit ses mains sur ses yeux. Scylla ne menaçait pas en vain.

« Toi, ajouta-t-elle à Jane, qui croyais qu'on te détestait à cause de ta laideur, ton illusion va devenir réalité. »

Jane fut elle aussi touchée par le rayon. Je vis son visage se déformer atrocement. Jane n'avait jamais été jolie, elle était boulotte

et rousse et sa peau était grasse, mais rien qui n'aurait pas pu se corriger au fil du temps en prenant soin d'elle et en sachant s'arranger.

À présent, son nez était presque absent, sa bouche et son menton hideusement difformes, et ses yeux minuscules et louchant tant que je me demandais si elle pouvait encore y voir. Son visage était à peine humain, il ressemblait davantage à un portrait raté.

« Toi, dit Scylla à Helen qui pleurait devant toutes ces horreurs, qui croyais pouvoir échapper à bien des problèmes en restant une enfant aussi longtemps que possible, tu vas quitter l'enfance à tout jamais. »

Les boucles blondes de poupée d'Helen commencèrent à grisonner, et je vis son visage et ses mains se couvrir de rides. En quelques secondes, Helen était une vieille femme, et le spectacle était d'autant plus grotesque qu'elle portait toujours son uniforme de jeune pensionnaire et ses jolis rubans. Une enfant dans un corps de vieillarde.

En se voyant ainsi, elle se remit à pleurer de plus belle, d'une voix désormais chevrotante.

Il ne restait désormais plus que Sylvia et moi, et je m'attendais au pire.

« Ne t'approche pas d'elle ! » dis-je à Scylla alors que Sylvia se tenait toujours derrière moi, fermement accrochée à mes épaules comme si j'étais son bouclier.

Mais le monstre riait encore.

« Crois-tu vraiment que j'ai besoin de la toucher ? Elle est déjà très largement maudite. Son espoir de retrouver son amour perdu est mort, j'ai brisé tous ses rêves. J'ai cependant une dernière chose à lui dire. Sylvia, quelle est la femme que tu détestes le plus ? »

Je fis signe à Sylvia de ne pas répondre pour ne pas entrer dans son jeu, mais elle n'était de toute façon pas décidée à parler. Ce qui n'était pas le cas de Scylla.

« Ne te fatigue pas à donner la réponse, après tout, je la connais déjà. C'est Mrs Clara Miller, la directrice de Blackmoor Park. Celle qui t'espionnait et qui t'a vue dans cet état lamentable le jour où tu as

raté ta première invocation. Mais sais-tu que cette chère Mrs Miller n'a pas toujours dirigé un pensionnat de jeunes filles ? Quand elle était jeune elle-même, elle était un peu instruite mais n'avait pas beaucoup d'argent. Elle dut donc travailler comme gouvernante auprès de riches familles. Et pas n'importe laquelle : la riche famille Deterling. »

Je fus stupéfaite d'entendre ce nom, mais je ne voyais toujours pas où Scylla voulait en venir. Il me semblait peu probable que Mrs Miller ait été la gouvernante de Sylvia, car celle-ci s'en serait souvenue ; or, elle était aussi étonnée que moi de l'apprendre.

« Le jeune frère de Mr Deterling devint épris de Clara en peu de temps. Il était nouvellement marié à une jeune femme que sa famille avait choisie, mais cela n'avait guère d'importance pour lui, et il devint proche de Clara au point de lui faire un enfant. Dès que la famille Deterling l'apprit, ce fut un scandale et Clara fut renvoyée séance tenante. Mais afin d'éviter le scandale, ils gardèrent l'enfant et firent croire à tout le monde que c'était celui de la jeune épouse. Ils affirmaient ainsi faire également le bien de Clara pour éviter qu'elle ne se retrouve fille-mère et perde toute chance de se marier. Sais-tu comment s'appelait cet enfant ? »

Je compris alors où elle voulait en venir. La directrice de Blackmoor Park était donc la véritable mère de Sylvia.

« Non ! cria cette dernière.

– Bien sûr que si, répondit Scylla. Et elle-même était parfaitement au courant de votre lien de parenté dès ton arrivée à Blackmoor Park. Ce que tu prenais pour de l'acharnement dans l'espionnage, n'était rien d'autre que l'instinct d'une mère qui s'inquiétait pour sa fille, et qui faisait en sorte de la voir le plus possible, tout en sachant que leur histoire les séparait et lui interdisait de dire ce qu'elles étaient réellement l'une pour l'autre ! »

Sylvia me lâcha et partit dans des sanglots hystériques, et je compris que la folie venait de s'emparer d'elle après cette ultime révélation. Son existence entière avait été un mensonge, et au bout de toutes les épreuves qu'elle avait subies, elle venait de découvrir la vérité.

Même en sachant qu'elle avait été à l'origine de nos malheurs, je ne pouvais m'empêcher de la prendre en pitié à cet instant. Elle était tout autant que nous une victime, de Scylla mais aussi d'un destin contrarié, que je n'aurais pas cru croiser ailleurs que dans les livres.

« Elle n'aura pas la force de retourner dans votre monde, dit Scylla en riant. Vous, vous allez y retourner, mais vous regretterez longtemps de ne pas avoir perdu la vie ici.

– Qu'allez-vous me faire ? dis-je en dissimulant ma peur de mon mieux. J'avais vu Deborah idiote, Jane défigurée, Marjorie aveugle, Sylvia folle et Helen vieillie, et je craignais de découvrir ce que Scylla avait en réserve pour moi.

– Rien du tout. J'ai besoin d'un témoin, vois-tu, et tes camarades sont inutilisables pour cela. Tu te souviendras de tout ce qui s'est passé. Tu le raconteras peut-être, et l'on ne te croira jamais. Tel est ton destin, de crier dans le désert. »

Les flammes rejaillirent au milieu de la pièce, et Scylla y disparut en poussant un dernier hurlement, si puissant et inhumain qu'il marqua mon esprit à jamais.

Dimanche 27 octobre 1878, et ce qu'il advint ensuite

Nous reprîmes conscience dans l'infirmierie de Blackmoor Park. Scylla disparue, j'espérai une dernière fois que ses malédictions ne pourraient pas demeurer, mais j'avais tort.

Le médecin, que Mrs Miller fut obligée de faire venir devant la gravité de la situation, ne put fournir d'explication. Il se contenta de dire qu'une fièvre nerveuse d'origine inconnue s'était déclarée, et qu'elle était à l'origine des hallucinations hystériques dont les élèves avaient été victimes. Il ajouta que les effets avaient été tels que Deborah en était restée débile, Marjorie aveugle, Helen prématurément vieillie ; quant à Jane, il avançait que l'inflammation du cerveau s'était étendue au visage et avait causé ces ravages.

Mes parents vinrent enfin me chercher ce jour-là. Je ne pouvais leur dire ce qui nous était arrivé à Blackmoor Park, mais je ne pouvais pas non plus partir sans rien dire, en laissant ouverte l'école où la folie et l'hypocrisie avaient été telles que cette horreur avait pu arriver. Aussi racontai-je l'histoire de l'épidémie de fièvre nerveuse, le grave accident de Susan suite à une de ces hallucinations, sans oublier la réaction tardive de la directrice qui hésitait à mettre en jeu la réputation de son établissement, ni la crise de fièvre finale qui avait fait des ravages et à laquelle je n'avais réchappé que par miracle.

L'histoire, bien que très édulcorée par rapport à ce qui s'était réellement passé, suffit à choquer gravement mes parents. Ils

passèrent le trajet du retour à se répéter qu'ils étaient bien loin de soupçonner ce qui pouvait se passer dans cet établissement dont on ne leur avait dit que du bien.

Ils ne manquèrent pas de le faire savoir autour d'eux, et comme on parle bien plus facilement en mal qu'en bien d'une chose, la réputation de Blackmoor Park, si précieuse aux yeux de Mrs Miller, fut anéantie en très peu de temps.

L'école ferma. J'appris par la suite qu'on lui avait redonné sa fonction d'origine, celle d'une auberge, mais les affaires ne furent jamais bonnes. Les clients prétendaient que certaines nuits, ils voyaient des fantômes, en particulier celui d'une jeune fille en uniforme bleu de pensionnaire, qui se promenait dans les couloirs et riait d'un air dément.

De mon côté, je finis par écouter mes parents, et renonçai à être écrivain. L'inspiration m'avait été enlevée. Je tentai bien quelques romans, aussi éloignés que possible de ma vie, mais quelle que soit la tournure que prenait l'histoire, j'étais toujours ramenée à Scylla et à ses malédictions.

Cette histoire serait la seule que j'écirais jamais.

Et comme l'avait prédit Scylla, personne n'y croirait.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Épouvante »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>